

FNA 0240 - Projet "Kozna"

Max-André Rayjean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PROJET "KOZNA"

M.A.
RAYJEAN



★ ★ **ANTICIPATION** ★ ★

Editions
"Fleuve Noir"

PROJET « KOZNA »

MAX-ANDRÉ RAYJEAN

PROJET « KOZNA »

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XII^e

© 1964 « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Klas avança la main et frôla un tableau de commandes. La porte, en face de lui, se dématérialisa. Un écran de contrôle, orienté convenablement, lui apprit que Morg, l'un de ses adjoints, sollicitait une entrevue.

À l'entrée de son collaborateur, Klas demeura impassible. Il semblait taillé dans une masse de rocher. Il n'esquissait que des gestes précis, mesurés, jamais inutiles. Bardé d'une cuirasse rouge, il trônait dans un large fauteuil de métal, devant un bureau encombré d'appareils.

Morg entra. Il ressemblait à son patron, par l'aspect, par les gestes. C'était aussi un androïde, une créature synthétique extrêmement perfectionnée, plus homme que machine, car son cerveau raisonnait en homme et son corps obéissait comme une machine. Il était le symbole d'une brillante civilisation.

— Klas, annonça-t-il d'une voix monocorde, sans relief, nos capteurs cosmiques viennent de déceler, à travers le spectre solaire de Mû, une radiation de type inconnu.

La nouvelle ne surprit pas le premier savant de Kirtas. Pourtant, il l'ignorait. Seulement un androïde restait parfaitement maître de ses réflexes, en toute circonstance. Il notait simplement les observations.

— Vous êtes certain qu'il ne s'agit pas d'une raie du spectre ?

— Non. J'ai moi-même examiné cette radiation, prisonnière dans un tube à vide. Elle est cent mille fois supérieure, en luminosité, à celle de Mû.

— Cent mille fois ? répéta Klas, un peu abasourdi.

— Oui, poursuivit Morg. Ce pinceau de lumière, d'une extrême finesse, vient de l'espace. D'un monochromatisme parfait, d'une pureté inégalable, il jaillit par éclairs de quelques secondes. Il forme un trait rouge, cylindrique, de trente centimètres de diamètre et d'une longueur incommensurable. Né du fond du ciel, il semble dirigé sur Kirtas avec une précision extraordinaire.

— Vous avez analysé cette radiation ?

— Pas encore. J'attendais vos ordres.

— Eh bien ! Morg, occupez-vous de cette affaire et tenez-moi au courant... Euh ! Des dangers de radio-activité ?

— Non, dit l'adjoint, rassurant. Simplement une énergie thermique considérable, si l'on traverse le rayon. Mais nos capteurs ont tenu le coup. Dans cinq minutes, les spectroscopes seront au travail.

Morg se retira, sans hâte, avec les gestes lents et un peu raides d'un automate. Sa cuirasse blanche se vaporisa dans le corridor et le panneau reprit sa matérialité. Klas s'isola dans l'aile du palais de la science sur lequel il régnait.

Il se leva, pesamment, à regret. Il contempla les multiples instruments encombrant son bureau. Rien que le strict minimum. Pas de superflu dans cette sévérité excessive. Les androïdes n'utilisaient que l'énergie, répandue à profusion dans l'espace. Ils ne se nourrissaient pas. Ils ne dormaient jamais. Ils n'éprouvaient pas le besoin de repos parce qu'ils ne connaissaient pas la fatigue. Construits pour vivre éternellement, ils s'acquittaient de leur tâche avec une volonté inégalable.

Ils ressemblaient à ceux qui les avaient créés. On aurait dit des hommes de la Terre. Pourtant les anciens Kirtasiens, aujourd'hui entièrement disparus, avaient la peau plus blanche, plus pâle, presque translucide. Un teint d'albinos, maladif. Les androïdes possédaient des cuirasses protectrices dissimulant tout un appareillage électronique complexe.

Klas ne s'occupait que du palais de la science. Il ne dépassait pas ses attributions. Il ne jouait, dans la vie de la planète, aucun rôle politique. D'autres gouvernaient. Chacun avait son rôle dans la société. Rien n'avait varié depuis la disparition du dernier Kirtasien, depuis que les androïdes avaient dû se gouverner eux-mêmes.

Le premier savant fit appel à un surcroît d'énergie. Ses multiples circuits fonctionnèrent à plein rendement. D'où provenait la fameuse radiation découverte par Morg, cent mille fois plus lumineuse que Mû, le soleil éclairant Kirtas ?

Klas, par principe, ne laissait aucun problème en suspens. Il préférerait n'en aborder qu'un à la fois, mais le résoudre entièrement avant de passer au suivant. C'était sa méthode. Il s'occupait de branches tellement diverses qu'il se demandait s'il vivrait assez vieux pour les résoudre toutes. Il ne vieillissait pas, biologiquement, mais sa chair synthétique finirait par s'user. Il n'existait aucune mécanique impérissable.

Klas ne manifestait aucune ambition. Non seulement il avait atteint le poste suprême mais l'idée de domination ne vibrerait pas dans son subconscient. Il était pétri d'indifférence, de ponctualité. Avait-il seulement conscience du rôle qu'il jouait dans la société des androïdes ?

— Il faudra résoudre ce problème, songea-t-il en quittant son bureau et en évoquant la radiation venue de l'espace.

Il marcha à travers les immenses corridors du palais de la science. Il s'arrêta devant un panneau, lut une inscription, et, d'un geste, coupa un faisceau lumineux. La porte se dématérialisa.

Il pénétra dans un vaste laboratoire où travaillaient plusieurs androïdes. Une énorme coupole vitrée, tendue sur des arceaux de métal, distribuait la lumière de Mû. La nuit, un éclairage fluorescent suppléait à la défaillance momentanée du soleil. Car, dans le palais,

comme sur toute l'étendue de Kirtas, l'activité ne se ralentissait pas. C'était sans discontinuer le bourdonnement d'une ruche monumentale, un grouillement d'appareils, des sommes de calculs prodigieux.

Apercevant le premier savant, Morg abandonna son spectroscopie.

— Prenez cet écran pour protéger vos cellules optiques, conseilla l'adjoint, tendant une plaquette colorée. Sinon elles risquent de fondre, ou d'être perturbées.

Klas s'exécuta. Il adapta l'écran devant ses yeux puis il s'approcha d'un gros tube à vide. Un assistant abaissa une manette. Une violente étincelle, d'une clarté insoutenable, fulgura dans le tube, l'espace de trois secondes, monstrueuse langue rouge sang.

— Voilà la radiation, expliqua Morg, quittant ses propres verres protecteurs.

Klas hocha la tête.

— Il s'agit de photons cohérents, d'un pinceau extrêmement concentré, projeté. Je suis certain qu'il s'agit d'une émission stimulée, d'un oscillateur de lumière...

— Vous éludez le phénomène naturel ?

— Oui. Analysez cette radiation au plus vite, Morg. Vous me préviendrez dès que vous aurez terminé votre travail.

Klas parti, Morg reprit son étude derrière le spectroscopie. Il coupla des appareils et brancha un amplificateur. Il écouta. Des sons bizarres, inaccoutumés, surgirent du microphone et frappèrent les cellules auditives des androïdes présents.

Ceux-ci formèrent un cercle autour de Morg. Ils écoutèrent l'espèce de modulation, qui, de l'infrason, atteignait jusqu'à la gamme ultrasonique. Il fallut un audiophone spécial pour suppléer l'oreille électronique des androïdes.

Les robots de Kirtas, devant cette « voix » venue du tréfonds de l'espace, hochèrent la tête. Cela ne présentait aucune signification.

— Pourtant, émit Berg, le second adjoint de Klas, cette modulation interprète certainement quelque chose, un message, peut-être.

— Un message ?

— Oui, un signal lumineux projeté dans le cosmos par des créatures intelligentes, précisa Berg. Car comment expliquer la provenance de cette radiation qui n'a aucune origine naturelle ?

Pour la première fois depuis qu'ils géraient la planète, les androïdes se heurtaient à ce problème nouveau. Ils ne seraient pas les seuls êtres pensants de l'univers, comme ils le croyaient jusqu'à présent. Ils n'avaient jamais envisagé la possibilité de communiquer avec d'autres créatures. C'était celles-ci qui venaient à eux par l'intermédiaire d'une radiation supralumineuse.

— Gardons-nous d'échafauder de trop hâtives hypothèses, prévint Morg. Avant une conclusion, il faudra transcrire en clair, en langage

kirtasien, les modulations enregistrées. Voudriez-vous vous occuper de cela, Berg ?

— Certainement, approuva ce dernier. Je vous communiquerai mon rapport dès les premiers résultats.

Berg et ses collaborateurs se retirèrent dans leur propre laboratoire. La besogne ne manquait pas. Elle semblait audacieuse, colossale. Mais rien ne rebutait ces infatigables travailleurs mécaniques.

Morg écouta à nouveau les sons issus des impulsions électriques. Il constata la très faible divergence du faisceau de lumière. Comme un dard sanglant, la radiation avait fendu le cosmos, immonde cicatrice de feu dans le poudroïement des soleils. Mais, si l'on excluait son origine naturelle, quel cerveau intelligent l'avait émise ? Et surtout pourquoi ?

Les cellules du crâne de Morg fonctionnèrent à plein régime. L'androïde dépensa beaucoup d'énergie pour parvenir à la conclusion que des créatures civilisées cherchaient très certainement le contact avec d'autres planètes habitées. Seul, le hasard avait probablement permis à la radiation de passer à proximité de Kirtas, et d'être captée. Les auteurs du faisceau de lumière attendaient-ils une réponse ? Comment la réexpédier dans l'espace ? Au stade actuel de la science kirtasienne, il n'était pas possible de produire une telle source de lumière orientable.

Morg s'en désolait. Il comprenait soudain que sans cesse, des problèmes se créaient, et que ces mêmes problèmes en créaient d'autres. Et ainsi de suite. Le cycle ne s'arrêtait pas.

— Comment, pensa l'androïde, nos créateurs pouvaient-ils se reposer périodiquement, alors que le travail n'exige aucun ralentissement de l'effort, que des vies entières ne suffisent pas pour tout résoudre, que des calculs restent en suspens ? Si l'on y réfléchit, la besogne reste au-dessus de toute capacité. Les machines ne tournent pas encore assez vite, le progrès piétine.

Morg, comme ses congénères, était un insatisfait. Il n'atteindrait jamais l'idéal parce que tout était inaccessible. Non. Jamais il n'aurait songé aux autres humanités. Pourquoi chercher le contact avec des créatures incertaines, alors qu'il restait à résoudre un effroyable amas de problèmes internes ?

À son tour, l'androïde s'attaqua à la tâche posée par la radiation lumineuse en provenance de l'espace.

*

* *

Les divers laboratoires chargés d'élucider le mystère de la radiation travaillèrent sans discontinuer pendant des jours et des jours. Les machines calculatrices fournirent le maximum. Un service, dirigé par

Klas, coordonna les résultats. Ceux-ci s'avèrent stupéfiants.

La radiation était un train d'ondes sonores transformées en impulsions électriques par excitation des atomes. La source lumineuse venait de la planète Terre, à douze années de lumière de Kirtas. Les savants de cette planète lointaine avaient réussi à transformer les ondes sonores en ondes lumineuses. Il était également normal que ces ondes utilisent la lumière comme véhicule, un faisceau dirigé, concentré, obtenu par excitation thermique des atomes⁽¹⁾.

Les Terriens espéraient qu'une autre civilisation capterait leur signal monstrueux, et, surtout, qu'elle répondrait à ce signal. Le train d'ondes contenait toutes les données nécessaires à la construction d'un amplificateur de lumière.

— Sommes-nous capables d'édifier un appareil semblable à celui des Terriens ? demanda Klas.

— Oui, assura Morg qui avait étudié déjà profondément la question. Nous domestiquons certaines ondes et il s'agit purement de la science électronique. Tout se joue au niveau de l'électron qui danse une ronde vertigineuse autour du noyau atomique. Les données, mentionnées dans le signal, entrent parfaitement dans notre compétence.

— Bien, dit Klas, satisfait. Les Terriens aident à notre progrès. Nous leur répondrons par la même voie. Ils capteront notre réponse sur leurs spectroscopes. Ainsi s'ébauchera, entre nos deux mondes, la première communication spatiale. Ce trait d'union, entre deux planètes, doit être profitable. D'ailleurs, nos rapports se borneront à de tels échanges.

— Douze années de lumière ! évoqua Morg. Jamais ils ne pourront franchir cette distance.

— Non. Leurs organismes ne résisteraient pas à de semblables accélérations. En outre, techniquement, il apparaît improbable de créer un moteur photonique capable d'atteindre la vitesse de la lumière. D'ailleurs, si les Terriens disposaient d'un véhicule à photons, ce n'est pas une radiation que nous aurions captée, mais leur vaisseau d'exploration.

— C'est juste, reconnut Morg, un peu rassuré. Il faut se méfier des civilisations évoluées dont les ambitions restent incertaines.

— Voyons, Morg, pourquoi redouteriez-vous des créatures distantes de douze années de lumière ? Douze années de lumière ! Concevez-vous l'éloignement ?

— Non, avoua l'adjoint avec sincérité. Je n'ai aucune base de comparaison. Mais je crois que c'est loin, très loin, inaccessible. Cependant, j'évoque des possibilités dépassant les bornes du vraisemblable.

— Par exemple ? insista le premier savant. L'adjoint hésita. Vraiment, était-il raisonnable d'anticiper à ce point ? Klas se

moquerait. Aussi Morg préféra-t-il garder pour lui ses idées.

— Je m'excuse, Klas, je deviens idiot. Cette radiation venue de la Terre, comme un symbole ou un stimulant, m'a un peu tourné la tête. Les Terriens sont en avance sur nous.

Klas haussa les épaules :

— Je vous confie la construction de l'amplificateur de lumière, Morg. Travaillez avec célérité. Si vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas. Je suis prêt à mobiliser tous les savants du palais. Dites-vous bien qu'il faudra douze années à notre réponse pour parvenir à son destinataire. Il s'agit d'une besogne de longue haleine. Ici, le problème ne se pose pas, mais sur Terre, une autre génération retirera peut-être le fruit des efforts des auteurs de la radiation. Le temps presse énormément.

Dans le palais de la science, l'amplificateur de lumière s'édifia lentement, comme les morceaux d'un puzzle. Il suffirait alors de les assembler.

*
* *

Douze années s'étaient écoulées et la Terre avait appris l'existence de la planète Kirtas. Klas avait envoyé un message assez laconique se bornant à un simple accusé de réception. Néanmoins, cela suffisait à expliquer que Kirtas portait une civilisation intelligente. Cette communication par signaux lumineux, à travers l'espace, se poursuivrait-elle ? Encouragés, les Terriens renoueraient-ils le dialogue ?

Klas s'interrogeait sur cette possibilité quand Morg le prévint qu'une nouvelle radiation venait d'être captée.

— Ils ont lancé un nouveau train d'ondes, exposa Morg, un peu plus de vingt-quatre années après le premier.

— C'était prévisible, admit Klas. Je suppose que vous avez analysé ce second message.

— Oui. La science terrestre a encore progressé. Nous n'ignorons pas que la matière inerte, comme la matière organique, se compose de vibrations. Or, toute vibration peut se transmettre par ondes électromagnétiques. Les Terriens ont inventé un appareil capable de réduire la matière organique en vibrations. Ils sont prêts à projeter ces vibrations dans l'espace, grâce aux ondes électromagnétiques de l'amplificateur de lumière. Et, tenez-vous bien, ils ont choisi Kirtas comme but de leur expérience.

— Kirtas ? s'étonna le premier savant en clignant ses paupières synthétiques. Auraient-ils besoin de nous ?

— Oui. Il ne s'agit pas de dévibrer de la matière et de la projeter dans l'espace. Il faut encore la « récupérer » au terme de son voyage.

Les Terriens y parviennent grâce à un appareil inverse reconvertissant les vibrations en atomes. Ils comptent sur nous pour fabriquer ici un tel appareil. Encore une fois, ils nous adressent toutes les données indispensables. Techniquement, le projet est réalisable. Il ne reste que votre accord.

Klas réfléchit profondément. Il ne s'agissait plus d'un simple échange d'informations, d'une banale communication à distance, mais de l'envoi d'un échantillon organique, donc d'un corps palpable. À priori, l'expérience revêtait un caractère strictement scientifique, frôlant la prouesse, et ne préluait à aucune complication sérieuse. Néanmoins, un certain problème juridique était à considérer.

— Supposons que nous construisions l'appareil capable de retransformer les vibrations en atomes... Quel genre de matière organique nous enverraient les Terriens ?

— Ils projettent l'envoi d'un homme, annonça Morg très sérieusement.

— Un homme ?

— Oui. Ils ont découvert que c'était la seule façon de voyager dans l'espace interstellaire. Acceptons-nous ?

— Nous accepterons, Morg, affirma Klas. Pour plusieurs raisons. D'abord nous connaissons les hommes de la Terre. Ensuite nous bénéficierons de leurs connaissances scientifiques. Cela ne peut être que profitable à notre planète. Répondez aux Terriens que nous entreprenons la construction de la machine à revibrer la matière, selon leurs directives. Alors, dans vingt-quatre années, un homme arrivera ici. C'est tout simplement prodigieux.

Après avoir enregistré les ordres du premier savant, Morg rejoignit son équipe. Il donna à son tour ses instructions. Les calculatrices fonctionnèrent. D'autres machines dépouillèrent plus amplement le message en provenance de la Terre. L'analyse de la radiation montra que les hommes disposaient de puissants moyens. Les androïdes de Kirtas en éprouvèrent presque un sentiment d'infériorité.

Ils n'étaient pas tellement des créateurs, des inventeurs. Leur intelligence ne trouvait pas d'expansion dans leurs circuits électroniques. Techniquement, ils avaient atteint la perfection. Mais ils se contentaient le plus souvent d'améliorer, de modifier, les réalisations de leurs anciens maîtres disparus, les Kirtasiens. Quelques-uns, comme Klas, Morg, ou Berg, prenaient certaines initiatives grâce à une longue expérience et à de fréquentes séances de méditation.

Car les androïdes méditaient. Ils se posaient des tas de questions dont ils ne trouvaient pas toujours les réponses. Ils savaient que leurs créateurs les avaient construits pour poursuivre leur œuvre au-delà de leur mort. Mais les robots s'interrogeaient sur la foi qui les animait. Ils ne bâtissaient pas un idéal, mais ils vivaient dans le sillage

fantomatique de leurs maîtres. Ils ne représentaient qu'une génération impérissable de créatures à chair factice bourrées de mécanismes. Ils n'avaient pas de peau, mais un revêtement capable de résister aux chocs, aux acides, à la chaleur. Ils n'avaient pas de système circulatoire, mais des tubes où courait de l'énergie. Pas de système nerveux, mais des relais électroniques.

Morg prit Berg à part. Il lui livra ses craintes :

— Croyez-vous que nos créateurs auraient accepté la proposition des Terriens ?

— Je ne sais pas, avoua Berg. Nos maîtres ont disparu. L'avenir nous appartient. Nous sommes les seuls à décider et si Klas a accepté, sans doute a-t-il agi sagement.

— Réfléchissez, Berg. Un homme va arriver. Sa chair sera réelle. Il aura sur nous un formidable atout : son cerveau.

— Oui, sa chair ne sera pas synthétique, reconnut Berg. Mais le temps l'usera, le vieillira. Nous ne vieillissons pas, Morg. C'est notre plus grand atout. Il est peut-être plus grand que celui de posséder une enveloppe charnelle, biologique, abritant un cerveau alimenté par un esprit.

— Qui sait si un tel cerveau ne peut arrêter l'emprise du temps ?

— Vous allez trop loin, Morg. Vous devenez pessimiste.

— Jusqu'à ce que les Terriens envoient leur signal, aucun de nous n'aurait pensé qu'il fût possible de voyager dans l'espace par dévibration de la matière organique. Reconnaissez-le, Berg.

— Je le reconnais. Auriez-vous peur de l'homme, Morg ?

— Je n'ai pas peur. Aucun androïde n'a peur. Il serait simplement navrant qu'un étranger vint bouleverser notre communauté.

— Même si cela devait élargir nos connaissances ?

— Même, Berg.

Ce dernier observa avec curiosité son compagnon. Il posa une question saugrenue :

— Êtes-vous certain que vos mécanismes internes se coordonnent parfaitement ?

— Quelle idée, Berg !

— À votre place, je me ferais examiner par un spécialiste. Une pièce de votre assemblage doit être, défectueuse. Ou alors, mon cher, vous êtes bon pour la ferraille.

— Nous sommes impérissables ! grommela Morg, vexé par la réflexion de son collègue.

Il s'éloigna rapidement vers le lieu de son travail. L'idée de Berg lui trotta cependant par la tête. Si vraiment l'un de ses circuits se montrait défectueux ?

Soixante-quatre années, exactement, après la première tentative de liaison par ondes lumineuses, entre la Terre et Kirtas, une troisième radiation fut captée par les spectroscopes des androïdes.

Dès lors, la plus grande fébrilité anima le palais de la science. Après dépouillement du message lumineux, par des machines de plus en plus perfectionnées et adaptées à ce genre de travail, le peuple mécanisé de Kirtas s'apprêta à recevoir le premier Terrien.

— Il arrive ! annonça Morg, convoqué dans le bureau de Klas. Un message l'a précédé. Il doit actuellement fulgurer dans l'espace à la vitesse de la lumière. Son courage est à souligner.

— Oui, approuva Klas. Les Terriens sont très courageux. Ils n'ont aucune certitude sur leurs chances de succès. L'issue de leur expérience reste aléatoire. Croyez-moi, il faut une bonne dose de confiance pour se livrer à l'espace glacial. Tout est-il prêt, Morg ?

— Oui. Les antennes paraboliques se dressent au-dessus du palais et leurs faisceaux rotatifs balayaient sans cesse le ciel. Elles guettent la moindre vibration. Le reconvertisseur de matière organique, fabriqué selon les conceptions terriennes, doit donner entière satisfaction. Dès que la radiation parviendra dans le tube à vide, elle sera aussitôt acheminée par le reconvertisseur. Alors, les vibrations seront soumises à un intense rayonnement. Elles perdront peu à peu leur amplitude et les atomes se reformeront. Les forces électroniques internes assureront à nouveau l'intégrité des corpuscules. La matière apparaîtra.

— Si l'on y réfléchit, souligna le premier savant en hochant la tête, le projet terrien dépasse presque les bornes du possible. Une créature vivante voyage actuellement dans le vide interstellaire, à la vitesse de la lumière, sous forme de vibrations véhiculées par des ondes lumineuses. Pourtant, les chances de succès s'affirment. Nul doute, l'homme parviendra sur Kirtas.

— En quel état ? dit Morg, hésitant.

— Dans un état vibratoire dont il faudra le délivrer. Notre contribution aura permis la réussite.

— Vous anticipez, Klas.

— Vous doutez du succès, Morg ?

— Non. Je fais preuve de prudence et ne manifeste aucun optimisme exagéré.

— Vous auriez probablement préféré que ce fût un androïde qui soit revibré sur la Terre. Je comprends votre déception, mais reconnaissons sportivement la supériorité de la science terrestre. D'ailleurs, quel intérêt aurions-nous retiré d'un voyage dans l'espace, à douze années de lumière ?

— Quel intérêt en retireront les Terriens ?

— Je l'ignore, avoua sincèrement Klas. Ils ne pensent pas comme

nous. Ils raisonnent différemment.

À ce moment, une intense sonnerie vibra dans tout le palais. On ne localisait pas son origine, mais elle résonnait impérativement, comme un signal d'alarme.

Klas et Morg dressèrent la tête.

— Les antennes ont capté la radiation amenant l'homme ! conclut le premier savant, interprétant la sonnerie. Dans quelques secondes, l'onde de lumière sera captive du tube à vide. Au travail, Morg !

Les deux androïdes se précipitèrent vers le laboratoire au centre duquel s'élevait le tube à vide et ses annexes. Par la coupole, Mû déversait sa clarté et sa chaleur. Parce que les androïdes ne craignaient ni la clarté ni la chaleur, aucun écran n'interceptait la luminosité intense, aucun aérateur ne renouvelait un air à peine respirable.

Berg s'avança au-devant du premier savant :

— La radiation est captée.

— Déjà ? grimaça Klas qui aurait bien voulu assister à l'opération.

Il scruta le tube à vide. La radiation restait évidemment invisible mais sa présence s'inscrivait sur un écran de contrôle. Des points lumineux sautaient constamment sur l'écran noir, Des membranes ultrasensibles palpitaient à un rythme frénétique, comme des cœurs gorgés de sang.

Dans un angle de l'immense pièce trônait le reconvertisseur de matière, machine étrange, fascinante. Une cuve ovoïde, transparente, se dressait sur un piédestal. Un nombre considérable d'électrodes hérissait la cuve, dominée en outre par une antenne parabolique orientée vers le tube à vide au centre du laboratoire. Des neutraliseurs d'énergie éviteraient les accidents. À l'intérieur même de l'œuf hermétiquement clos, un réseau de tubes amenait un rayonnement destiné à animer la matière reconstituée. Des champs de force électromagnétiques empêcheraient toute dispersion nocive d'énergie.

Klas, tournant un volant crénelé, orienta l'antenne du tube à vide vers le reconvertisseur de matière. Une aiguille, sur un cadran, lui apprit que l'orientation était bonne. Alors, il abaissa une manette. Une formidable étincelle claqua et s'enroula comme un serpent de feu autour des électrodes, là-bas, sur la cuve ovoïde. Un véritable orage magnétique se déclencha sous les bouches de rayonnement.

Un peu anxieux, les androïdes observaient le phénomène. La crainte ne se lisait même pas dans leurs prunelles synthétiques, mais la curiosité y allumait certaines flammes. L'homme se matérialiserait-il ?

La cuve ovoïde restait vide. On n'y décelait que de gigantesques étincelles multicolores. Les électrodes grésillaient intensément. Une colossale énergie agitait les tubes, les circuits, mais bloquée par les champs de force, elle se canalisait vers l'œuf translucide.

Les androïdes le savaient. Le voyageur de l'espace apparaîtrait dans la cuve. Pour le moment, seules les vibrations se démenaient dans la gamme ultrasonique. Des phénomènes extrêmement complexes se déroulaient au niveau des ions et des électrons.

Klas regarda sombrement ses collaborateurs, Berg et Morg. L'homme ne surgissait toujours pas du néant. La radiation avait-elle véhiculé son corps dévibré ? Les androïdes ignoraient qu'une reconversion de la matière ne s'opérait pas instantanément, alors que la désintégration demandait une fraction de seconde.

Puis, dans la cuve ovoïde, un nuage apparut, d'abord léger, ténu, à peine perceptible, ressemblant à un filet de fumée. Ensuite, il s'opacifia, lentement. Il vira au gris, au noir. Puis, brutalement, il parut exploser, se déchiqueter. Il tourbillonna follement, heurtant les parois de la cuve. Les électrodes craquaient sous les décharges électriques. Les tubes exécutaient des soubresauts inquiétants mais résistaient parfaitement. La cuve entière vibrait. L'énergie redoublait au niveau des bouches du rayonnement stimulateur.

Le nuage vira encore à l'opacité. Au rosé, à l'orange, au rouge. Puis subitement au bleu, au violet. Des stries verdâtres fulgurèrent dans la masse floconneuse soudain pétrie par une main invisible.

Un corps prit forme. Une forme humaine, analogue à celle des androïdes stupéfaits par cette ressemblance. Des cristaux de matière se coagulèrent. Le nuage se durcit et perdit sa malléabilité. Il se façonna. À travers des paquets de protoplasme, des embryons d'organes apparurent. Des cordons blancs. Des filets rougeâtres. Des nerfs. Des artères, des veines. Puis le squelette pétrifié sur lequel s'attachaient des lambeaux de chair flasque.

Tous les atomes du corps de l'homme s'étaient ressoudés. Il n'en manquait pas un seul. C'était heureux. Car le voyageur eût présenté des malformations. Il n'aurait peut-être pas vécu.

Il ne vivait pas encore. Il restait inerte, malgré les stimulateurs. C'était un homme assez grand, bronzé, du type nordique. Des cheveux blonds, des yeux clairs. Il n'était ni jeune ni vieux. On lui donnait difficilement un âge. Il semblait vigoureux. Il emplissait entièrement la cuve d'ailleurs adaptée pour recevoir un homme. À travers les parois translucides, on aurait dit un ver dans son cocon. Ou une chrysalide.

Enfin, le voyageur s'agita. Faiblement d'abord. Il semblait abruti. Il observa les androïdes et il ne parut pas tellement étonné. Leurs formes rappelaient celles des Terriens. Un moment, il crut qu'il n'avait pas quitté sa planète. Pourtant, le labo ne ressemblait pas à celui d'où il était parti, douze années plus tôt.

Klas frôla un bouton. Un carré s'ouvrit dans la cuve ovoïde. L'homme sortit de son cocon. Il ressentit immédiatement deux

impressions pénibles : la luminosité intense de Mû, et l'air confiné.

*
* *

Le voyageur cligna des paupières. La lumière l'aveuglait. Il mit ses mains en abat-jour devant ses yeux. Berg lui tendit des lunettes protectrices. L'homme les chaussa sur son nez et éprouva un soulagement. Il remercia d'un sourire.

Ses poumons jouaient mal dans sa cage thoracique. Il haletait. Observateur, Berg s'en aperçut. Un grand panneau de la coupole se démasqua. L'air entra. L'homme respira beaucoup mieux. L'atmosphère convenait à son organisme. Il le savait. Les Kirtasiens avaient envoyé un rapport sur la composition de leur propre atmosphère : de l'oxygène, de la vapeur d'eau, de l'ozone, de l'hydrogène...

— Je m'appelle Aurich, déclina le voyageur. Je suis professeur de biophysique à l'institut des hautes recherches de Genève, dans la zone européenne.

Il se désigna, précisant :

— Docteur Aurich...

Les androïdes restèrent muets. Ils ne comprenaient pas. Le voyageur parlait un dialecte inconnu. C'était prévu. Klas se tourna vers Morg :

— Étudiez les principes du langage du Terrien, Morg, et construisez un traducteur linguistique. Sinon, toute conversation s'avérera impossible.

Docile, Aurich se soumit à des tests. Des machines explorèrent son cerveau. En un temps record, le traducteur fut mis au point. Il fonctionnait électroniquement. Klas, Berg et Morg, furent les premiers dotés des appareils traducteurs.

Aurich annonça que dans vingt et un jours, un second Terrien arriverait sur Kirtas. Son nom : Kekson, un électronicien de la zone américaine. C'était lui qui avait considérablement amélioré et perfectionné le vieil amplificateur de lumière découvert en l'an de grâce 1960, au point d'en projeter le faisceau sur une planète, à douze années de lumière. Quant à Aurich, il était le promoteur du projet « Kozna ». Il avait lancé l'idée. Il avait coordonné les efforts, les calculs.

« Kozna ». Une association de cinq lettres prestigieuses. Cinq savants. Kekson, l'Américain, Odimer, sa collaboratrice. Zarreff, l'Asiatique. Il avait réussi à convertir de la matière organique en vibrations, puis les vibrations en matière. Niadine, son adjoint. L'équipe Kekson s'était occupée du transport des vibrations dans l'espace. C'était l'affaire de l'électromagnétisme et de l'amplificateur de lumière. Enfin Aurich, le coordinateur, parce qu'il en fallait un, et

aussi parce que le problème soulevait des difficultés biophysiques. L'ensemble du projet « Kozna » avait exigé des années d'efforts. Le succès récompensait ses auteurs. Et c'étaient eux, ces derniers, qui expérimentaient le fruit de leurs recherches. Soixante-quatre années de patience !

— Vieillissez-vous ? demanda Morg.

— Malheureusement. Nos progrès, en médecine, ont permis de reculer la vieillesse. Nous vivons jusqu'à cent cinquante ans. Nous aimerions doubler cette longévité. La vie d'un savant n'est jamais assez longue. Vous, les androïdes, possédez un bien immense, enviable : l'immortalité.

— Il nous manque l'esprit, regretta Klas.

— L'esprit, dans un vieux cerveau, devient source d'imbécillité. Notre histoire le prouve. Nos vieux savants ont failli englober notre civilisation. La sagesse l'emporta de justesse sur la folie. Car c'est cela un vieil esprit : la folie. Alors n'enviez pas un esprit trop expansif. Contentez-vous d'une intelligence froide, rationnelle... Comment appelez-vous votre soleil ?

— Mû, répondit Berg.

— Dans notre encyclopédie astrale, nous l'appelons Procyon. C'est une étoile de première grandeur. Nous l'avons choisi, parce que nos astronomes étaient persuadés qu'il abritait un système planétaire comparable au nôtre. C'est exact. Kirtas ressemble à la Terre. Mais vos créateurs, les Kirtasiens, comment ont-ils disparu ?

Klas, Berg et Morg se regardèrent. Ils n'aimaient pas tellement parler de leurs créateurs. Le passé ne les intéressait plus. Klas, cependant, daigna renseigner le Terrien :

— Une météorite tomba un jour sur Kirtas. Elle contenait des germes inconnus. Des germes de mort. La maladie se répandit sur la planète et tous les efforts des médecins, pour la juguler, restèrent vains. Pas un Kirtasien n'échappa au fléau. Nous, les androïdes, poursuivons la tâche de nos maîtres.

— Vous êtes des mécaniques extrêmement perfectionnées, reconnut Aurich. Vos maîtres possédaient donc une brillante civilisation.

— Oui, dit Berg. Ils excellaient dans certaines branches de la science. Ils étaient ignorants en astronomie et en vols sidéraux. Sur Terre, construisez-vous des androïdes ?

— Non. Seulement des cerveaux électroniques, sans âme. Par contre, il y a longtemps que nous volons dans l'espace, à bord d'engins propulsés. Nous avons exploré toutes les planètes de notre système. Mais quand il fallut aborder le vol interstellaire, le moteur photonique ne donna pas les résultats espérés. Nous cherchâmes dans une autre voie... La preuve : je viens de la Terre, à douze années de lumière. Pendant ce laps de temps, mon corps n'a pas vieilli.

— Euh... toussa Morg. Vous comptez retourner sur votre planète ?

Aurich regarda drôlement Morg. Il haussa les épaules :

— Évidemment. Douze années me seront encore nécessaires pour le voyage de retour. J'attends ici Kekson et mes collègues. Notre équipe construira l'appareil permettant de transformer la matière organique en vibrations... Je dois m'occuper de l'arrivée de Kekson. Voulez-vous m'aider ?

Les androïdes opinèrent. Le Terrien leur produisait une sérieuse impression de puissance. Ils permirent à Aurich de circuler librement dans le palais. Ils notèrent que le voyageur portait une espèce d'enduit sur le corps, légèrement scintillant. Quelque chose comme un vêtement adhésif...

Morg tira Klas par le bras :

— Je croyais que le Terrien viendrait seul. Vous ne craignez pas une invasion ?

— Depuis soixante-quatre ans, Morg, vous avez peur du projet « Kozna ». Manquez-vous de confiance ?

— Non. J'ai confiance en moi, en vous. Pas dans les voyageurs de l'espace.

Morg tourna les talons et laissa Klas perplexe.

CHAPITRE II

Vingt et un jours après Aurich, comme prévu, une radiation en provenance de la Terre atteignit Kirtas. Captée dans le tube à vide, elle fut immédiatement dirigée sur le reconvertisseur de matière. Dans la cuve ovoïde, devant Aurich, Klas, Berg et Morg, les mêmes phénomènes se reproduisirent.

Le nuage se façonna. Un corps émergea du néant. Ce n'était pas Kekson, mais Barbara Odimer, sa collaboratrice, femme svelte, jeune, ravissante. Un bouquet de cheveux noirs, taillés court. Des lèvres un peu épaisses, rouges. Des yeux profonds, presque verts. Une taille mince et une poitrine opulente. Un corps nerveux qu'Aurich observa avec un froncement de sourcils.

Libérée de son cocon, Barbara marcha directement vers Aurich et lui tendit la main. Son sourire découvrit ses dents blanches. Elle sembla se désintéresser des androïdes.

— Heureuse de vous retrouver, docteur...

— Comment vous sentez-vous ?

— En pleine forme. Peut-être un léger picotement sur tout le corps. C'était prévu. Ça s'atténuera très vite.

— Oui, rassurez-vous. Simple réaction biophysique... Mais j'attendais Kekson.

Barbara Odimer chercha un miroir. Elle trouva seulement le reflet d'une paroi vitrifiée. Elle arrangea ses cheveux avec ses mains. Elle portait également un vêtement adhésif, scintillant...

Elle se retourna vers son compagnon :

— Au moment de se faire dévibrer, Kekson ne se sentait pas très bien. Il avait attrapé froid. Rien de grave. Mais il préféra remettre à plus tard son envol vers Kirtas. Alors j'ai pris sa place.

— Il y a douze ans que vous êtes partie, Barbara.

— Douze ans ! répéta la jeune électronicienne, rêveuse. On croirait voyager instantanément. Je trouve ça magnifique. C'est la plus prodigieuse découverte de tous les temps. Le projet « Kozna » a réussi.

— Il a réussi grâce à la collaboration de tous, souligna Aurich. Des centaines de savants, d'ingénieurs, de techniciens, de cerveaux électroniques, ont travaillé sans relâche pendant des années... Heu... dans trois semaines, qui nous rejoindra, ici ? Barbara haussa les épaules :

— En principe, Zarreff.

— Zarreff ! Hum !

— Vous ne l'aimez pas beaucoup, n'est-ce pas ?

— C'est un très grand physicien. Sans lui, nous n'aurions jamais voyagé dans l'espace sidéral. Il a transformé la matière en vibrations

puis les vibrations en matière. Seulement son arrogance me déplâit. Il croit que sans son concours, le projet « Kozna » n'aurait jamais vu le jour.

— Vous venez de le reconnaître, docteur, à l'instant... remarqua Barbara.

— Je le réitère. Zarreff a « contribué » au projet. Qu'il monopolise le succès de l'expérience, c'est ce que je lui reproche. Quand j'ai proposé d'appeler le projet « Kozna », cette association de cinq initiales n'a pas tellement eu l'air de lui plaire. Il y avait quatre lettres de trop...

— Allons, docteur, vous n'aimez pas Zarreff parce qu'il appartient à la zone asiatique. Jamais vous n'avez sympathisé avec les Jaunes. Croyez-moi, à force de travailler à vos côtés, je connais vos sentiments.

— Ah ! s'exclama Aurich, dépité. C'est possible, Barbara... Une antipathie innée. Ne m'en veuillez pas.

— Faites-moi plutôt visiter les lieux. Je ne connais pas Kirtas. Ce sont des Kirtasiens ? fit la jeune fille, en désignant Klas, Morg et Berg, muets. Ils ressemblent tellement à nous que leur présence ne m'a pas étonnée.

— Il s'agit de mécaniques, Barbara, d'androïdes perfectionnés.

— Pouah ! grimaça l'électronicienne.

— Jadis, des Kirtasiens de chair habitaient la planète. Une maladie de l'espace les a décimés. Ils ont laissé les androïdes. Ils ne diffèrent guère de leurs créateurs.

— Ils n'ont guère d'âme, souligna Barbara.

— Ils raisonnent, compréhensivement. Ils ne méritent pas votre mépris. Ils ont contribué, eux aussi, à la réussite du projet « Kozna »... Voulez-vous que je vous montre vos appartements ?

— Vraiment, sourit la collaboratrice de Kekson, vous ne m'attendiez pas ? Un appartement. Quelle réception !

— J'attendais surtout Kekson, rectifia Aurich. Ça n'a pas d'importance... Euh... Un appartement, c'est beaucoup dire. Le confort n'est pas adapté à nos besoins. J'ai fait le maximum. Je ne suis pas un magicien.

— Tout ira bien, Aurich... J'ai sommeil. Quand je me réveillerai, le picotement sur tout le corps sera apaisé. Alors je me moque si le local manque de confort. Je ne vous en voudrai nullement.

Tous deux quittèrent le laboratoire. Berg se pencha vers Morg :

— Dans vingt et un jours...

— Je sais, Berg. Un autre Terrien arrivera. Les voyageurs sont chez eux, ici, trop chez eux. Ils ne se gênent plus.

— Ça suffit, Morg ! trancha Klas. Dans le palais de la science, nous ne recevons que des savants. Ils viendront encore trois. Puis ils s'en iront. Nous ne les reverrons probablement jamais plus. Leur passage

sur notre planète nous aura permis d'accomplir un pas de géant dans le domaine de l'électromagnétisme et de la physique nucléaire.

À l'horizon, Mû se couchait, fatigué. L'obscurité tombait dans le labo. Le ciel virait au noir et Procyon au rouge. Puis les lumières artificielles brillèrent dans le palais. Les androïdes poursuivaient leur labeur, sans la moindre interruption.

*
* *

Aurich accueillit Barbara avec un charmant sourire. Trois semaines s'étaient déjà écoulées depuis que la jeune fille avait atteint Kirtas.

— Bien dormi, Barbara ?

— Oui. Je crois que l'air de Kirtas me convient. Je trouve seulement un peu fades les comprimés nutritifs.

— Je regrette. Je n'ai pas autre chose au menu. Les androïdes ne se nourrissent que d'énergie. Question gastronomie, ils n'y connaissent rien.

La collaboratrice de Kekson se coiffa devant un miroir qu'elle avait eu beaucoup de mal à obtenir. Elle ne négligeait jamais son élégance.

— Vous avez travaillé au convertisseur ?

— Oui. Les plans sont prêts. Zarreff les vérifiera, dès son arrivée. J'ai utilisé les machines des androïdes pour les calculs... Vous avez hâte de retourner sur la Terre ? Il faudra douze années.

— Ces douze ans ne comptent pas, biologiquement. En sorte, il s'agit d'un voyage instantané.

Tous deux se rendirent au laboratoire, devant le tube à vide. Ils retrouvèrent Berg et Morg. Klas travaillait dans son bureau.

— Voulez-vous que nous commencions la construction du convertisseur ? demanda Berg.

— Non, fit Aurich. Attendons Zarreff. Il est l'inventeur du convertisseur. Il supervisera le travail. N'oublions pas que nous confions nos corps à cette machine. Si elle fonctionne mal, c'est la catastrophe.

— Que risquez-vous ?

— De nous perdre dans l'espace et de finir nos jours en électrons purs !

Barbara Odimer désigna le tube à vide :

— Demain, Zarreff arrivera... Voyez-vous, au moment de la dévibration, les dangers ne s'imposent pas à l'esprit. Pourtant, supposez que le convertisseur, ou l'amplificateur de lumière, subisse une défaillance momentanée, même de quelques secondes...

— Vous mettez les choses au pire. Une telle éventualité ne se présentera pas, car les machines sont au point.

— Sans doute, insista la jeune fille. J'ai moi-même travaillé aux

plans de l'amplificateur de lumière. Mais une mécanique, même merveilleusement perfectionnée, ne reste pas à l'abri d'une défaillance. D'ailleurs, je ne parle pas seulement de causes mécaniques. En douze ans, un rayon lumineux se véhiculant dans l'espace peut rencontrer des perturbations électromagnétiques d'origine naturelle. Y avez-vous songé ?

— Non, reprit froidement Aurich. Sinon nous n'aurions jamais entrepris un tel voyage. Chaque expérience comporte des aléas, des incertitudes. Les obstacles imprévisibles existent. Mais convenez que nous avons mis tous les atouts dans notre jeu.

Brusquement, Aurich saisit la jeune fille aux épaules. Son regard étincela :

— Que craignez-vous au juste, Barbara ?

— Euh... l'impondérable.

— Vous êtes ici, sur Kirtas, vivante, en chair palpitante. L'impondérable vous a épargnée.

— Votre égoïsme vous va très mal, docteur. Vous n'aimez personne. Je me demande si vous vous aimez vous-même !

Aurich lâcha sa collègue. Ses yeux se ternirent :

— Vous me méprisez, Barbara. J'ai trop consacré ma vie à la Science. Mais depuis que j'ai travaillé à vos côtés...

— Je vous en prie, ce n'est pas le moment des déclarations d'amour ! coupa la collaboratrice de Kekson. Nous sommes en plein travail.

— Vous aimez Kekson, bien sûr, grimaça Aurich, aigrement.

— Quelle idiotie ! Kekson a quarante ans de plus que moi.

— Moi aussi. Ça ne m'empêche pas de...

— Docteur ! trancha une nouvelle fois Barbara. Je crois que Berg désire vous parler.

L'androïde attendait, en effet, impassible, rigide. Il avait assisté à la conversation mais comme il n'éprouvait aucun sentiment, il n'en comprenait pas le sens.

Aurich toussa :

— Je vous écoute, Berg.

— Tout est prêt pour recevoir le troisième Terrien. Doit-on vous appeler au moment où la radiation sera captée ?

— Euh... oui. Au fond, ça n'a guère d'importance. Vous avertirez également Barbara Odimer. Zarreff ne serait pas content si nous n'étions pas là pour l'accueillir.

Quand la jeune fille se retrouva seule dans son appartement, elle songea aux propos tenus par Aurich. C'était bizarre. Elle ne s'était jamais aperçue que le docteur éprouvait pour elle un certain penchant. Pourquoi se déclarait-il sur Kirtas ?

Cette affection d'Aurich l'ennuyait car elle ne ressentait envers le

biophysicien qu'une simple camaraderie. Ça n'allait pas plus loin. Bah ! L'arrivée de Zarreff, puis de Kekson et de Niadine, ferait diversion. Ce n'était plus qu'une question d'heures. Or, d'autres événements, bien plus dramatiques, tailleraient des ombres dans cet amour brusquement révélé, et qu'un des partenaires ne partageait pas...

Car l'existence, comme l'amour, se montrait tellement fragile !

*
* *

Zarreff avait le type nettement asiatique, malgré sa peau blanche. Ses yeux légèrement bridés le prouvaient. Au temps de sa pleine jeunesse, il avait dû être un solide et beau gaillard. Il lui restait encore un corps solide, vigoureux. Un collier de barbe poivre et sel encadrait un visage au regard extrêmement mobile. Une certaine sévérité émanait de sa personne et sa voix rude confirmait cette impression.

Zarreff évoquait volontiers son enfance studieuse. La physique l'avait vite attiré, comme un aimant. On se demandait maintenant si Zarreff appartenait à la physique, ou si c'était la physique qui lui appartenait. Il avait percé les ultimes secrets de la matière, de l'atome. C'était un nouvel Einstein.

Penché sur une table de travail, il examinait les plans qu'Aurich venait de lui apporter :

— Rien ne cloche, professeur ?

Zarreff ne riait jamais. Personne, même Niadine, son plus proche collaborateur, n'avait surpris un sourire sur son visage rigide.

Le physicien observa Aurich durement :

— Il eût été navrant qu'une erreur se fût glissée dans vos calculs, docteur. Sinon le projet « Kozna » aurait eu honte de vous compter parmi ses membres. Dans « Kozna » il y a Aurich. Vous l'oubliez.

— Non. Mais je préférerais que vous vérifiiez.

— Tout est en ordre, rassura Zarreff sur un ton plus aimable. Il ne s'agissait, pour vous, que d'un simple effort de mémoire. Quant à la question d'amplification de la lumière, ça dépasse mes compétences. Barbara Odimer est bien placée pour vous aider.

— La partie électronique a été vérifiée par Barbara. On peut donner le feu vert pour la construction.

— Très bien, opina Zarreff. Ce n'est pas la peine d'attendre l'arrivée de Kekson, ou de mon adjoint Niadine, pour commencer. Klas est-il averti ?

— Oui. Il attend nos ordres.

Aurich donna des instructions aux androïdes. Dès lors, la construction du convertisseur de matière commença. Une à une, selon les plans conçus par Aurich, les diverses pièces de l'ensemble se

façonnèrent dans les laboratoires. Barbara et Zarreff vérifiaient la bonne marche de l'opération, veillant à la scrupuleuse exécution des travaux.

Les Terriens et les androïdes attendaient maintenant l'arrivée de Kekson, ou de Niadine, trois semaines après la venue de Zarreff. Les antennes paraboliques fouillaient donc l'espace.

La radiation fut captée à plusieurs millions de kilomètres de Kirtas. Réunis autour de l'énorme tube à vide, Barbara, ses compagnons, Klas, Berg et Morg, se préoccupaient de la captation du voyageur de l'espace.

Devant des écrans de contrôle, maintenant devenus familiers, Klas enregistra une déception qu'il encaissa avec son flegme habituel. Désignant un écran où des courbes lumineuses se croisaient à une vitesse fulgurante, il annonça :

— La radiation dévie de sa trajectoire initiale. Elle ne parviendra probablement pas sur Kirtas.

Zarreff bondit comme un tigre :

— Que racontez-vous là ?

— La vérité, avoua Klas, impuissant. Tenez. Si la radiation poursuivait son habituel chemin vers Kirtas, les points lumineux formeraient une ligne droite. Or, ils sont courbes.

— Voyons, remarqua Aurich, c'est impossible. Pourquoi la radiation, projetée de la Terre, dévierait-elle ?

— Les appareils ne l'apprennent pas, dit le premier savant. Ils interprètent seulement les phénomènes. La trajectoire est déviée.

— Vers où ? demanda Barbara.

— Il est trop tôt pour le savoir. L'espace est incommensurable. Mais nous l'apprendrons tôt ou tard. À moins que la radiation n'aille nulle part.

— C'est-à-dire ? grommela Zarreff en se tirillant la barbe.

Klas resta impassible :

— Elle peut se perdre dans le néant. Barbara secoua l'androïde par l'épaule.

— Vous oubliez qu'elle véhicule un corps humain, dévibré !

Klas haussa les épaules. Il admettait la fatalité.

— Je n'y peux rien. Nous ne sommes pas maîtres de la radiation. Depuis son départ de la Terre, le rayon supralumineux est livré à lui-même, aux embûches du vide.

Zarreff, Aurich et Barbara avaient le visage terreux. Ils comprenaient avec effroi que l'impondérable existait bel et bien. Quel choc au moment précis où l'on donnait l'ordre de construire le convertisseur nécessaire pour le voyage de retour !

— Votre avis, Zarreff ? questionna Aurich.

— Ma responsabilité n'entre pas en ligne de compte, éluda le

physicien. Si le convertisseur, au départ, avait mal fonctionné, cela n'aurait pas empêché la radiation de parvenir jusqu'ici. L'incident incombe à l'amplificateur lumineux, au véhicule des vibrations, non aux vibrations elles-mêmes. Qu'en pensez-vous, Barbara ?

La jeune fille était plus pâle qu'une morte. Elle se mordait les lèvres. L'accusation à peine voilée de Zarreff lui fit l'effet d'une douche glacée, ou d'un coup de fouet. Elle était cinglante, désobligeante.

Barbara dressa le buste, haletante. Elle aurait giflé l'Asiatique !

— C'est facile de se disculper, Zarreff ! Vous oubliez trop vite que nos trois corps se sont revibrés ici, en excellent état. Ce triple succès devrait vous inciter à donner un coup de chapeau à Kekson. Sans lui, vos vibrations n'auraient jamais voyagé dans l'espace !

Aurich devina que la conversation risquait de s'envenimer, car chacun défendait sa position. Aussi apaisa-t-il les esprits brusquement échauffés :

— Kekson, ou Niadine, vont peut-être se perdre dans le vide. La vie de l'un comme de l'autre, dépend de notre intervention. Car vraiment, ne pouvons-nous rien faire ?

— Rien ! prononça Zarreff sombrement. Du moins pour le moment. Le temps que nous ayons mis au point, puis construit, un appareil capable de ramener la radiation dans le bon chemin, le train d'ondes vibratoires aura plongé dans l'infini. Il nous échappera totalement. Il faudra quelques heures, seulement, pour que les capteurs de Kirtas perdent la trace de la radiation. Peut-être même quelques minutes. Vous devez le savoir.

Barbara et Aurich le savaient. Ils n'osaient l'avouer. Ils restèrent effondrés, pantelants, sans voix. Lequel, de Kekson ou de Niadine, se perdrait dans l'infini ?

*

* *

Barbara Odimer, comme Aurich ou Zarreff, s'était vite familiarisée avec les divers appareils utilisés par les androïdes. Leur fonctionnement, le plus souvent automatique, ne nécessitait aucune connaissance technique, sinon une certaine habitude.

Barbara contrôlait donc des écrans. Elle avait pris la place de Berg. Au-dessus de la coupole en verre, les antennes paraboliques virevoltaient sous une brise tiède. Procyon déversait sa chaleur et sa lumière. Sans l'apport de filtres, tendus en divers endroits du dôme, et d'aérateurs, la jeune fille n'aurait pas résisté dans le laboratoire. Le thermomètre y grimpait facilement à soixante degrés.

— Aurich ! Zarreff ! appela la collaboratrice de Kekson.

Les deux hommes accoururent. Ils observaient l'amplificateur de

lumière construit par les androïdes et qui avaient permis la première « conversation » spatiale entre Kirtas et la Terre.

— La radiation n'atteindra pas Kirtas ! affirma Barbara. Mais j'ai repéré sa destination.

— Vers où dévie-t-elle ? demanda le biophysicien.

— Ça y est, elle a frappé la sixième planète du système de Procyon, la planète périphérique la plus éloignée de l'astre central.

Zarreff essuya son front luisant de sueur :

— Encore une chance ! La radiation aurait pu se perdre dans l'espace !... Appelez donc Berg, Aurich.

Peu après, Berg se présenta devant les Terriens. Ceux-ci lui apprirent les révélations des appareils détecteurs.

— Kirtas est la seconde planète en partant de Procyon, résuma Zarreff. Comment appelez-vous la sixième planète orbitant à la périphérie de votre système solaire ?

— Flipor, précisa l'androïde. Nous savons seulement que six cents millions de kilomètres nous en séparent.

— Naturellement, vous ne l'avez jamais visitée ?

— Non. L'astronomie, comme les vols spatiaux, n'ont jamais intéressé les Kirtasiens. Nous savons simplement que six planètes orbitent autour de Mû.

— Vous ignorez si l'une d'elles est habitée ?

— Nous ne l'avons jamais vérifié. En tout cas, jamais nous n'avons remarqué de symptômes signalant la présence de créatures vivantes sur les autres planètes de Mû. S'il en existe, elles n'ont jamais tenté de communiquer avec nous, comme vous l'avez fait par exemple.

— Aucun astronef ne s'est posé sur Kirtas ? Berg réfléchit quelques secondes. Il ne voulait pas se tromper.

— Notre mémoire n'en porte pas souvenir. Ça ne signifie pas obligatoirement que seule, Kirtas porte une civilisation.

— Le fait est là ! soupira Barbara. La radiation a frappé Flipor, à six cents millions de kilomètres. Comment la récupérer ?

Zarreff hocha gravement la tête :

— J'ai peur que nous n'y parvenions jamais, même en supposant que nous construisions un véhicule pour aller sur Flipor. En atteignant le sol de la planète, la radiation se sera fragmentée en particules électrisées. Ces particules restent irrécupérables. À moins qu'un gigantesque électroaimant ne les rassemble à nouveau.

— Que décidons-nous ? demanda Aurich. Zarreff hésita. Puis il résuma l'opinion de ses camarades :

— En supposant que nous puissions nous rendre sur Flipor, cela ne nous avancera guère. Les particules électrisées, dispersées dans l'atmosphère, resteront irrécupérables. Le seul avantage de ce voyage serait la certitude que nous ramènerions... La certitude de ne pouvoir

rien faire pour Kekson... ou Niadine. Quant à la construction d'un électroaimant capable de magnétiser les particules électrisées, cela exigerait du temps, beaucoup de temps. D'abord pour en concevoir les plans. Ensuite pour la phase pratique. Nous l'envisagerons si, dans trois semaines, la nouvelle radiation expédiée de la Terre, ou plus exactement de la Lune – car la base de départ est installée sur le satellite, à cause de l'absence d'atmosphère – ne parvient pas sur Kirtas. De toute manière, les particules électrisées ne risquent pas de s'échapper de Flipor.

— Vous avez certainement raison, professeur, approuva Aurich. Prenons un nouveau rendez-vous avec la chance dans vingt et un jours. Espérons que la cinquième tentative ressemblera aux trois premières. Mais quel obstacle a bien pu détourner la radiation vers Flipor ?

Zarreff hocha la tête :

— Un orage magnétique, probablement, ou une perturbation cosmique quelconque. Les détecteurs des androïdes, mal adaptés, ne le précisent pas.

Depuis quelques minutes, Barbara Odimer réfléchissait à un problème qu'elle développa enfin :

— La Terre ne pourrait-elle pas nous expédier de la matière inorganique ?

— Si, assura Zarreff. La matière inerte, comme la matière organique, se compose de vibrations. En la dévibrant, on pourrait la véhiculer dans l'espace par ondes électromagnétiques... Mais qu'espérez-vous recevoir de la Terre, Barbara ?

— Un astronef susceptible de se revibrer ici et de nous transporter sur Flipor ! Et même un électroaimant. N'importe quoi peut se dévibrer.

— D'accord, opina le physicien, toute matière peut se dévibrer. Mais il faut des circonstances bien particulières. Il ne s'agit pas de posséder un convertisseur de vibrations. Il faut capter ces vibrations et les projeter ensuite dans l'espace. Cela nécessite des appareils complexes aux possibilités limitées. Un homme et un astronef, voire un électroaimant, n'ont pas le même volume ! D'autre part, ma chère, je me demande l'intérêt que nous en retirerions, en supposant que nous recevions, par trains d'ondes, un astronef et un électroaimant !

— Mais... dit la jeune fille, nous pourrions aborder Flipor et rassembler les particules électrisées de Kekson, ou de Niadine ! Le problème vaut qu'on s'y attache.

— Il exigerait, au minimum, vingt-quatre années, pour être résolu ! remarqua Zarreff. Si vous souhaitez rester sur Kirtas ce laps de temps, libre à vous... Pour ma part, je préfère rentrer sur la Terre bien avant ce délai !

— Vingt-quatre années ! répéta Barbara. Comment cela ? Il faut douze ans à la lumière pour parvenir jusqu'ici.

— Il faut douze années, aussi, pour expédier le message jusqu'à la Lune. Car, là-bas, comment sauront-ils que nous désirons un astronef et un électroaimant ?

Le visage de la jeune fille se colora de confusion.

— C'est vrai, balbutia-t-elle. Je n'y avais pas songé. Excusez-moi. C'est une erreur inadmissible. Je... je voudrais tant aider Kekson ou Niadine, vous comprenez ?

— Bien sûr ! affirma Aurich. Surtout si c'est Kekson. Zarreff vient de vous démontrer l'inanité de nos efforts, chiffres à l'appui. Vingt-quatre ans, c'est trop. Nous mettrions moins de temps, ici, pour concevoir les plans d'un astronef et les réaliser.

— Alors, pourquoi ne commençons-nous pas immédiatement ? fit Barbara, impulsive.

Aurich fronça les sourcils :

— Vous tenez beaucoup à Kekson, Barbara. Ça se voit.

— Qui vous dit que ce n'est pas Niadine qui circule dans l'atmosphère de Flipor ? riposta l'électronicienne. Kekson, ou Niadine, pour moi il s'agit de camarades de travail. Je ne suis pas aussi égoïste que vous !

Aurich pâlit.

— La réalisation d'un astronef exige beaucoup de connaissances. Toutes les branches de la science y participent. Le problème dépasse nos compétences et Zarreff ne me désapprouvera pas.

— Je vous approuve, en effet, Aurich, appuya le physicien. Moi aussi, Barbara, je tiens beaucoup à Niadine. Si je le perds, j'en éprouverai un chagrin immense, car je le considérais comme le fils que je n'ai jamais eu... C'est dire l'affection que j'ai pour lui. Mais la science exige beaucoup de ses animateurs. Elle est mangeuse d'hommes et reste impitoyable. Il faut subir sa loi. Cela, nous le savons. Un long silence, pesant, lourd, ponctua ces paroles. Il ne restait qu'à patienter vingt et un jours, car à l'heure actuelle, le dernier voyageur parti de la Lune devait se rapprocher de Procyon. À l'issue de la fantastique randonnée, qui en principe aurait dû réunir les principaux auteurs du projet « Kozna », on saurait enfin qui de Kekson ou de Niadine, gravitait autour de Flipor sans doute pour l'éternité. À moins que le cinquième voyageur, comme le quatrième, ne prît, lui aussi, le chemin de la planète périphérique...

*

* *

Barbara, Zarreff et Aurich dormaient quand une sonnerie les éveilla brusquement. Ils se réunirent dans l'appartement qu'ils

occupaient au palais de la science, les yeux encore bouffis, les cheveux en désordre, le cerveau brumeux.

Ils constatèrent qu'il faisait encore nuit. Comme nul satellite n'escortait Kirtas dans sa rotation nocturne, la nuit était épaisse, à peine teintée par les étoiles lointaines, tremblotantes. Que signifiait cet appel impératif ? Il fallait un motif grave, important pour que les androïdes se permettent de réveiller les Terriens. Or, l'arrivée du dernier voyageur en provenance de la Lune n'aurait lieu que dans onze jours.

Aurich parut dans le couloir. Berg était là, rigide, le regard inexpressif. Il n'apparaissait ni ému ni affolé. Il annonça :

— Une radiation se dirige vers Kirtas à la vitesse de la lumière.

— Il ne s'agit certainement pas de celle amenant notre dernier compagnon. Sinon elle aurait onze jours d'avance.

— Peut-être qu'après tout, émit Barbara, le dernier départ de la Lune a été avancé pour des causes qui nous échappent... Êtes-vous certain, Berg, que cette radiation vient de la Terre ?

— Elle ne vient pas de la Terre, rectifia l'androïde, mais de Flipor.

Le même tressaillement agita Barbara, Zarreff et Aurich.

— De Flipor ? répéta ce dernier. Pourquoi ne le disiez-vous pas plus tôt, Berg ?

— J'allais vous l'annoncer.

— Mais alors, il ne s'agit pas d'un train d'ondes habituel !

— Si ! affirma l'androïde. Les capteurs enregistrent les mêmes longueurs d'onde que pour une radiation en provenance de la Terre. Nul doute. Il s'agit bien d'une raie de lumière éblouissante émise par un amplificateur analogue à celui déjà utilisé par vos techniciens installés sur la Lune. Aussi jugez de notre surprise en constatant que le pôle émetteur était Flipor. Klas m'a suggéré de vous appeler.

Zarreff tourna en rond dans l'appartement. L'événement ne s'expliquait pas et un savant qui ne découvrait aucune explication à un phénomène scientifique ne trouvait vraiment de repos que lorsqu'il avait résolu le problème.

— Au labo ! décida le physicien.

— Vous pensez à la radiation déviée vers Flipor ? demanda Aurich.

— C'est possible. Mais je ne m'explique pas comment elle aurait retrouvé la bonne direction.

Anxieux, mais pleins d'espoir, les trois Terriens coururent vers le laboratoire. Berg les suivait à petits pas et il ne comprenait pas la fiébrilité des voyageurs.

Morg veillait devant le tube à vide. À l'arrivée des Terriens, il abandonna les appareils de contrôle et céda sa place à Barbara :

— Dans quelques minutes, la radiation atteindra Kirtas. Nous la capterons, comme les précédentes, dans le tube à vide.

Effectivement, trois minutes plus tard, une fulgurante étincelle claqua dans le tube. Elle illumina le labo et fit pâlir les lumières artificielles, tant sa luminosité était intense. Fort heureusement, en prévision de cet instant, les spectateurs présents, même les androïdes, avaient placé devant leurs yeux des lunettes protectrices.

Barbara abaissa vivement une manette. Des champs de force électromagnétiques se précipitèrent dans le tube à vide et neutralisèrent la radiation. Celle-ci perdit immédiatement son insoutenable clarté. Captive du tube, elle ne pouvait s'échapper.

— Au reconvertisseur de matière ! ordonna Zarreff. Il faut savoir à quoi s'en tenir. Si Kekson, ou Niadine, nous a rejoints, il convient de le sortir de son état vibratoire.

Les antennes émettrices et réceptrices étaient dans l'axe. À l'autre extrémité du laboratoire, le reconvertisseur de matière s'anima. Les électrodes crépitaient. Invisibles, les vibrations organiques abandonnèrent le tube à vide et se ruèrent dans la cuve ovoïde. Elles se transformeraient en atomes solides.

Il ne restait qu'à attendre, sans intervention, le résultat des réactions biophysiques.

Une légère crispation tirait les traits de Barbara, très pâle.

— Tout se passera bien, professeur ?

Zarreff marqua une hésitation de courte durée :

— Évidemment. Les vibrations deviendront de la matière organique. Néanmoins, cela n'explique pas pourquoi la radiation s'est réfléchi sur Flipor... et parvient ici avec dix jours de retard.

Dans la cuve, des masses gélatineuses, embryons organiques, palpitaient, déjà gorgées de vie. Des structures solides apparaissaient dans les chairs grouillantes et visqueuses. Des stries de bave maculaient les parois de la cuve.

Soudain, Barbara poussa un cri terrible. Elle tendit la main vers la cuve ovoïde. Son regard se dilata d'épouvante :

— C'est affreux ! Abominablement affreux ! Non ! Je ne veux pas voir cela !

Horrifiée, elle se voila la face dans ses mains, tandis que Zarreff et Aurich, pétrifiés, la sueur aux tempes, le dos glacé, observaient l'apparition de la cuve. Une cuve qui ressemblait à une boîte de sorcier !

CHAPITRE III

Barbara éclata en sanglots nerveux. Elle ne pleurait pas, mais elle était bouleversée. Aurich la prit aux épaules et l'apaisa :

— Du courage, Barbara. L'état de Kekson n'est peut-être pas irrémédiable.

Dans la cuve ovoïde, Kekson s'agitait. Berg se demandait s'il devait libérer l'électronicien. Il hésitait.

— Allez-y, Berg, ordonna Zarreff.

L'androïde abaissa la manette. Un panneau coulissa sur la paroi de la cuve. Kekson se courba et quitta sa prison translucide. Il marcha vers ses camarades, médusés par l'effroi.

Kekson atteignait bien soixante-dix ans. Depuis que la médecine avait permis de reculer l'âge de la vieillesse, les visages, les corps et les esprits restaient jeunes longtemps, non seulement en apparence, mais aussi biologiquement parlant. Les organes, stimulés, rajeunis par des cures appropriées, maintenaient leurs fonctions intégrales.

L'Américain était de haute stature. Ses cheveux grisonnaient à peine. Évidemment, on sentait qu'il avait subi une cure de rajeunissement, mais il restait extraordinairement alerte, vif. Son regard étincelait. Son âge n'avait pas été un obstacle à son voyage dans le cosmos.

— Que s'est-il passé, professeur ? demanda Barbara, n'osant approcher son patron devenu brusquement une monstruosité.

— Je ne sais pas, dit Kekson. Je n'y comprends rien. Mes derniers souvenirs remontent à mon départ de la Lune. J'étais assis sur le siège du dévibrateur.

— Votre voix est normale, remarqua Zarreff. Ressentez-vous un picotement sur tout le corps ?

— Oui.

— Un détail encore normal. Alors, pourquoi ces deux membres inhumains ?

Dans la cuve ovoïde, Kekson était apparu avec une énorme patte d'araignée, à la place de sa jambe droite, et une autre patte analogue en remplacement de son bras gauche. Ces difformités lui créaient une silhouette répugnante.

Les pattes de l'arachnide étaient aussi longues qu'une jambe et qu'un bras d'homme. Elles s'articulaient en deux points précis et comportaient certainement une charpente osseuse, du moins cartilagineuse. Des vaisseaux saillaient comme des cordes sous la maigreur de ces membres grêles, apparemment fragiles, mais en réalité d'une extrême robustesse. Recouvertes d'une peau noire, granuleuse, truffée de poils raides et courts, ces pattes se terminaient

par des espèces de ventouses probablement très adhérentes.

— Souffrez-vous, Kekson ? interrogea Aurich.

— Nullement.

— Encore heureux. Et... éprouvez-vous de la gêne pour marcher ?

— À peine. Ma jambe droite semble solide et je peux m'y appuyer fortement.

Il exécuta un numéro d'acrobatie. Il leva sa jambe normale et tout le poids de son corps reposa sur sa patte d'araignée. Celle-ci fléchit légèrement mais résista. Puis il reprit son équilibre sur ses deux jambes.

— La radiation qui a véhiculé vos vibrations a fait un crochet sur Flipor, expliqua Barbara. Je suppose que c'est la cause de votre malheur.

— Ça n'explique rien, marmonna Zarreff. D'autres vibrations, appartenant à un autre organisme, se sont amalgamées à celles de Kekson. Par quel sortilège ? Voilà ce qu'il faudrait savoir pour remédier à la situation.

— Vous croyez qu'on peut me tirer de là ? demanda l'Américain, hésitant.

— Ça dépend. Vous avez perdu un bras et une jambe dans l'histoire. Plus exactement leurs vibrations, ou leurs atomes. Vous avez parcouru douze années de lumière. Autant chercher une aiguille dans une meule de foin.

— La « substitution » s'est passée sur Flipor, assura Barbara.

— Rien ne l'affirme, fit Zarreff.

— Si. L'évidence.

— Il faudrait aller sur Flipor, suggéra Kekson.

Aurich se caressa le menton :

— Facile à dire. Mais comment ? Nous ne disposons d'aucun astronef. Et il n'existe pas sur Flipor, que je sache, un reconvertisseur de matière nous permettant de voyager sous forme de vibrations.

Zarreff palpa le bras et la jambe noire de Kekson. Il hocha la tête. Les membres présentaient une certaine rigidité :

— Il s'agit d'araignées géantes, sans doute aussi grosses qu'un homme, souligna le physicien. Mais pour qu'elles puissent s'amalgamer à des vibrations issues de la matière organique, il faut qu'elles soient elles-mêmes dans un état vibratoire. L'atmosphère de Flipor contiendrait-elle des araignées géantes sous forme d'électrons purs ? Cette supposition paraît impensable ; pourtant elle fournit une explication. La radiation, véhiculant Kekson, aurait frappé une masse d'électrons purs et se serait chargée d'une partie de ces électrons.

— Mais le bras gauche et la jambe droite de Kekson, où seraient-ils ? demanda Barbara. Sur la sixième planète de Procyon ?

— Sans aucun doute, confirma Zarreff. Il y a eu un « échange »

d'électrons, si vous voulez. Ce qui échappe à l'entendement, c'est comment la radiation s'est réfléchi ensuite sur Kirtas, dix jours plus tard.

— Une masse nuageuse a peut-être servi de réflecteur, émit Aurich.

— Possible. La coïncidence aurait alors voulu que la réflexion s'exécutât vers Kirtas. Admettons-en les conséquences.

Kekson s'observait avec des grimaces. Il tâtait ses pattes d'araignée et mesurait l'ampleur du désastre. La perspective de revenir à un état normal s'éloignait :

— J'ai raté mon entrée sur Kirtas ! déplora-t-il. Je ne suis pas près d'être débarrassé de cette saleté. Bah ! C'est le revers de la médaille. De retour sur Terre, je demanderai aux chirurgiens qu'ils m'ôtent ces... ces difformités. Si réellement les électrons de mon bras et de ma jambe sont restés sur Flipor, je peux en faire mon deuil. Je ne m'illusionne pas.

— Tout espoir n'est pas perdu, dit Barbara, apaisante. Songez que votre corps entier aurait pu devenir une monstrueuse araignée.

— Les androïdes travaillent à la construction du convertisseur de matière, souligna Zarreff. Dès que la machine sera achevée, nous pourrons rentrer sur la Lune, car là-bas, on nous récupérera douze ans plus tard. Nous n'attendons plus que Niadine. Dans moins de onze jours, maintenant, il arrivera. Alors nous aviserons.

— Pourvu que ce cinquième et dernier voyage n'engendre pas des surprises ! soupira Barbara Odimer en jetant un coup d'œil vers Kekson.

Zarreff resta optimiste :

— Si vous envisagez de telles éventualités, Barbara, il n'y a aucune raison pour que nous ne rejoignons pas la Lune... anormalement constitués. Car le voyage de retour réserve les mêmes aléas, les mêmes incertitudes que le voyage aller. Il faudra franchir douze années de lumière. Seule, l'arrivée de Niadine mettra un terme à nos angoisses... ou nous alarmera davantage.

Les quatre Terriens en convinrent rapidement. Il fallait attendre la venue de la dernière radiation. Dévierait-elle aussi vers Flipor ? Flipor où, dans une atmosphère peut-être irrespirable, grouillaient des araignées monstrueuses, invisibles, pétries d'électrons purs...

*

* *

Tendus, anxieux, crispés, Barbara Odimer et ses compagnons guettaient la radiation sur les écrans. Les capteurs l'avaient déjà décelée. Les points lumineux piquetaient les écrans. À la vitesse de trois cent mille kilomètres à la seconde, la gigantesque étincelle projetée de la Lune approchait de Kirtas, fidèle au rendez-vous fixé.

— Regardez ! hurla soudain Barbara, très pâle. Elle désignait un écran. Les points lumineux s'y déplaçaient selon une courbe qui s'accroissait lentement. La consternation burina les visages des quatre Terriens.

— Elle dévie encore de sa trajectoire ! grommela Aurich.

— Oui, elle file vers Flipor, confirma la jeune fille. Qui diable provoque ce changement de direction ? Un nouvel orage magnétique ? Une perturbation cosmique ? Ce serait une coïncidence.

— Les coïncidences existent, dit Zarreff. Les exemples ne manquent pas. Il peut s'agir du même orage, de la même perturbation qui a dévié la radiation amenant Kekson. En vingt et un jours, la turbulence cosmique n'est pas forcément apaisée.

— Aïe ! glapit Kekson. Niadine va cogner contre les araignées géantes de la sixième planète et il risque d'y laisser des électrons.

— Taisez-vous ! gémit Barbara en se mordant les lèvres. Il n'arrivera rien à Niadine.

— C'est votre point de vue, ou plutôt votre souhait, souligna durement Aurich. Niadine est maintenant livré au destin.

— Ça y est ! annonça Zarreff. La radiation a atteint Flipor. Espérons que par réflexion, elle arrivera quand même sur Kirtas et qu'il sera possible de la récupérer.

Bouleversée, haletante, Barbara saisit le bras du physicien :

— Pensez-vous que Niadine...

Zarreff comprit ce que voulait dire la jeune fille. Il hocha la tête :

— Pour que les électrons des araignées s'amalgament avec ceux de Niadine, il faut qu'ils entrent franchement en contact. Encore une coïncidence. En conséquence, aucun pronostic n'est certain.

L'Asiatique fronça soudain les sourcils, pris d'un soupçon :

— Vous aimez Niadine, Barbara ?

— Euh... non ! se récusait la collaboratrice de Kekson.

— Bah ! Vous êtes jeune. Niadine aussi. Je l'aime. Vous pouvez aussi l'aimer, car ce n'est pas le même amour. Je suis très observateur. Chaque fois qu'on parle de Niadine, vous tressaillez. Vous tremblez pour lui. Certains symptômes ne trompent pas. Vous avez longtemps travaillé auprès de mon adjoint, alors que nous mettions tous ensemble au point le projet « Kozna ». Vous me faites beaucoup de plaisir, Barbara. Doublement. D'abord parce que Niadine mérite d'être heureux. Ensuite parce que vous effacez la barrière purement psychologique qui sépare la zone américaine de la zone asiatique.

Barbara rougit et quitta le laboratoire. Elle était peinée pour Aurich qui lui avait déclaré sa flamme. Mais c'était vrai que la beauté de Niadine la fascinait. Pourtant, entre eux, rien n'existait, qu'une passion muette. Niadine ignorait peut-être les sentiments que Barbara éprouvait pour lui.

Aurich, sombrement, fixait un coin du labo. Il restait silencieux. Zarreff lui frappa l'épaule :

— Eh bien, Aurich, quelque chose cloche ?

— Je pense à Niadine. Il a bien de la chance.

— Vous trouvez ? Il va peut-être se transformer en monstre.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Il a de la chance d'être aimé par Barbara. C'est une fille délicieuse,

— Hé ! Hé ! ricana le physicien. Il y a de la compétition ! Vous me décevez, Aurich. Je croyais que vous consacriez votre vie à la science. Moi, je n'ai jamais eu le temps d'aimer quelqu'un.

— Chacun ses goûts, conclut le docteur. Mais je m'efface volontiers devant Niadine. Je n'ai pas la prétention d'imposer un amour que l'on ne partage pas.

Kekson chargea Berg et Morg de surveiller les appareils.

— Appelez-nous sitôt que la radiation reviendra vers Kirtas.

— Bien, opina Berg. Pensez-vous que la réflexion s'opérera ?

— Oui. Mais des modifications seront intervenues. Ne nous attendons pas à une réussite.

Les Terriens regagnèrent leurs appartements. Au moment où Kekson, le dernier, quittait le labo, Morg se pencha vers Berg :

— Curieux mélange. L'homme vit quand même avec deux pattes d'araignée. Imaginez-vous que Flipor était habitée ?

— Non, avoua Berg. Je n'ai pas bien compris ce que disaient les Terriens. Les araignées de Flipor seraient constituées d'électrons purs. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas. Des électrons ne se distinguent pas. Ils manifestent seulement leur présence par des phénomènes électriques. Si nous n'avions pas répondu à l'appel de la Terre, nous n'envisagerions pas ces problèmes nouveaux.

— Vous regrettez notre collaboration, Morg ?

— Je constate qu'un certain bouleversement s'opère dans notre mode de vie. Nous en oublions nos propres problèmes.

— Les voyageurs du cosmos n'ont jamais quitté le palais de la science, constata Berg. Ils n'entravent pas nos activités.

— Les nécessités les obligeront peut-être à sortir sur Kirtas. Il faudra aviser Mol.

Mol, c'était le gouverneur de Kirtas. Il dirigeait politiquement la société des androïdes, régie par des lois. Il appuyait son autorité sur une milice armée dont il n'avait eu, jusqu'à présent, nullement besoin. Et Mol se désintéressait totalement de ce qui se passait dans le palais de la science dont Klas restait le maître absolu.

La nervosité augmentait chez les Terriens. La radiation revenait de Flipor et, comme la précédente, elle fulgurait vers Kirtas, six jours seulement après avoir frappé la surface de la planète sixième du système de Procyon. Une constatation sautait aux yeux : alors que le train d'ondes amenant Kekson était arrivé à sa véritable destination avec dix jours de retard, celui véhiculant Niadine marquait quatre jours de moins. Cette différence ne s'expliquait pas. Comme ne s'expliquait pas davantage la déviation de la radiation abordant Procyon.

Capté dans l'énorme tube à vide, l'éclair se consuma. Défaillante, Barbara dirigea la radiation vers le reconvertisseur.

Dans la cuve ovoïde, après les phénomènes habituels auxquels seul Kekson se passionna, Niadine apparut. Immédiatement, les spectateurs aperçurent la monstruosité dont était affublé l'adjoint de Zarreff.

Niadine possédait son corps normal. À rencontre de Kekson, ses membres restaient humains. Mais sa tête était celle d'une araignée !

Une tête aussi grosse que celle d'un homme, velue, noirâtre, avec deux énormes yeux latéraux, à facettes. Une bouche étroite, simple fente recouverte d'une double membrane épaisse, remuait constamment, sans même s'ouvrir. La monstruosité était encore plus accentuée que chez Kekson.

— Mon Dieu ! gémit Barbara en s'évanouissant. Aurich s'empressa auprès d'elle. Kekson et Zarreff se regardèrent avec effroi. Ils s'attendaient au pire et leurs craintes se justifiaient.

— Le malheureux ! plaignit Kekson, oubliant sa propre monstruosité. Comment allons-nous le tirer de là ?

Il fit un signe à Berg. Le panneau de la cuve coulisssa et Niadine put sortir. À ce moment, Barbara rouvrit les yeux. Elle faillit bien s'évanouir de nouveau. Elle fixait l'adjoint de Zarreff avec épouvante. Elle recula quand Niadine marcha vers elle.

— Non ! hurla-t-elle en se blottissant contre Aurich. Ce n'est pas Niadine !

— Voyons, fit Aurich, bien que ses traits ne soient pas... identifiables, le reste du corps appartient bien à Niadine, incontestablement. N'est-ce pas, professeur ?

Zarreff branla la tête, pâle :

— Oui, c'est bien mon collaborateur. Il ne manquait que lui.

Dominant sa répugnance, il s'approcha du malheureux et le saisit aux épaules. Son regard atterré rencontra les abominables yeux à facettes.

— Niadine, savez-vous ce qui vous arrive ?

Niadine fit « non » de la tête.

— Il entend, conclut Kekson, mais il ne parle pas. Comment le pourrait-il puisqu'il ne possède plus son organe vocal ?

— Comment entend-il ? s'informa Aurich.

Les trois hommes examinèrent le jeune Asiatique. Ils notèrent la présence de deux ouvertures bourrées de longs poils, un peu en arrière des yeux.

— L'organe auditif des araignées ! supposa Zarreff.

À ce moment, Niadine fit entendre quelques sons. Il stupéfia son auditoire. Ces sons ressemblaient à un crissement aigu. Ils étaient presque inaudibles pour une oreille humaine. Néanmoins, on discernait des variantes, des modulations, toujours d'une octave élevée. On aurait dit des bruits qui sortaient difficilement de leur organe producteur.

Nul doute, Niadine tentait de parler, de s'exprimer. Quand il aperçut son reflet dans la carcasse métallique d'une machine, il recula vivement et se voila la figure. Ce geste lui apprit son malheur. Il se palpa longuement le visage. Il frissonna en caressant ses longs poils.

Kekson se pencha vers Zarreff et lui confia à mi-voix :

— Le choc est passé. Niadine a conscience de son état. Je vous avoue que ça fait une drôle d'impression. J'en parle en connaissance de cause.

L'adjoint du physicien s'aperçut alors que Kekson ne ressemblait pas au Kekson qu'il avait connu sur la Terre. Il s'approcha de lui, se baissa, et examina la jambe droite de l'Américain. Il branla sa tête d'araignée et émit des sons incompréhensibles. Puis il se releva.

— Oui, expliqua Kekson. Moi aussi j'ai subi des dégâts biologiques. Ils seront peut-être irréparables... Vous me comprenez, Niadine ?

Le jeune homme secoua affirmativement la tête.

— Bien, reprit Kekson. Mais ne vous désolez pas. Nous mettrons tout en œuvre pour retrouver, vous votre tête, moi ma jambe et mon bras qui se promènent sur Flipor, au milieu des araignées formées d'électrons purs. Je crois que pour le moment, vous feriez bien de vous reposer.

Zarreff emmena son collaborateur dans sa chambre. Niadine s'allongea sur la couchette et ne tarda pas à s'endormir. Barbara apparut dans l'entrebâillement de la porte. Zarreff lui intima le silence.

Alors, la jeune fille contempla le jeune Asiatique. Elle évoqua son vrai visage, aux traits purs, virils, aux yeux presque bleus, à peine plissés, au nez droit, au menton énergique. Elle le compara avec l'épouvantable tête d'araignée. Était-il possible que le voyage dans l'espace récompensât de cette façon le courage d'un garçon que la gloire atteignait en pleine jeunesse ?

Barbara ne put supporter davantage cette horrible vision. Son cœur se serrait. Elle éclata en sanglots dans les bras de Zarreff.

— Allons, Barbara, laissez Niadine se reposer. Nous tenterons

l'impossible pour le tirer de là. Ayez confiance. Tout n'est peut-être pas perdu.

*
* *

Zarreff donna du papier et un crayon à son collaborateur.

— Tenez, Niadine. Vous ne pouvez parler mais je suis certain que vous êtes capable de vous exprimer. Faites un effort. Le papier traduira vos pensées.

Le jeune homme saisit le crayon dans sa main droite. Il le balança un instant au-dessus de la feuille blanche, hésitant. Zarreff guettait ses moindres gestes, le visage crispé. Il avait eu l'idée du papier et peut-être que cela marcherait-il.

Niadine traça en effet des mots :

Je sais que j'ai une tête d'araignée. Cela ne me gêne pas physiologiquement car mes autres organes fonctionnent normalement, hormis ma voix. Seulement mon état me désole. Barbara me repousse. J'ai lu de l'épouvante dans son regard.

— Barbara vous aime ! dévoila le physicien.

À cette révélation, la bouche de l'araignée palpita. Ses yeux remuèrent en tous sens. Des sons, toujours inaudibles, sortirent de son organe vocal. Puis Niadine, conscient de son impuissance, reprit son crayon :

Je ne veux pas que Barbara m'aime. Non ! D'ailleurs, je l'ai compris. Je suis devenu un monstre innommable. Or, on n'aime pas un monstre !

Le malheureux jeta le papier et le crayon puis il s'affala sur sa couchette, la tête dans ses mains. Désolé, Zarreff tenta de l'apaiser :

— Nous vous aiderons, Niadine. La science a opéré des miracles. En mettant les choses au pire, on vous greffera une autre tête dès votre retour sur Terre. C'est possible en l'état actuel de la chirurgie, vous le savez. Je comprends que votre état vous déprime, mais soyez courageux. Luttez, pour Barbara !

Kekson rejoignit son collègue de la zone asiatique. Il désigna Niadine, prostré sur la couchette. Il grimaça :

— Ça ne va pas ?

— Une crise de cafard. C'est compréhensible, chuchota Zarreff. Tenez, voyez ce que Niadine a écrit.

Kekson examina le papier et lut les quelques mots griffonnés par le collaborateur du physicien. Il hochla la tête :

— L'écriture est normale. L'intelligence reste donc intacte. C'est un point de soulagement. Comment l'expliquer puisque Niadine ne possède plus son cerveau ?

— Les araignées de Flipor possèdent leur propre cerveau, et un cerveau même intelligent. C'est grâce à lui que mon adjoint peut

exprimer sa pensée. Car une pensée ne s'exprime que par le truchement d'une intelligence.

— C'est bizarre, commenta Kekson. Comment peut-on vivre avec d'autres organes que les siens ?

— Il faut croire que ces organes, s'ils diffèrent d'aspect, possèdent une certaine analogie interne avec des organes humains. Même système circulatoire, nerveux... Pourquoi la chirurgie peut-elle, si elle le désire, créer des monstres en greffant des organes les plus divers en n'importe quel point du corps ? Des expériences ont obtenu des animaux à plusieurs pattes, à plusieurs têtes. Ces greffes réussiraient également sur l'homme. Longtemps, les greffons n'ont pas été possibles, à cause des anticorps. Le problème a été résolu.

— Qu'envisagez-vous pour Niadine ?

— On lui greffera une autre tête, sur la Terre. De même qu'on vous greffera un autre bras et une autre jambe, Kekson.

— Nos organes mutilés restent donc irrécupérables ?

— Hélas ! soupira Zarreff. Vos électrons manquants gravitent autour de Flipor. Il existe des milliards et des milliards d'électrons dans une atmosphère. Le tri s'avère impossible, au-delà des capacités humaines. D'ailleurs, ces électrons qui vous manquent se sont certainement dissociés et ils orbitent maintenant séparément. Vous rendez-vous compte de la complexité de la récupération ?

— Oui, approuva Kekson. Nos vies ne suffiraient pas à venir à bout du problème. Autant retourner sur Terre et tenter la greffe. Ce sera un choc très dur pour Niadine.

— Et pour vous, Kekson ?

— Bah ! Moi, j'ai accompli la moitié de mon existence. Niadine est jeune et Barbara l'aime. Pourra-t-il fonder un foyer ?

— Nul doute, la greffe réussira, affirma le physicien. Mais Niadine aura perdu ce qu'il a de plus précieux : sa personnalité et surtout son cerveau. Car il n'existe pas deux cerveaux identiques.

— Oui, ce sera terrible pour lui, convint Kekson. Il sera obligé d'abandonner la science. À côté, je suis un privilégié... Où en est la construction du convertisseur ?

— Elle s'accélère, précisa Zarreff. Les androïdes travaillent avec célérité. Leurs organismes n'ont pas besoin de repos. Très bientôt, nous prendrons le chemin du retour.

— Finalement, à quoi nous aura servi le projet « Kozna » ? demanda Kekson.

— À préparer les futurs voyages interstellaires. Les mondes à visiter fourmillent. Demain, ils seront tous à portée des hommes. Nous ne sommes que des précurseurs. Nous installerons des relais dans l'espace. Les corps dévibrés atteindront les limites de l'univers.

Kekson résuma son opinion, qui était sans doute celle de ses

compagnons, et de tous les hommes :

— C'est absurde. On cherche à voyager dans le cosmos. Quand on y est, on n'a qu'une hâte : revenir sur sa planète. Vous y comprenez quelque chose, Zarreff ?

*

* *

Très haut dans l'espace, à plus de mille kilomètres d'altitude, une machine volante planait. Elle restait immobile, comme suspendue au bout d'un fil invisible. Elle était plate et ronde, même légèrement ovale, un peu renflée à sa partie supérieure. Elle abritait des créatures intelligentes.

Celles-ci, sur un écran, contemplaient l'atmosphère à peine bleutée de Kirtas, dont la rotondité se dessinait à cette altitude. Leurs formes rappelaient celles des araignées.

C'étaient même des arachnides monstrueux, à huit pattes velues soutenant un abdomen énorme et une tête de la grosseur de celle d'un homme. Toutes proportions gardées, car l'anatomie n'y ressemblait nullement, les araignées étaient aussi volumineuses qu'un androïde de Kirtas, ou qu'un Terrien. C'est dire le gigantisme de ces créatures à huit pattes !

Pourtant, elles dirigeaient une machine volante de leur création. Elles parlaient, se comprenaient. Un cerveau intelligent occupait une bonne partie de leur tête, dérisoirement petite à côté de l'abdomen proéminent. Une sorte de carapace noire luisait sur leur corps et l'on ne savait dire s'il s'agissait d'une membrane naturelle, d'un vêtement spatial, ou d'un uniforme protecteur. Les quatre araignées du vaisseau portaient toutes la même carapace noire.

L'une d'elles désigna l'écran. Une certaine méfiance se lisait dans ses yeux globuleux, à fleur de tête :

— Ce n'est pas la première fois que nous observons Kirtas du haut d'un astronef. Jusqu'à présent, les Kirtasiens n'ont jamais décelé notre approche. Mais cette fois-ci...

— Eh bien ? fit un autre arachnide avec impatience.

— Ce n'est pas la même chose. Des créatures ressemblant aux Kirtasiens, mais venant d'un autre monde, se trouvent sur la planète deuxième. Nous savons qu'ils possèdent une très haute civilisation qui leur a permis de voyager à l'état de vibrations.

— C'est vrai, nous le savons, approuva une autre araignée. Mais Buxl et Royn sont dans un état anormal dont il faut les tirer. Nous venons chercher ici la tête de Buxl et les deux pattes de Royn.

— Pourrons-nous les récupérer ?

— Il n'y a pas de raison.

— Pourquoi tout a si mal marché, Caps ?

Caps hésita. Il abordait un problème qui concernait les savants :

— Notre machine n'est pas au point. Des détails importants nous échappent encore. Peut-être parviendrons-nous à parfaire nos connaissances grâce à ces créatures bipèdes venues de l'espace. Elles ont découvert le procédé de voyager sous la forme de vibrations.

— Tu crois que la tête de Buxl et les deux pattes de Royn sont sur Kirtas ? demanda une araignée, sceptique.

— Évidemment ! dit Caps, comme si c'était logique. Nous avons renvoyé la radiation vers Kirtas. Les bipèdes l'ont sûrement récupérée.

— Et s'ils ne veulent pas nous rendre la tête de Buxl et les deux pattes de Royn ?

— Alors, nous les reprendrons de force !

Caps manipula des leviers. Lentement, l'astronef perdit de l'altitude et glissa vers Kirtas.

*
* *

Berg semblait ennuyé. Cela se lisait dans ses prunelles synthétiques. Il venait de sonner à l'appartement des Terriens. Zarreff, sur le seuil de la porte, étouffa un bâillement. Il achevait de faire la sieste.

— Eh bien ! Berg ?

Le physicien s'aperçut que l'adjoint de Klas n'était pas seul. Quatre autres androïdes l'accompagnaient. Ils n'appartenaient certainement pas à l'équipe du palais de la science car ils portaient une cuirasse bleue. Une sorte de casque cubique les coiffait. En outre, un long tube à poignée dépassait d'un fourreau pendu à la ceinture. Zarreff n'avait encore jamais vu cette catégorie d'androïdes. En tout cas, il ne se doutait nullement du motif de leur présence.

— Voilà quatre miliciens, expliqua Berg, embarrassé.

— Des miliciens ?

— Oui. Mol, notre gouverneur politique, dispose d'une milice pour faire respecter les lois de notre société. Je suis désolé de vous l'apprendre, mais vous êtes en état d'arrestation.

— Moi ? s'étonna Zarreff en se désignant du doigt.

— Vous et vos quatre compagnons. Je ne suis pour rien dans la décision de Mol. Les miliciens se sont présentés au palais de la science avec mission de vous arrêter. Même les savants ne discutent pas les ordres de Mol.

— Pourtant, rétorqua le physicien, Klas est le maître du palais de la science. Il aurait dû empêcher les miliciens d'entrer.

— C'est impossible, remarqua Berg. La milice a droit de pénétrer partout.

À ce moment, Kekson apparut à son tour sur le seuil de la porte. Il aperçut les androïdes bleus. Il fronça les sourcils :

— Vous parlez bien fort, Zarreff. Que se passe-t-il ?

— Il se passe, grommela le physicien, que ces mercenaires sont là pour nous arrêter !

— C'est une plaisanterie, Berg ! fit Kekson, sceptique. De quoi nous accuse-t-on ?

— Je l'ignore. Je suis désolé de ce qui arrive. Mol vous apprendra certainement les motifs de sa décision.

Aurich, Barbara, puis Niadine, attirés par le bruit de la conversation, vinrent aux nouvelles. Ils se concertèrent.

— Nous n'allons quand même pas céder à la fantaisie de Mol ! se révolta Aurich.

— Mieux vaudrait savoir à quoi s'en tenir, conseilla Kekson. Ça ne coûte rien. Je vais dire aux miliciens que nous sommes prêts à discuter avec le gouverneur.

Abandonnant ses amis, il rejoignit les androïdes bleus dans le couloir :

— Nous vous suivons, mes camarades et moi, annonça-t-il.

— Vous vous appelez Kekson ? demanda l'un des miliciens qui portait, en sautoir, le traducteur linguistique.

— Oui.

— Nous vous emmenons, Niadine et vous. Les autres restent consignés dans l'appartement jusqu'à nouvel ordre.

— Mais enfin, pourquoi cette mesure ? clama l'Américain, furieux. Niadine ne peut même pas parler.

Le milicien hocha la tête, impassible :

— J'obéis. Je ne sais rien. Mol a dit d'amener Kekson et Niadine auprès de lui.

— C'est bon, gronda l'électronicien. Vous avez de la chance que je sois pétri de bonne volonté car il existe des situations où la moutarde monte facilement au nez !

Il se tourna plus particulièrement vers Barbara :

— Rassurez-vous, je veillerai sur Niadine comme du lait sur du feu. Il ne lui arrivera rien. Nous n'avons jamais transgressé les lois de Kirtas. Mol reconnaîtra vite qu'il s'est trompé.

Barbara serra la main de son patron. Elle ferma les yeux :

— Merci de vous occuper de Niadine.

Kekson et le jeune Asiatique se placèrent volontairement au milieu des quatre miliciens, puis ils emboîtèrent le pas aux androïdes. Berg accompagna la petite troupe jusqu'à la sortie du palais.

Les deux Terriens, solidement encadrés par les androïdes bleus, avançaient au milieu d'une large avenue bordée de buildings métalliques, de formes géométriques. Pas un véhicule n'animait les rues de la cité-robot. La plupart des buildings étaient des usines, des laboratoires. Les androïdes s'étaient groupés dans la ville la plus

importante et leur nombre ne dépassait certainement pas le millier.

Quelques-uns d'entre eux déambulaient dans les rues, pour les nécessités de leurs occupations, mais, quand ils croisaient les deux Terriens – pourtant facilement remarquables à leurs difformités ! –, ils manifestaient une indifférence blasée. À peine détournaient-ils la tête vers le groupe. En tout cas, ils ne s'interrogeaient ni sur les motifs de la présence des étrangers sur Kirtas ni sur ceux expliquant leur encadrement par des miliciens.

Une tour en forme de parallélépipède se dressait en bordure d'une vaste place déserte. Deux androïdes bleus gardaient le bâtiment, le palais de Mol, à coup sûr. La troupe pénétra dans le building et gagna rapidement la salle des audiences, espèce d'hémicycle où Mol recevait les différents responsables de l'activité de Kirtas.

Le gouverneur, en cuirasse mauve, ressemblait à n'importe lequel des androïdes. Il ne se différenciait que par la couleur de sa cuirasse. Il se dressa à l'entrée des miliciens et des Terriens. Debout derrière une table métallique, plus ornementale que nécessaire, porteur du traducteur indispensable, il désigna des bancs aux nouveaux arrivants.

— Asseyez-vous, dit-il de sa voix monocorde. Klas m'a parlé de vous.

Il observa plus attentivement Kekson et Niadine :

— Je comprends maintenant l'objet de l'ultimatum. Vous avez une tête et des pattes d'araignée. Non, ça ne vaut pas le coup de risquer la destruction de notre société. Je ne connais rien à la science, mais vous nous attirez des ennuis.

Kekson se dressa, comme sous l'effet d'un ressort :

— Des ennuis ? Demandez à Klas. Nous avons toujours respecté vos lois.

— Il ne s'agit pas des lois, trancha Mol, mais de l'ultimatum.

— Quel ultimatum ?

— Celui des Fliporiens.

Kekson sentit le plancher s'effondrer sous ses pieds. Il se rassit, les jambes molles. Il transpirait à grosses gouttes :

— Vous parlez des habitants de la sixième planète ? Des araignées ?

— Oui, assura le gouverneur. Des araignées. Elles réclament l'un de vos bras et l'une de vos jambes, Kekson, ainsi que la tête de Niadine. Ces organes leur appartiennent. Je commande, sur Kirtas. Ma responsabilité entre en jeu. Je ne veux pas d'histoire. Vous vous débrouillerez avec les Fliporiens.

Kekson ne s'attendait pas à ce dénouement. Il croyait les araignées constituées d'électrons purs ! Comment, si tel était leur état, pourraient-elles envoyer un ultimatum à Mol ?

Niadine avait parfaitement compris le sens de la conversation. Il se leva et branla sa tête immonde. Sa bouche articula des sons

incompréhensibles. Ses yeux roulèrent, à fleur de peau...

L'Américain empoigna le jeune physicien par le bras et l'obligea à se rasseoir :

— Du calme, Niadine ! Du calme ! Ce n'est pas le moment de perdre la tête !

Kekson, sans même s'en rendre compte, venait de faire un abominable jeu de mots !

CHAPITRE IV

Le premier moment de stupeur passé, Kekson reprit son sang-froid :

— Bref, que comptez-vous faire de nous et de nos compagnons ?

— Vos compagnons restent consignés dans leur appartement, tant que je n'aurai pas réglé la situation, précisa Mol. Ce qui nécessitera très peu de temps. Quant à vous, c'est autre chose. Je dois vous remettre aux Fliporiens.

Le gouverneur expliqua qu'un astronef s'était posé à proximité de la ville. Les détecteurs ne l'avaient même pas décelé. Sans doute était-il équipé d'écrans protecteurs. Deux monstrueuses araignées, à carapace noire, s'étaient approchées de la cité, en volant à quelques mètres du sol, probablement soutenues par des ondes porteuses, car les arachnides ne possédaient pas d'ailes.

Deux androïdes bleus, apparemment sans crainte, s'étaient portés à leur rencontre. L'une des araignées s'appelait Caps et elle disposait d'un appareil capable de traduire son propre langage de façon à être compris des androïdes. Caps dévoila qu'il venait sur Kirtas pour chercher les deux pattes de Royn et la tête de Buxl. Si, dans douze heures, il n'avait pas obtenu satisfaction, il détruirait la ville et tout ce qu'elle contenait.

À l'appui de sa menace, Caps avait désigné son astronef. Là-bas, deux araignées attendaient. Sur un ordre de leur chef, elles orientèrent une sorte de tourelle en direction du building le plus proche, situé à un bon kilomètre. Du cosmonef, un éclair avait jailli, fulgurant, mauve. Il avait frappé le building et celui-ci s'était disloqué comme sous l'effet d'une pression énorme, ou d'un tremblement de terre. Il n'en restait plus que des ruines.

Les deux miliciens avaient été impressionnés par cette démonstration de force. Nul doute. Les araignées disposaient des moyens pour détruire la ville. Caps ne bluffait donc pas.

Les androïdes bleus avaient averti Mol. Ce dernier, bien qu'il s'en désintéressât, savait ce qui se passait dans le palais de la science. Il convoqua Klas. Puis il décida de brusquer les choses. Les heures s'écoulaient et les Fliporiens restaient à la périphérie de la ville, menaçants.

— Ou nous vous gardons, résuma le gouverneur, et notre ville et ses habitants, donc vous-mêmes, seront détruits, ou je vous livre à Caps, et celui-ci regagne sa planète. Je n'ai pas le choix, avouez-le.

— Oui, décida Kekson sombrement. Livrez-nous aux Fliporiens. Mais au moins, prévenez nos compagnons.

— D'accord, assura Mol. Ils seront prévenus.

Niadine, qui jusque-là avait écouté avec calme, se dressa soudain. Il

échappa à la poigne de Kekson, bouscula l'un des androïdes bleus, et se catapulte vers Mol. Contournant la table métallique derrière laquelle se tenait le gouverneur, il atteignit rapidement ce dernier et l'attrapa à la gorge de ses mains musclées. Il serra, tout en débitant d'inintelligibles paroles, sans doute indigné par la conduite de Mol. Il ignorait simplement – ou il ne s'en souvenait plus –, que les androïdes ne connaissaient pas la souffrance, la douleur physique, et qu'en conséquence, il aurait pu serrer jusqu'à la limite de ses forces sans que le gouverneur en éprouvât la moindre gêne.

L'un des miliciens avait sorti son long tube à poignée du fourreau et le braquait sur le jeune Asiatique. Kekson s'interposa entre l'arme et son compagnon :

— Arrêtez ! plaida-t-il. Vous voyez bien que mon ami n'est pas dans son état normal. Il a perdu son sang-froid. Je le raisonnerai.

À grandes enjambées, il rejoignit Niadine et l'empoigna sévèrement par l'épaule. Il l'obligea à lâcher Mol, surpris par cette attitude.

— Calmez-vous, Niadine, je vous en prie ! Votre brusque accès de colère ne se justifie pas.

Le jeune physicien lâcha le gouverneur, avec regret, semblait-il. Il baissa sa tête d'araignée et regagna les bancs de l'hémicycle. Les miliciens l'encadrèrent.

Kekson, tourné vers Mol, prit un air ennuyé :

— Je suis désolé de cette scène. Excusez mon camarade. Il ne possède pas son vrai cerveau... Euh... Que se serait-il passé si votre milicien avait appuyé sur son arme ?

Mol hésita :

— Je ne sais pas. Le tube émet des rayons qui paralysent les centres moteurs de nos cerveaux électroniques. Mais j'ignore les dégâts que ces rayons occasionneraient sur des organes purement biologiques... Vous n'espériez quand même pas vous dérober à ma décision ?

— Non, avoua Kekson. L'idée de résister ne m'a pas effleuré, parce qu'elle serait inutile.

— Bien, approuva le gouverneur, satisfait. Les miliciens vont vous conduire auprès de Caps. Dans une heure, l'ultimatum prendra fin.

L'Américain prit Niadine par le bras. Alors que tous deux quittaient la salle des audiences, escortés des androïdes bleus, Kekson glissa à son compagnon :

— Les araignées ne sont pas constituées d'électrons purs, comme nous le pensions. Elles possèdent un astronef, par conséquent une civilisation. Si elles sont à la recherche de votre tête, Niadine, de mon bras et de ma jambe, c'est qu'elles ont tenté de voyager dans l'espace en utilisant le train d'ondes projeté de la Lune. À n'en pas douter, un Fliporien possède votre propre tête, et un autre mes membres. Savez-vous ce que cela signifie ?

Le jeune physicien fit « non » de la tête.

— Ça veut dire, poursuivit Kekson, que nos chances de revenir à un état normal n'ont jamais été aussi grandes !

Ils traversèrent la ville apparemment déserte, toujours flanqués des quatre miliciens. Ils sentaient que la situation prenait un tour nouveau et qu'elle ne pouvait évoluer que favorablement. C'était bien sûr leur point de vue. La réalité saperait vite leurs espérances.

Ils parvinrent à la périphérie de la cité. Ils aperçurent alors l'astronef rond et plat, posé au centre d'un espace désertique. Deux silhouettes monstrueuses, noires, se découpaient autour de l'engin, dans la nuit tombante.

Procyon, en effet, se couchait à l'horizon et projetait ses ultimes lueurs avec une sorte de faiblesse. Les ombres descendaient d'un ciel déjà mauve, où s'allumaient une à une les étoiles. Parmi celles-ci, on distinguait certainement le soleil qui éclairait la Terre, à douze années de lumière. Un minuscule point scintillant dans l'infini !

Kekson réprima un frisson à la vue des araignées monstrueuses. Ces créatures à huit pattes, avec leur petite tête et leur gros abdomen traînant presque sur le sol, n'inspiraient guère confiance et composaient un tableau d'épouvante. Ce gigantisme donnait la chair de poule, même à quelqu'un d'averti.

Caps s'avança vers le groupe, parvenu à quelques mètres de l'astronef. Il examina curieusement Kekson et Niadine, et sans doute se montra-t-il satisfait, car il se tourna vers les androïdes d'escorte :

— Dites à votre gouverneur que nous le remercions et que nous ne l'inquiéterons pas. Vous n'êtes que des mécaniques et vos cerveaux ne peuvent nous être d'aucune utilité. Car nous possédons, nous aussi, des cerveaux électroniques créés pour nos besoins. Mais nous ne les avons pas montés sur des charpentes mouvantes.

Les miliciens, qui n'avaient que faire de ce discours, se retirèrent. Ils disparurent rapidement dans la ville. Alors Caps, par le truchement de son traducteur polyglotte, invita Kekson et Niadine à monter dans le cosmonef.

— Une minute, dit l'Américain. Nous voulons bien vous suivre. Mais nous aimerions être certains de retrouver, sur votre planète, la propre tête de mon compagnon, ainsi que mon bras et ma jambe. Car nous souhaitons vivement cet échange.

— Buxl possède la tête de votre compagnon, expliqua Caps, et Royn est affublé de deux membres qui ne sont pas les siens. Comme vous, ils aspirent à revenir à un état normal.

— Alors, conclut Kekson, radieux, c'est parfait.

Il poussa Niadine par le sas. Ce dernier s'obtura. Dans l'engin circulait un air à peu près respirable, peut-être plus dense que celui de la Terre, ou même de Kirtas. Les poumons de nos amis mirent un

certain temps à s'adapter. L'atmosphère semblait de plomb. Le moindre effort amenait une sudation rapide.

Puis le véhicule de l'espace décolla, sans le moindre spectateur. Il gagna les hautes couches de Kirtas et fonça vers la planète sixième, à la périphérie du système de Procyon. À l'intérieur, la formidable accélération passa inaperçue.

*
* * *

Flipor ressemblait à Kirtas sous bien des aspects. La différence venait surtout de la température, nettement plus froide sur la première planète que sur la seconde, ce qui s'expliquait facilement puisque Flipor était plus éloignée de Procyon que Kirtas. À certaines périodes de l'année, dans la haute atmosphère, la vapeur d'eau se solidifiait en milliards de cristaux sur la sixième planète.

Pour vaincre la rudesse de ce climat presque polaire, les araignées géantes avaient cherché refuge dans le sol. Elles avaient creusé de véritables cités souterraines, reliées entre elles par d'immenses galeries traversant parfois des océans. Des machines sans cesse perfectionnées avaient puissamment aidé à ces gigantesques travaux. Dans ces cités grouillaient les Fliporiens, race extrêmement active dans le domaine de la science, puisqu'elle avait résolu, en partie, le problème de la navigation spatiale. Ayant domestiqué les ondes, les araignées se déplaçaient grâce à elles.

Les Fliporiens vivaient sommairement, comme les androïdes de Kirtas. Ils ne recherchaient pas le confort, le superflu. Ils dormaient dans des alvéoles exactement moulés à la forme de leurs abdomens. Ils se relaxaient les pattes en l'air et c'était un curieux spectacle de voir ces corps gigantesques allongés dans une position apparemment inadéquate.

Kekson et Niadine, sitôt leur atterrissage, avaient immédiatement gagné Flip-1, la capitale. Caps les avait conduits devant Buxl et Royn.

Buxl occupait un rang très élevé dans la hiérarchie gouvernementale. Il se plaçait immédiatement derrière Norx, le président suprême, car deux vice-présidents suppléaient ce dernier : Buxl et Caps. Tandis que le premier s'occupait exclusivement des problèmes scientifiques, le second dirigeait la légion, organisation purement militaire qui assurait l'ordre et la défense, légion peu nombreuse mais nantie d'un arsenal capable de mater une révolte ou de dissuader un adversaire trop entreprenant.

Une certaine rivalité existait entre la légion et la science, c'est-à-dire entre la force et l'intelligence, c'est-à-dire encore entre Buxl et Caps. Chacun cherchait, dans divers exploits diamétralement opposés, à s'attirer le plus de partisans en vue de succéder à Norx, déjà très

vieux. Il est évident que celui qui aurait monopolisé le plus d'électeurs s'assurerait la victoire.

Buxl, sans conteste, prenait le pas sur Caps, car sa carrière se jalonnait de succès. Ses possibilités dépassaient celles de son rival et il était bien placé pour briller aux yeux du peuple. Doué d'une intelligence supérieure à celle des autres savants, il avait rapidement gravi les échelons dans sa spécialité : les sciences. Il s'intéressait à toutes les branches et grâce à lui, sous son impulsion, de gros progrès avaient été réalisés dans de nombreux domaines.

Buxl dirigeait lui-même le laboratoire de biophysique. Depuis l'expérience malheureuse de dévibration de la matière, où il avait perdu sa propre tête, il n'avait nullement ralenti ses activités. Bien au contraire, il mettait les bouchées doubles. C'est ce qu'il expliquait à Kekson :

— Nous savons dévibrer la matière inerte, comme la matière organique. Seulement nous ignorons comment la véhiculer dans l'espace. Or, c'est le seul moyen de voyager à la vitesse de la lumière sans effet nocif sur l'organisme. Car, à cette vitesse, les corps se désintègrent, et, de toute manière, se réduisent en vibrations. Même l'hibernation n'empêche pas ce phénomène. Alors il faut bien se rendre à l'évidence. Un organisme ne peut se propulser à trois cent mille kilomètres à la seconde sous sa forme biologique. Or, pour atteindre les étoiles et les autres galaxies, il convient de voyager à de telles vitesses, sinon une vie entière ne suffit plus au voyage.

— Votre raisonnement rejoint le nôtre, approuva Kekson. Nous avons songé à lancer des nefs vers les étoiles, emmenant des hommes et des femmes. Une autre génération aurait atteint le but. Finalement, nous avons renoncé.

Buxl poursuivit :

— Quand nos capteurs enregistrèrent une super-radiation, plus lumineuse que notre soleil, en provenance d'un coin du cosmos et se dirigeant vers Kirtas, nous n'avons d'abord pas su de quoi il s'agissait. Puis il y eut d'autres radiations. Intrigués, nous décidâmes d'en examiner une sérieusement. À l'aide de puissants réflecteurs satellisés, nous amenâmes un train d'ondes lumineuses jusqu'à Flip-1. L'analyse nous montra que les ondes véhiculaient... des vibrations issues de la matière. Comme nous avions déjà la possibilité de reconvertir les vibrations en matière, nous... rematérialisâmes une créature bipède, à notre grande surprise. Vous, en l'occurrence.

— Je ne me souviens pas du passage sur votre planète, avoua l'Américain.

Il désigna ses deux pattes d'araignée :

— Pourquoi ces deux pattes de Royn ?

— Pendant votre séjour de quelques jours à Flip-1, vous êtes resté

inconscient, parce que nous ne vous avons pas libéré du tube à vide dans lequel nous vous avons réceptionné. Nos appareils avaient calculé que votre radiation frapperait Kirtas. Nous en déduisîmes que les Kirtasiens vous attendaient. Or, comme nous venions de comprendre que des vibrations voyageaient dans l'espace, nous tentâmes une expérience. Pourquoi un Fliporien n'essaierait-il pas d'utiliser le même train d'ondes qui, déjà, vous véhiculait ? Royn s'offrit. S'il parvenait sur Kirtas, malgré le faible éloignement de nos deux planètes, l'essai serait couronné de succès.

« Nous plaçâmes Royn et vous dans le même convertisseur. Réduits en vibrations, on vous projeta dans l'espace en libérant le faisceau lumineux capté dans le tube à vide. Nos appareils nous apprirent encore que la radiation avait atteint Kirtas en un peu plus de trente-trois minutes. Seulement, nous constatâmes que des vibrations restaient dans le convertisseur et n'avaient pas subi le magnétisme du rayon de lumière. Matérialisées, ces vibrations nous apprirent que Royn avait raté son départ, et qu'un phénomène l'avait amputé de deux pattes !

Kekson observa Royn, affublé d'une jambe et d'un bras humains. Ce « panaché » détruisait aussi l'esthétique de Royn, sûrement désolé de son état.

— Je comprends un peu ce qui s'est passé, expliqua l'Américain. En me plaçant dans le même convertisseur que Royn, il s'est produit une « surtension », si vous voulez, une agitation trop grande des atomes. Ceux-ci, bousculés, n'ont pu tous se magnétiser, et la moitié sont restés. Un mélange s'est opéré, et ça a donné ce que vous savez. Or, — vous l'ignorez — chaque atome doit se magnétiser à un corpuscule électrisé. Autant d'atomes, autant de corpuscules. Nos essais l'ont bien prouvé. Voilà pourquoi, par précaution, nous avons quitté la Lune à vingt et un jours d'intervalle, de façon qu'un train d'ondes ne rattrape jamais le précédent.

— Je comprends, opina Buxl. Ainsi, l'un de vos bras et une jambe possèdent la même constitution atomique que deux de nos pattes, et vos têtes égalent les nôtres.

— C'est à peu près ça ! À quelques milliers d'atomes près, bien sûr. Quant à vous, Buxl, je suppose que vous avez tenté de partir avec Niadine. Un nouvel échec a soldé votre expérience car vous avez procédé comme avec Royn.

— C'est exact. Aussi Caps est parti sur Kirtas pour vous récupérer.

— Il y a longtemps que vous épiez Kirtas ?

— Depuis la création de nos astronefs. Cela ne remonte pas tellement loin, à la génération précédente. Déjà, à cette époque, les androïdes restaient les seuls habitants de la planète deuxième. Aussi nous avons vite compris que ces créatures mécanisées ne nous

apporteraient rien dans le domaine du progrès, car nous possédions une civilisation plus avancée que la leur. Nous les laissons tranquilles. Quant aux autres planètes de notre système, elles sont toutes désertes.

— Dommage, regretta Kekson. Si nous avions su que la sixième planète possédait une civilisation plus évoluée que celle de la deuxième, nous aurions dirigé notre premier signal vers vous et c'est sur Flipor que nous aurions achevé notre voyage de douze années de lumière.

— Bah ! dit Buxl. Votre expérience reste probante. Vous avez réussi.

Quand le vice-président parlait, cela faisait une drôle d'impression car il avait la voix de Niadine. Et à cette voix, le jeune Asiatique sursautait, répondant par un crissement aigu. La scène atteignait parfois l'ultime stade du pathétique.

Puis Kekson alla droit au but :

— Caps nous a amenés ici. Je suppose que vous poursuivez un but.

— Oui. Royn veut recouvrer ses deux pattes et j'espère que de votre côté vous désirez rentrer en possession de vos membres. Je ne m'oppose pas à cet échange. Mais comment l'opérer ?

— En dévibrant seulement la partie de nos corps qui ne nous appartient pas, en récupérant les électrons, et en les rematérialisant par échange systématique. Pour ce faire, il faut deux convertisseurs et deux... reconvertisseurs. En nous plaçant, Royn et moi, dans le même appareil, nous risquons des surprises, et un nouveau mélange.

— Très bien. Je vais ordonner le montage d'une seconde machine, décida Buxl. En attendant, vous êtes nos hôtes.

Quand nos deux amis se retrouvèrent dans un appartement fliporien, mis spécialement à leur disposition, ils se moquèrent du manque de confort, de commodité. Ils se couchèrent dans les alvéoles.

La joie inondait le visage de Kekson :

— Lorsque nous rentrerons sur Kirtas, nous aurons retrouvé notre aspect normal. Vous entendez, Niadine ?

Celui-ci secoua sa tête d'araignée. Il comprenait qu'il vivait peut-être ses dernières heures de cauchemar. Il émit des sons aigus, manifestant sa joie à sa façon. Ses gros yeux luisaient d'espoir.

Il ignorait le coup terrible que lui réservait le destin !

*

* *

La seconde machine fut construite en un temps record et le jour arriva rapidement où Kekson fut convoqué au laboratoire. Naturellement, Niadine l'accompagna. Plus qu'il ne voulait le paraître, l'Américain était ému. Un grand espoir l'animait mais une ombre d'appréhension atténuait cette espérance. Car rien n'affirmait le succès de la tentative.

Royn et Kekson pénétrèrent chacun dans un alvéole du convertisseur, modifié pour la circonstance. La machine ressemblait à celle des Terriens. Si des détails variaient, elle assurait le même travail.

Kekson et Royn endossèrent un vêtement neutralisateur épousant parfaitement les formes de leurs corps. Seules, les parties à dévibrer dépassaient de ce vêtement. Buxl, en personne, assisté de collaborateurs attentifs, dirigea l'expérience.

L'énergie indispensable se rua dans le convertisseur jumelé. Enfermés dans une coquille transparente, le Fliporien et le Terrien, aussi disparates l'un que l'autre, perdirent rapidement la notion des choses. Leurs membres mutilés se désintégrèrent, ou plus exactement se dévibrèrent. Les spectateurs virent le bras et la jambe de Kekson, puis les deux pattes de Royn, perdre leur consistance pour devenir invisibles.

Deux tubes à vide captèrent séparément les vibrations, et les emmagasinèrent. Le convertisseur fliporien assurait double emploi. Un simple système d'inversion le transformait en reconvertisseur. Le couplage des deux machines s'harmonisait parfaitement et réalisait une grande prouesse technique.

Buxl dirigea alors les vibrations de Kekson vers Royn, et vice-versa, par inversion des tubes à vide. Le reconvertisseur opéra. Les pattes d'araignée, qui affublaient jadis l'Américain, se rematérialisèrent chez leur vrai propriétaire. Royn retrouva son état normal. Puis ce fut le tour de Kekson. L'expérience avait pleinement réussi et soulignait la maîtrise des savants fliporiens, de Buxl notamment.

Quand le Terrien reprit conscience et qu'il put s'observer, il manifesta sa joie. Il palpa sa vraie jambe, son vrai bras, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas factices. Puis il aperçut Royn, qui de son côté avait récupéré ses pattes.

Il s'avança vers Buxl :

— Vous voyez, Buxl, tout s'est bien passé.

— Oui. J'ai suivi vos conseils. Mais ceux-ci étaient superflus.

— Pourquoi ? s'étonna l'électronicien.

— Parce que je possède le cerveau de Niadine et que celui-ci est un grand physicien. J'ai déniché, dans ce cerveau, tous les secrets du projet « Kozna ». Je m'aperçois que j'ignorais beaucoup de choses. Quand vous m'avez suggéré de dédoubler le convertisseur, le cerveau que je porte pensait comme vous.

Kekson parut ignorer l'enchantement de Buxl et s'approcha de son compagnon. Il tâta fortement son bras et sa jambe, récupérés :

— Regardez, Niadine. J'ai retrouvé mon état normal. La tentative a parfaitement réussi. Maintenant, c'est à vous. Vous allez échanger votre tête avec celle de Buxl. Puis nous rejoindrons Zarreff, Aurich et

Barbara... Barbara !

Le jeune Asiatique supportait mal l'audition de ce prénom. Chaque fois qu'il l'entendait, cela lui faisait mal, très mal dans son cœur. Il recula jusqu'au fond du laboratoire, sous les regards des Fliporiens et de Kekson, navré. Il leva un bras et fit « non » du geste. Puis il se voila la face.

Kekson soupira :

— Pauvre Niadine ! Vous craignez que Barbara ne vous aime plus. Ne soyez pas stupide. Vous allez rentrer sur Kirtas avec votre visage habituel, ce visage dont Barbara est tombé amoureux.

L'Américain se tourna vers le vice-président fliporien :

— Êtes-vous prêt, Buxl ?

— Prêt ? Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Voyons... Je suppose que vous ne tenez pas tant que ça à garder la tête de mon compagnon !

Buxl marqua un temps d'arrêt volontaire. Puis il annonça :

— Détrompez-vous. Non seulement je ne ressens aucun trouble physiologique, mais depuis que je dispose du cerveau de votre ami, j'ai élargi considérablement le champ de mes connaissances. Je compte bien l'élargir encore. C'est pourquoi je ne désire nullement recouvrer ma tête.

Cette brutale révélation fit l'effet d'une douche glacée à Kekson. Il s'y attendait si peu ! Sur l'instant, il crut même que le Fliporien jouait au suspense. Il tenta de découvrir des arguments convaincants :

— Vous êtes un monstre, Buxl, avec votre tête humaine. Vous paraissez l'ignorer.

— Je m'en moque. Je ne vis que pour la science et tout ce qui sera susceptible d'augmenter mon savoir, je ne le négligerai pas.

— Mais enfin, Niadine ne peut rester indéfiniment dans cet état ! Vous gâchez tout simplement sa vie.

— Je me découvre des ambitions, révéla Buxl. Votre ami n'est qu'un grain de poussière dans l'univers. Peu importe qu'il vive... ou qu'il ne vive pas. Un corps ne possède qu'une chose intéressante : son cerveau. Le reste n'est qu'accessoire. Croyez-moi. Il vaut mieux être un monstre intelligent qu'une créature normale idiote.

— Vous êtes un monstre, Buxl, gronda Kekson, mais à votre manière, et si vous étiez vraiment intelligent, vous ne chercheriez pas à tirer parti de la situation. Car votre marché est ignoble !

Ces paroles ne produisirent aucun effet sur le vice-président. Ce dernier resta impassible. Il appela Caps et ses légionnaires :

— Vous allez reconduire Kekson sur Kirtas, ordonna-t-il.

— Très bien, dit Caps. Mais l'autre Terrien...

Il désignait Niadine, étranger semblait-il à la conversation, plongé dans une sorte de rêverie. Buxl demeura intransigeant :

— J'ai parlé de Kekson, non de Niadine. Ce dernier reste ici, au cas où j'aurais la fantaisie de reprendre momentanément mon vrai cerveau.

Kekson serra les poings :

— Prenez garde, Buxl ! Vous dépassez les bornes du raisonnable !

— Des menaces ! Vous oubliez que vous êtes chez moi et que sur mon ordre, les légionnaires vous réduiraient en poussière ! Vous ne manquez ni d'audace ni de courage. Vous me décevez. Vous avez retrouvé votre état normal. En remerciement, vous menacez.

— Je m'indigne contre votre procédé, envers mon compagnon ! rectifia l'Américain à qui la moutarde montait au nez.

Deux araignées noires de la légion l'encadrèrent. L'une d'elles tira un tube d'une poche artificielle qu'elle portait sous l'abdomen. Elle le braqua sur l'électronicien, après réglage d'un commutateur. Un éclair jaillit du tube et une sorte de filet emprisonna Kekson.

— Vous me paierez ça ! vociféra ce dernier, tentant, vainement, d'échapper aux mailles du filet.

Impuissant, il vit Niadine emmené par deux légionnaires. Le malheureux ne se retourna même pas vers son compagnon et Kekson en déduisit que le jeune physicien ignorait encore le sort qui l'attendait. Mieux valait pour lui. Mais quel choc pour Barbara !

— Soyez calme, dit Buxl, sarcastique, son regard humain brillant de satisfaction. Vous voyez bien que vous vous trouvez en position d'infériorité. Caps va vous ramener sur Kirtas.

L'Américain aurait voulu implorer la pitié du vice-président mais sa fierté le lui interdisait. Il ne s'abaisserait pas devant Buxl au point de larmoyer devant lui. Il maîtrisa sa rage et quand le Fliporien à tête humaine se retira, majestueux, il l'escorta d'un silence méprisant et d'un regard haineux. Puis il se laissa entraîner par les légionnaires.

Il monta dans le cosmonef. Caps prit les commandes. Puis l'engin quitta Flip-1 et s'arracha à l'attraction de la sixième planète. Quand il aborda l'atmosphère de Kirtas, l'Américain avait perdu la notion du temps. Il ne savait plus combien d'heures, de jours, s'étaient écoulés depuis le départ de Flipor.

Caps atterrit à la périphérie de la ville des androïdes. Kekson fut délivré de son filet et invité à sortir de la nef. L'électronicien obéit, sans échanger une parole avec Caps et son équipage. Il marcha vers la ville. Quand il se retourna, au bout de quelques minutes, il aperçut l'engin rond et plat qui prenait son essor. Il le vit disparaître très rapidement dans le ciel.

Alors il entra dans la cité des Kirtasiens mécaniques.

Barbara céda au désespoir en apprenant, par la bouche même de Kekson, le sort de Niadine. Elle versa de chaudes larmes, trahissant tout l'amour qu'elle nourrissait envers le jeune physicien. Ses amis tentèrent en vain de la consoler.

Ce jour-là, plusieurs semaines après le retour de Kekson, les Terriens travaillaient à l'ultime mise au point du convertisseur qui leur permettrait de regagner la Lune. Ce n'était plus qu'une affaire d'heures.

Zarreff avait demandé à Klas de ne pas être dérangé, car les ultimes vérifications exigeaient une grande minutie liée à une tranquillité d'esprit. Comme Klas restait désireux d'aider les Terriens dans la mesure de ses possibilités – il avait déjà été bien navré de leur arrestation momentanée par les miliciens –, il avait accédé au désir de l'Asiatique. Le labo restait donc à l'entière disposition des humains.

— Vous pouvez appeler Morg, suggéra Zarreff. Aurich saisit un interphone. Un écran s'éclaira au-dessus du combiné. Klas s'y encadra :

— Envoyez-nous Morg, demanda Aurich.

— Bien, opina Klas sans chercher les motifs de cette invitation. Je l'avertis immédiatement.

L'écran s'éteignît et le docteur montra sa satisfaction par un sourire :

— C'est un plaisir de travailler avec ces gens-là, souligna-t-il. Nous ne pourrions en dire autant des Fliporiens, hélas !

— Je vous en prie, supplia Barbara, ne me parlez plus de ces monstres. Ils m'ont pris Niadine. Je ne le leur pardonnerai jamais.

À ce moment, une brève sonnerie retentit, impérative. Aurich se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

— Entrez, Morg. Nous vous attendions.

L'androïde entra. Il regarda tour à tour Aurich, Zarreff, Kekson, puis Barbara. Brusquement, il se raidit. Aurich venait de l'agripper par derrière. Une prise familière de judo l'obligea à se coucher sur le sol. Son cerveau électronique bouillonna et exigea un surcroît d'énergie. Il avait besoin de toute sa lucidité, de tout son sang-froid. Que signifiait cette soudaine agression ? Il n'avait pas d'arme pour se défendre mais il possédait une force physique sans doute supérieure à celle des Terriens. Mais pourquoi se défendrait-il ?

Pendant qu'il réfléchissait activement à tous ces problèmes nouveaux nécessités par la situation, pendant que ses multiples circuits électriques réagissaient, le docteur, aidé de Zarreff, l'avait allongé sur le sol du labo et pesait sur lui de tout son poids. Morg tentait de se relever et il bandait ses muscles synthétiques assez puissants pour renverser les deux Terriens qui l'écrasaient.

— Grouillez-vous, Kekson ! hurla Aurich. Nous ne pourrions le maintenir bien longtemps.

Kekson et Barbara s'étaient précipités. Ils s'agenouillaient auprès de l'androïde. D'un rapide coup d'œil, l'électronicien jugea l'anatomie de Morg. Il frôla un point très précis, au niveau de l'ombilic. Il appuya. Un panneau se démasqua, comme par enchantement, dans l'enveloppe synthétique. Des bobines, des circuits, apparurent. Kekson plongeait ses mains dans le ventre de l'androïde et palpa divers organes. Barbara l'éclairait d'une lampe portative.

Brusquement, Morg retomba mollement sur le sol, inerte comme un pantin vidé. Il s'immobilisa. Aurich essuya la sueur qui ruisselait sur son front :

— Ouf ! soupira-t-il. Il était temps.

Kekson extirpa une minuscule bobine. Il expliqua :

— Le centre vital de l'androïde. C'est sur ce contacteur qu'agissent les rayons paralysants des tubes des miliciens. L'énergie passe, ou ne passe pas. En ôtant cette bobine, j'interromps la circulation énergétique vers le cerveau.

L'électronicien connaissait son affaire. Il avait étudié en détail les schémas expliquant le fonctionnement des androïdes. Pour un novice, cela eût été un écheveau inextricable. Pour un spécialiste comme Kekson, il ne lui fallut qu'un peu de réflexion. Même Barbara se complaisait dans cette mécanique complexe où fourmillaient un enchevêtrement d'organes, et elle tenait tête à son patron.

Aurich hochait la tête en voyant l'Américain fouiller dans les circuits électriques avec une aisance remarquable :

— Vous vous en sortirez, Kekson ?

— Rassurez-vous. Ces mécanismes ne sont pas plus compliqués que ceux de nos cerveaux électroniques. Ils sont montés différemment, voilà tout. Une fois que vous connaissez l'astuce, tout est réglé.

— Je suis navré de ne pouvoir vous aider, grimaça Zarreff.

— Bah ! Chacun sa partie. Je ne me mêle pas de dévibrer la matière car Dieu sait où cela m'entraînerait. Votre travail commencera après le mien... Je modifie certains amplificateurs, certains relais, certaines cellules photo-électriques. Morg enregistrera nos ordres et croyez-moi, il les exécutera fidèlement car il n'existe pas d'exemple qu'une mécanique n'obéisse pas à ses inventeurs. Cet androïde sera doux comme un agneau. Ses congénères ne s'apercevront même pas qu'il a été modifié.

Kekson acheva patiemment sa besogne, puis il referma la trappe, au niveau de l'ombilic. Au même moment, Morg s'agita. Il se releva, étonné de se trouver allongé sur le sol, dans une position inconfortable et inadéquate.

— Vous m'avez demandé ? interrogea-t-il de sa voix habituelle.

— Oui, dit Zarreff. Vous allez essayer le convertisseur. Il est terminé.

L'androïde, sans exiger d'autres explications, s'approcha de la machine. Il se tourna vers le physicien :

— Vous m'envoyez sur la Terre ?

— Non, sur Flipor.

— Ah ! Très bien. Que devrai-je faire, là-bas ?

— C'est facile. Asseyez-vous à cette table et branchez les écouteurs de cette bobine magnétique. Vos instructions sont contenues sur la bande. Vous les enregistrerez par induction mentale.

Morg s'assit, brancha les écouteurs sur ses cellules auditives, et mit en route le magnétophone. La bande se déroula, enregistrée au préalable par Aurich.

Zarreff attira Kekson à l'écart :

— Ça a l'air de marcher.

— Oui, approuva l'électronicien. Mais il faudra trouver une histoire pour expliquer à Klas la disparition de Morg.

— Bah ! C'est le cadet de nos soucis, remarqua Zarreff avec un geste évasif... Rien ne prouve cependant que l'androïde sera réceptionné sur Flipor.

— Si. Je sais comment ça se passe, là-bas. Les capteurs restent en alerte constante. La radiation sera vite décelée, dirigée sur les tubes à vide, capturé, puis matérialisée. Pour le reste, il faut faire confiance à Morg. Nous n'avons pas le choix. C'est encore des androïdes que Buxl se méfie le moins.

Le Kirtasien avait achevé d'enregistrer les instructions de la bande magnétique. Il se dirigea vers le convertisseur et s'assit sur le siège. Un gros globe transparent s'abaissa et l'emprisonna. Le vide s'opéra à l'intérieur et immédiatement, la désintégration commença. Les électrons voltigèrent dans le globe. Le robot devint invisible.

— Pourquoi avez-vous choisi Morg ? demanda Aurich.

Kekson sourit :

— Vous ne l'avez peut-être pas remarqué, mais c'est l'un des adjoints de Klas qui possède le plus d'initiatives. C'est un atout précieux dans notre jeu. Et puis Morg ne sympathise pas tellement avec nous. Cette antipathie, il la conservera, malgré ma « manipulation ». Même modifié, l'androïde préfère voir nos talons que la pointe de nos pieds. Buxl s'y laissera abuser.

Zarreff s'occupait de la projection de Morg dans l'espace. Il coupla l'amplificateur de lumière avec le convertisseur. Il opéra les derniers calculs, à l'aide de cerveaux électroniques. Tout se présentait bien. Alors il libéra le faisceau lumineux gorgé de vibrations de matière inorganique. Une formidable étincelle claqua dans le tube à vide et par des canaux conducteurs, se rua au sommet de la gigantesque antenne surplombant le palais de la science, orientée convenablement vers la sixième planète du système de Procyon. Puis elle fulgura dans

le vide à la vitesse de trois cent mille kilomètres à la seconde. En trente-trois minutes, elle atteindrait Flipor.

Quel plan mûrissaient Kekson et ses compagnons en jetant Morg dans les pattes velues des araignées géantes, à l'insu de Klas ignorant le sort de son adjoint ?

CHAPITRE V

Royn devisait avec un autre savant. Il parlait bas, comme s'il avait peur que ses paroles ne fussent interceptées :

— Je n'ai jamais vu Buxl aussi ambitieux, depuis qu'il possède la tête du Terrien. Ça m'inquiète, Pirl.

— Pourquoi as-tu accepté de revenir à ton état normal, Royn ? demanda Pirl.

— Parce que le bras et la jambe de Kekson ne m'avantageaient pas, bien au contraire. Ces deux membres gênaient ma marche. Un cerveau, ce n'est pas la même chose.

— Tu connais les ambitions de Buxl ?

— Non, mais je les devine. Il rêve d'aller sur la Terre.

— En conquérant ?

— Je ne sais pas. Buxl est intelligent. Il n'ignore pas que même la légion de Caps se briserait devant les armées terriennes. Seulement, il est rusé. Et la ruse triomphe toujours de la force.

À ce moment, un savant vint avertir Royn et Pirl que les capteurs signalaient une radiation en provenance de Kirtas.

— Bizarre, dit Royn. Kekson, ou l'un de ses compagnons, n'aurait pas l'audace de venir jusqu'ici...

Il prit des initiatives :

— Gardez cette radiation dans le tube à vide. Nous l'examinerons. Je vais prévenir Buxl.

Quand ce dernier apprit la nouvelle, il manifesta une certaine surprise. Il interrogea en vain son cerveau... humain. Mais il ne possédait pas l'esprit de divination.

— La radiation a été captée, annonça Pirl.

— Bien, fit le vice-président. Qu'a révélé l'analyse ?

— Il s'agit d'ondes lumineuses véhiculant de la matière inorganique.

— De la matière inerte ? s'étonna Buxl. Matérialisez-la, avec toutes les précautions que cela implique. Prévenez Caps. Nous ne saurions être trop prudents. Je me méfie. Les Terriens chercheront sûrement à récupérer Niadine. Or, ce dernier m'appartient. Je peux même dire qu'il s'est incorporé à moi.

Pirl obéit. Il culbuta la radiation, prisonnière du tube à vide, vers le reconvertisseur. Morg se matérialisa.

Buxl ne s'attendait évidemment pas à cette visite impromptue. Il fronça ses sourcils humains en observant l'androïde qui sortait du reconvertisseur. Caps et trois légionnaires suivaient les gestes du robot, l'arme braquée.

Cet accueil, plutôt froid, en tout cas méfiant, laissa Morg indifférent. Immédiatement, il chercha le vice-président du regard. Il l'identifia

rapidement grâce à sa tête terrestre. C'était la première fois que l'androïde voyait Buxl, mais il ne manifesta aucune émotion devant la monstruosité du Fliporien.

Ce dernier observa le nouveau venu avec mépris. Il fit signe à Caps et à ses légionnaires de se retirer. Ce déploiement de force était ridicule.

— Un Kirtasien !... Que fais-tu, ici ?

— Je n'aime pas les Terriens, commença Morg. Pourtant, ils possèdent une civilisation supérieure à la nôtre, à la vôtre aussi...

— Comment le sais-tu ? coupa Buxl. Continue.

— Depuis leur venue sur Kirtas, les voyageurs de l'espace ont apporté certains bouleversements dans notre mode de vie. Ils nous ont appris à utiliser les ondes lumineuses pour véhiculer les atomes. Je sais, Buxl, que vous appréciez le cerveau que vous portez.

— Es-tu ici pour me raconter des balivernes ?

— Non, dit l'androïde sans se départir de son flegme. Je viens vous proposer de vous livrer les Terriens.

— Tu te fiches de moi ! Je ne veux pas des hommes. Garde-les.

— Même si je vous livre leurs cerveaux ?

— Comment cela ? fit Buxl, étonné.

— Les cinq Terriens venus sur Kirtas sont tous de très grands savants. En explorant leurs cerveaux à l'aide d'une machine, il est facile d'en extirper le savoir. C'est ce que vous faites avec la tête de Niadine. Mais si vous possédiez le savoir des cinq Terriens ? Vos connaissances n'en seraient qu'accrues, élargies. Vous en retireriez la puissance.

Le vice-président se plongea dans une longue réflexion. Nul doute, il étudiait les propositions alléchantes du Kirtasien. Il mûrissait le problème. Il demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Morg.

— Qu'exigeras-tu en échange ?

— Rien. Un androïde n'a pas d'ambition. Vous débarrasserez ma planète des voyageurs et notre société pourra reprendre sa vie normale.

— Hum ! toussa Buxl. As-tu l'accord de ton gouverneur ?

— Mol n'exerce aucune autorité sur le palais de la science. J'ai des amis, dans ce palais. Les Terriens sont déjà en mon pouvoir.

— Ils n'ont pas résisté ?

— Physiquement, nous les battons. Ils ne possèdent aucune arme. La surprise nous a aidés. Je n'ai qu'un message à envoyer à Kirtas et les Terriens seront expédiés ici dans un état vibratoire. Vous n'aurez qu'à les réceptionner.

— Bien, approuva le vice-président. Tu me donnes des idées. Tu

peux envoyer ton message. Mais souviens-toi. Si tu nous tends un piège, ta ville sera détruite. Tu connais notre force.

La menace laissa l'androïde indifférent. Aidé des Fliporiens, de Pirl et de Royn, il manipula l'amplificateur de lumière. Il expédia le message lumineux vers Kirtas. Puis, au bout de trente-trois minutes :

— Le message est réceptionné. Mes amis vont envoyer les Terriens. D'abord deux, pour commencer : Kekson et Aurich.

— Pourquoi deux seulement ? s'étonna Buxl.

— Parce que je tiens à ménager mes amis. Ils ne peuvent occuper plus longtemps le laboratoire sans attirer l'attention de Klas.

— Klas ? Qui est-ce ?

— Le premier savant. Il a l'œil sur tout le palais de la science. Il laisse aux Terriens l'entière liberté de leurs mouvements. Mais il surveille ses collaborateurs, mes amis. Je ne puis ouvertement entrer en rébellion contre Klas. Sinon Mol et sa milice interviendraient.

— Je comprends ! acquiesça Buxl. Je propose d'explorer d'abord les cerveaux de Kekson et d'Aurich. Puis nous renverrons ces deux Terriens sur Kirtas. Ils ne s'apercevront même pas qu'une machine a fouillé leur cerveau et recopié leur savoir. Ensuite, tes amis livreront les deux autres voyageurs.

— Entendu ! opina Morg, satisfait.

Caps et ses légionnaires furent à nouveau mandés. Ils encadrèrent le reconvertisseur. Morg et les Fliporiens présents patientèrent encore plus d'une demi-heure avant que la radiation amenant Kekson ne soit captée dans le tube à vide.

Sitôt que l'Américain quitta le reconvertisseur, il fut enveloppé dans le fameux filet projeté par les tubes des légionnaires, puis emmené dans un appartement fliporien duquel il ne pouvait s'échapper. Quand, trente-trois minutes plus tard, Aurich parvint à Flip-1, il reçut le même accueil. Il rejoignit aussitôt l'électronicien dans l'appartement.

— Quand commencerez-vous à explorer le cerveau des deux voyageurs ? demanda Morg.

— Sitôt que la machine sera révisée et adaptée à la forme des Terriens, expliqua Buxl. Cela nécessitera quelques heures de travail. Je n'avais pas pensé à rassembler le savoir de plusieurs hommes. Or, cinq cerveaux intelligents doivent posséder une somme énorme de connaissances.

Il continua :

— Remarque, j'aurais pu amener ici les Terriens sans ton aide, Morg. Il me suffisait de le demander à Caps. Il aurait arraché les étrangers par la force si Klas ne me les avait pas livrés de bonne grâce. Mais je ne tiens pas à envenimer nos relations avec Kirtas, malgré ma suprématie. Nous sommes voisins et appartenons au même système. Vous pouvez même compter sur notre aide en cas de nécessité. Caps

accourra aussitôt à votre secours.

Buxl étalait sa force et sa fierté, mais il ne réussit pas à impressionner l'androïde. Il s'en aperçut et grommela, rageur :

— Je mets un appartement à ta disposition, bien que tu n'apprécies pas le confort. Tu pourras aller et venir dans la capitale tant que tu n'attenderas pas à notre sécurité. Je t'appellerai quand la machine à explorer le cerveau sera révisée.

Le Kirtasien se retira dans son appartement. Il avait accompli avec succès la première phase des instructions enregistrées sur la bande magnétique, et qu'il avait apprises par cœur. Il s'apprêtait maintenant à entamer la seconde partie, peut-être la plus difficile. Car Buxl serait très dur à vaincre.

*
* *

Morg nota que l'appartement – et même le sien – où les Terriens étaient enfermés, se situait à proximité des laboratoires scientifiques. Il s'agissait même d'une annexe réservée aux savants de Flip-1.

L'androïde remarqua aussi qu'un légionnaire veillait devant l'appartement. Il aborda l'immonde araignée et immédiatement engagea le combat. Ses mains puissantes serrèrent le Fliporien à l'étranglement naturel qu'il présentait entre la tête et l'abdomen. Déjà, l'araignée manquait d'air. Elle suffoquait, tentant d'agripper son adversaire à l'aide de ses huit pattes. Morg évitait les charges des membres velus et fatigués. Il sentit une ventouse adhérer sur son corps, mais comme il ignorait la douleur, il continua à serrer...

Le soldat faiblissait. Ses pattes ne s'agitaient plus que mollement. Il ne se débarrassait pas de la terrible étreinte. L'un de ses membres articulés parvint à saisir une arme à sa ceinture. Mais cet effort le trahit. Il s'écroula comme une masse, asphyxié. Morg ramassa vivement le tube et le braqua sur l'araignée. L'éclair calcina le Fliporien. L'arme était réglée sur une onde thermique !

Morg ouvrit l'appartement des Terriens :

— Venez, invita-t-il.

Kekson et Aurich quittèrent leur cellule. Ils eurent un recul devant le cadavre rôti du légionnaire empestant la chair grillée. Puis ils suivirent l'androïde.

Ils ne rencontrèrent personne dans les couloirs. Morg savait où trouver Buxl. Ce dernier travaillait à la révision de la machine à explorer le cerveau, en compagnie de Royn et de Pirl. Un second soldat s'interposa. Il fut calciné à son tour.

Morg, suivi de Kekson et d'Aurich, fit irruption dans le laboratoire de Buxl. Celui-ci, à la vue des Terriens, comprit instantanément ce qui se passait.

— Tu es un traître, Morg ! hurla le vice-président. Mais ne crois pas t'en tirer aussi facilement.

L'androïde pointa son arme sur Buxl et ses collaborateurs :

— Ne bougez pas. Le tube est réglé sur une onde thermique. Je n'hésiterai pas à vous calciner.

— Que voulez-vous ? demanda le vice-président, voyant la porte du labo se refermer.

Kekson ricana :

— Je vous avais promis que vous me payeriez ça, Buxl ! Vous allez convoquer Niadine ici, immédiatement.

— Je vois. C'est ma tête que vous voulez.

— Non, celle de notre compagnon. Rassurez-vous, nous ne sommes pas des monstres. Nous vous rendrons votre propre cerveau. Simple échange, auquel vous n'étiez pas décidé.

— Bien joué, grogna le Fliporien. Les androïdes sont vos complices.

— Non, expliqua l'Américain. Morg nous obéit parce que j'ai modifié ses circuits... Allons, Buxl, pressez-vous. Vous entendez ? On attend Niadine. Lentement, Buxl s'approcha d'un interphone. Il regarda Royn, Pirl, puis la machine à explorer le cerveau, presque terminée. Était-il possible qu'il fût tombé dans un piège ?

— Vous ne vous en sortirez pas. Caps va arriver.

— Caps ne viendra pas, rectifia Aurich. Parce que s'il pénètre ici, il signe votre arrêt de mort. Nous sommes prêts à tout. Nous n'avons rien à perdre... Ordonnez que Niadine vienne seul,

Buxl guettait le tube thermique braqué par Morg. Il sentait son impuissance. Il avait trois adversaires résolus en face de lui. Royn et Pirl restaient tout aussi impuissants.

Il décida à jouer le jeu en espérant que la situation se modifierait et que Caps trouverait une ruse. Car, en utilisant le télé-interphone, Buxl s'arrangerait pour montrer les Terriens sur l'écran. L'alerte serait ainsi donnée.

Le vice-président se plaça dans le champ de l'appareil :

— Priez Niadine de me rejoindre, annonça-t-il au central. Qu'il vienne seul.

L'ordre fut enregistré. Aurich n'avait pas lâché Buxl d'une semelle, de crainte d'une ruse. Le docteur n'avait pas remarqué que la minuscule caméra du télé-interphone l'avait filmé.

Quand Niadine se présenta devant le labo, il était effectivement seul. La déception s'inscrivit sur le visage du vice-président. Pourquoi Caps, alerté, n'intervenait-il pas, en pénétrant par exemple en force dans le laboratoire, à la suite de Niadine ?

Cette contrariété n'échappa pas à l'œil exercé de Kekson :

— Déçu, Buxl ? Je vois. Vous comptiez sur Caps. En réalité votre rival se réjouit de vos difficultés actuelles. Il espère une chose : se

débarrasser de vous. Il aura les mains libres pour les prochaines élections.

Buxl devint de toutes les couleurs. La rage l'envahissait soudain. Kekson venait d'éclairer sa lanterne et il comprenait maintenant pourquoi le chef de la légion l'abandonnait. Il feignait l'ignorance.

— Je me vengerai de Caps ! fulmina le savant fliporien. Vous avez acheté sa complicité.

— Nullement, expliqua l'Américain. À quoi bon ? Caps agit sous sa seule initiative. C'est son intérêt. Réfléchissez. Il a compris qu'en conservant le cerveau de Niadine, votre intelligence en bénéficie et vous permet ainsi d'augmenter le nombre de vos partisans. Or, si un cuisant échec vous frappait, votre standing auprès des électeurs pâlirait du même coup.

Kekson avait vu juste. C'était bien ainsi que les choses se passaient. Caps, par l'intermédiaire du central, avait appris que les Terriens se trouvaient dans le labo, avec Buxl, Royn et Pirl. Une visite à l'appartement des deux hommes lui prouva immédiatement que Kekson et Aurich s'étaient esquivés. Le cadavre calciné du légionnaire confirmait cette supposition. En conséquence, Buxl se trouvait en difficulté.

Caps trouva là matière à revanche. Si les Terriens, comme il l'espérait, avec la complicité de Morg, parvenaient à soustraire Niadine à l'emprise de Buxl, ce dernier perdrait son prestige en recouvrant son propre cerveau. Cela ne signifiait pas obligatoirement la victoire de Caps, mais ce dernier s'assurait un avantage. Il savait bien que son rival chercherait à lui nuire, par la suite. Il se méfierait davantage, voilà tout.

Aussi le chef de la légion ne bougea-t-il pas, devenant un allié implicite des Terriens. Ses légionnaires occupèrent seulement les autres laboratoires et isolèrent celui où Buxl était enfermé avec ses ennemis. Caps prétexta qu'en tentant un coup de force, il exposait la vie de Buxl – et rien n'était plus exact.

Niadine et le savant fliporien furent enfermés dans le convertisseur jumelé. Seules leurs têtes émergèrent du vêtement protégeant les autres parties de leur corps. Puis Royn et Pirl furent contraints de réaliser l'échange des atomes.

Les têtes de Buxl et de Niadine se dévibrèrent. Par inversion, l'araignée et l'homme récupérèrent leurs propres vibrations. Celles-ci se matérialisèrent. L'échange était opéré ! L'opération avait demandé quelques minutes.

Le jeune Asiatique, en se contemplant dans un miroir, ne put retenir sa joie. Il pleura. Puis il serra ses amis dans ses bras. L'émotion lui étreignait la gorge :

— Ah ! Mes amis... mes amis ! Je vous dois la vie !

Kekson sourit :

— Non, Niadine, pas la vie... Votre tête, seulement. C'est plutôt Morg que vous devriez remercier. Sans lui, nous n'aurions jamais réussi à vous arracher des griffes des Fliporiens.

Le physicien s'approcha de l'androïde. Il lui serra chaudement la main :

— Merci, Morg. Je sais que les sentiments vous laissent indifférent, mais je vous considère comme un homme.

Morg hocha la tête, sans répondre. Aurich écarta Niadine du robot :

— Vous parlez à un mur, Niadine. Pensons plutôt au retour. Zarreff et Barbara vont nous récupérer, sur Kirtas.

— Barbara ! répéta l'Asiatique, rêveur. Comme je languis de la revoir. Était-elle très peinée de mon état ?

— Terriblement ! avoua Aurich à regret, sachant son amour pour Barbara perdu.

Niadine reprit place dans le convertisseur. Sous la menace du tube thermique, Royn et Pirl – alors que Buxl observait dans un coin sous la surveillance d'Aurich – dévibrèrent entièrement le jeune physicien, libérèrent un faisceau d'ondes lumineuses, et lancèrent la radiation vers Kirtas. Pas un seul instant, Kekson n'avait relâché son attention afin de veiller à la bonne marche de l'opération.

Puis, trente-trois minutes plus tard, ce fut le tour d'Aurich. Encore une demi-heure, et Kekson, dévibré, était projeté dans l'espace.

Maintenant, Morg restait seul, face aux trois Fliporiens. Il observa le convertisseur, sans regret. Il savait qu'il n'y pourrait prendre place, car il serait à la merci de ses adversaires. Il chercha dans son cerveau électronique les instructions qu'il y avait gravées. Elles stipulaient qu'au cas où l'androïde ne pourrait revenir sur Kirtas, il était préférable qu'il se détruise plutôt que de tomber au pouvoir d'ennemis susceptibles de l'utiliser contre ceux qu'il servait actuellement avec fidélité. Une fidélité qui allait jusqu'à la mort. Mais la mort signifiait-elle quelque chose pour un robot, même doué de pensée ?

— Comment comptes-tu t'en aller, Morg ? ironisa Buxl en contemplant l'androïde. Tu es cloué ici. Tu paieras cher ta trahison.

Morg attendit trente-trois minutes, le tube thermique toujours pointé sur les trois savants fliporiens. Puis, au moment même où Kekson parvenait sur Kirtas, il retourna l'arme contre lui. Il appuya sur la détente. L'effroyable chaleur disloqua l'enveloppe synthétique de l'androïde, malgré le revêtement anticalorique. C'est dire la puissance de l'onde thermique !

Ses circuits fondus, Morg tituba un moment. Puis il s'affaissa comme une masse. Quand Buxl se précipita, le robot ne bougeait plus :

— Malédiction ! rugit le vice-président. Il est irréparable ! Et tout ça par la faute de Caps !

Niadine perdit son sourire. Il hocha la tête :

— Vous pensez vraiment que Morg s'est détruit ?

— Oui, assura Kekson. Il y a plus de vingt-quatre heures que nous sommes revenus de Flipor. Nous avons donné à Morg des instructions formelles : se saboter s'il ne pouvait rentrer sur Kirtas. Car Buxl aurait pu l'utiliser contre nous.

— Vous êtes très durs envers celui qui a permis ma délivrance, remarqua le jeune physicien.

— Il fallait choisir, entre Morg ou vous. Morg n'est qu'une machine. Nous n'avons pas hésité à sacrifier la mécanique. Vous devriez le comprendre, Niadine.

Ce dernier reconnut que ses amis avaient agi dans son propre intérêt. Mais des difficultés se présenteraient :

— Comment expliquerez-vous à Klas la disparition de Morg ?

— Je lui dirai la vérité, décida Kekson. C'est la meilleure solution. J'avais envisagé de le tromper avec une histoire à dormir debout. Klas l'aurait certainement avalée, mais ce serait trahir sa confiance... et sa gentillesse.

Aurich se frotta le menton :

— Ça peut conduire Mol et sa milice à intervenir. Nous serions dans de beaux draps !

— Je compte sur la compréhension de Klas, confia Kekson. Vous permettez que je me fasse l'interprète de tous ?

— D'accord, opina Zarreff. On vous souhaite bonne chance.

C'est ainsi que l'Américain se dirigea vers le bureau du premier savant. Il resta absent une vingtaine de minutes. Quand il revint auprès de ses compagnons, il rayonnait :

— Le tour est joué, mes amis !

— Vous avez raconté une sornette ? demanda Barbara.

— Non. J'ai appris à Klas les mobiles qui nous avaient poussés à sacrifier Morg. Tout en regrettant la perte de son collaborateur, le premier savant n'a pas prononcé une longue oraison funèbre, comme je le craignais. Il m'a assuré que notre venue sur Kirtas avait permis de gros progrès dans le domaine de la science et, qu'en revanche, cela valait bien la vie d'un androïde. Mais, à l'avenir, il était préférable de ne plus prendre des initiatives personnelles.

— Il n'y aura pas d'avenir ! souligna Aurich. La seule, et dernière initiative que nous prendrons, c'est celle de ficher le camp.

— Pressé de repartir ? rétorqua Zarreff.

— Oui. Si notre voyage préfigure le développement des relations interstellaires, il comporte pas mal d'avatars. D'ailleurs, nous

n'espérons démontrer que notre invention collective. Si nous tardons trop à rentrer, ceux qui nous attendent auront vieilli !

— C'est vrai, reconnut Zarreff. Les techniciens attendent notre retour pour mettre au point les ultimes détails. D'autres volontaires partiront alors vers les étoiles. Nous serons assurés d'avoir un relais sur Kirtas... et même sur Flipor !

— Hum ! grogna Niadine. Ne comptons pas sur la collaboration de Buxl. Pour en revenir à Morg... Comment Mol prendra-t-il la chose ?

— C'est arrangé, révéla Kekson. Klas annoncera que Morg a été victime du progrès, sans commentaire. Mol se contentera de cette explication, car il se désintéresse de la science. Après tout, dans chaque civilisation, la science a ses victimes.

Les Terriens s'apprêtaient donc à regagner leur planète. Ils avaient décidé que Zarreff partirait le premier, puis Aurich. Barbara et Niadine leur succéderaient. Enfin Kekson fermerait la marche.

Ce matin-là, Berg se trouvait seul dans le laboratoire. Il vérifiait le convertisseur de vibrations que les voyageurs utiliseraient bientôt. Il avait l'œil sur l'ensemble des appareils occupant la pièce. Soudain, un voyant rouge clignota sur l'un des capteurs.

Berg s'installa devant l'appareil. Un écran de contrôle lui apprit qu'une radiation approchait. Elle était supralumineuse, plus éclatante que Mû, le Soleil. Mais, détail curieux, elle venait de Flipor.

L'androïde avertit Klas. Ce dernier vérifia les calculs de son adjoint :

— Nul doute, affirma-t-il. Flipor envoie une radiation. Serait-ce Morg ?

— Alerte-t-on les Terriens ?

— Attendez. Captons d'abord la radiation.

En trente-trois minutes, le rayon lumineux franchit la distance séparant la sixième planète de la seconde. Il se rua dans le tube à vide du labo. Des champs de force l'immobilisèrent. L'aveuglant éclair s'éteignit. Puis les analyseurs électroniques commencèrent leur besogne.

— Ce n'est pas Morg, annonça bientôt Berg. La radiation ne véhicule aucune matière dévibrée, inerte ou organique. Il s'agit simplement d'un signal lumineux.

— Un signal ? s'étonna Klas.

— Oui. Attendez, les analyseurs achèvent de le traduire en clair. Voilà, c'est fait. Buxl prévient les Terriens qu'ils ne pourront jamais quitter Kirtas.

— Pourquoi donc ?

— Buxl désire se venger de l'échec cuisant qu'il a subi, et qui lui a fait perdre un nombre important de partisans, au profit de Caps. Il annonce que plusieurs réflecteurs géants ont été satellisés autour de Kirtas et qu'en conséquence, si une radiation quittait la seconde

planète, elle serait immédiatement déviée vers Flipor.

— C'est bon, dit Klas, Je vais annoncer la nouvelle aux Terriens.

Alors que le premier savant s'apprêtait à quitter le labo, Berg le retint par le bras :

— Croyez-vous que Kekson et ses compagnons tiendront compte de l'avertissement ?

— Je l'ignore. Ils décideront. Nous n'avons pas à intervenir.

Quand nos amis apprirent la menace qui pesait sur leurs têtes, ils sombrèrent dans le découragement. Pas un moment ils ne pensèrent que Buxl bluffait. Par expérience, ils savaient que les savants de Flipor disposaient d'énormes réflecteurs satellisés. Si une chaîne de ces appareils orbitait autour de Kirtas, il était évident que la route du retour était barrée.

— Pourquoi Buxl nous préviendrait-il ? demanda Barbara. Nous serions tombés dans le panneau.

— Zarreff, le premier désigné pour le voyage de retour, aurait été effectivement capté par les savants fliporiens, remarqua Kekson. Mais ça ne serait pas allé plus loin. Très rapidement, nous nous serions aperçus que la radiation déviait. Alors Buxl a cru bon de nous avertir, par cynisme.

Niadine soupira :

— Eh bien, nous voici cloués ici.

— Pas encore, dit Zarreff avec volonté. Les réflecteurs satellisés ne sont pas invulnérables.

Puis, après quelques secondes de réflexion, il ajouta :

— Je m'étonne que Buxl se contente de nous clouer ici. Il pourrait, s'il le désirait, débarquer sur Kirtas et nous obliger à le suivre. N'ambitionnait-il pas de s'approprier les connaissances de nos cerveaux ?

— Sans doute a-t-il été obligé de modifier ses plans, supposa Aurich. Pour plusieurs raisons. D'abord, comme il l'a expliqué à Morg, il ne tient pas à envenimer les relations avec ses voisins, les androïdes. Et une expédition contre Kirtas n'est pas une assurance de bon voisinage ! Enfin, et surtout, Caps échappe à l'influence de Buxl et ne tient nullement à servir les intérêts de son rival. Vous pensez bien que Caps n'ira pas nous chercher ici, alors qu'il connaît parfaitement les ambitions de Buxl, uniquement pour assouvir la vengeance de ce dernier ! Alors le savant fliporien a décidé de se passer des services du commandant de la légion.

Aurich ne se trompait pas totalement sur la rivalité opposant les deux vice-présidents. Caps n'avait pas marché dans la combine quand Buxl lui avait suggéré de partir sur Kirtas et de ramener les Terriens. Alors, furibond, Buxl avait satellisé ses réflecteurs géants. Mais il poursuivait un autre but en clouant nos amis sur Kirtas, et c'était

surtout cette raison, encore mystérieuse, qui motivait l'envoi des satellites autour de la deuxième planète. Buxl espérait bien, d'une autre façon, frapper un grand coup et regagner le terrain perdu sur son rival, et même éliminer complètement ce dernier de la compétition électorale par une action d'éclat. Car le savant fliporien n'espérait pas triompher de Caps par la force. On n'abattait pas aussi facilement celui qui détenait les clés de la défense de Flipor, et qui avait derrière lui toute la légion.

— Tout ça, résuma tristement Barbara, ne règle pas le problème. Tentons-nous le premier départ ?

— À votre aise, Barbara ! grimaça Zarreff. Je ne connais pas Buxl et je ne tiens pas à le connaître. Mais on peut toujours envoyer un signal lumineux vers la Terre. Un galop d'essai... Nous verrons bien s'il est intercepté.

— Ça ne servira à rien, souligna Kekson. Je connais Buxl. Il nous tient et ne nous lâchera pas.

Le plus noir pessimisme envahit nos amis. Triompheraient-ils, une seconde fois, du diabolique savant fliporien ? Seul l'avenir le savait. Et cet avenir était très sombre...

Comme la nuit qui tombait.

*

* *

À travers les coupoles de verre synthétique et les parois translucides, une boule énorme brillait. Elle orbitait dans le ciel et jetait des lueurs bleutées dans un poudrolement de lumière jaune. On discernait des taches sombres à sa surface, aux contours imprécis : des continents séparés par des océans. Cette boule gigantesque, c'était la Terre, vue de son satellite, la Lune.

Le ciel noir, piqueté d'étoiles, s'élargissait en tous sens. L'absence d'atmosphère donnait aux astres une brillance incomparable. Les bâtiments étanches de la cité scientifique émergeaient à peine du sol poussiéreux. Les lumières artificielles étincelaient, prouvant que les savants, par équipes, poursuivaient un labeur ininterrompu.

Helvin, le technicien de la zone américaine, et Serkings, de la zone européenne, dormaient dans le même dortoir. Ils passaient leur temps à lire, écouter des bandes magnétiques, ou à capter les émissions télévisées de la Terre. Ils s'ennuyaient et ils attendaient la relève avec impatience. Elle ne viendrait que dans trois mois. C'était long. Depuis vingt-quatre ans, il s'était pas mal relayé d'équipes devant les capteurs soniques et lumineux.

Boski, de la zone asiatique, pénétra en coup de vent dans le dortoir. Il secoua ses camarades. Ceux-ci ouvrirent des yeux lourds. Ils bâillèrent, mais ne se décidèrent pas à quitter leurs couchettes :

— Laisse-nous dormir, dit Helvin.

— Venez au labo ! glapit Boski, animé. J'ai capté un rayon d'ondes lumineuses.

— Bah ! grommela Serkings, la bouche pâteuse. Ici, on en capte tous les jours, des centaines.

— Oui, mais pas notre service. Mon rayon vient de Procyon.

Helvin et Serkings se dressèrent. Ils bondirent hors de leurs lits. Ils passèrent en hâte une robe de chambre.

Boski sourit de cet empressement :

— Vous avez le temps de vous habiller. Le rayon ne sera pas ici avant plusieurs heures. Je l'ai décelé dans les raies du spectre solaire. Mais son origine ne fait aucun doute : il vient de Procyon.

— Kekson et les autres donneraient-ils enfin de leurs nouvelles ? soupira Helvin.

— Mieux que ça, souligna l'Asiatique. Comptez bien. Ça fera à peu près vingt-quatre ans que Zarreff et les autres sont partis.

— Ils étaient gonflés ! remarqua Serkings. C'est bien joli de s'en aller sous forme de vibrations, mais il faut savoir si au terme du voyage, on vous réceptionne. Ils ont eu de la veine de tomber sur les Kirtasiens.

— Des androïdes, précisa Helvin.

— Oui, des androïdes. Ça n'a pas d'importance. Des gars de la trempe de Zarreff, on n'en fabrique pas tous les jours.

— Ni comme Kekson, ajouta vivement l'Américain, chauvin.

— Comme les cinq inventeurs du projet « Kozna » ! résuma Serkings, mettant ses collègues d'accord... On y va, au labo ?

Ils s'habillèrent. Puis ils se rendirent au laboratoire. Il y avait là un convertisseur de matière, un amplificateur de lumière, un reconvertisseur. Puis des capteurs, des analyseurs... Et, sur le dôme du labo, tournait une gigantesque antenne parabolique. Un gros tube à vide attendait la radiation.

— Ce n'est peut-être qu'un signal, supposa Helvin en examinant le rayon lumineux sur un écran de contrôle.

— Possible, admit Boski. Mais nous savions qu'en principe, les voyageurs n'effectueraient qu'un aller et retour. Ça demandait vingt-quatre ans. Pas un instant, durant cette période, une équipe n'a relâché sa surveillance. Un signal pouvait toujours survenir de Procyon.

— Vingt-quatre ans ! répéta Serkings. À l'époque, nous étions encore sur les bancs de l'institut polytechnique. Mais d'autres étaient là pour assister les voyageurs dans leur départ. La roue tourne, inéluctablement, et l'on s'aperçoit qu'en définitive, la vitesse de la lumière est encore trop lente.

— C'est la vitesse limite, précisa Boski. Qu'on le veuille ou non, on

ne peut la dépasser, techniquement et physiologiquement.

Les techniciens, à tour de rôle, prirent l'écoute au grand radio-télescope. Ils auscultèrent l'espace, dépecèrent le monstrueux éclair éblouissant qui fonçait vers la Lune, le mirent à nu. Et, quand il fulgura dans le tube à vide, capté, domestiqué, les analyseurs entrèrent en action.

— ILS sont là ! triompha Boski. La radiation véhicule des vibrations d'origine organique. De la matière vivante !... Doit-on prévenir les autres services scientifiques ? L'événement est d'importance.

— Matérialisons ces vibrations ! décida Helvin. Puis nous annoncerons non seulement la nouvelle à la Lune, mais à la Terre. Quel « boum » dans la presse et la télévision !

— J'avertirai le chef des services d'informations sur la Lune, fit Serkings. C'est un copain à moi... Ainsi il aura le tuyau en priorité.

— Au reconvertisseur ! proposa Boski, fébrile. Nous connaissons le « job ». Nous l'avons répété des dizaines de fois avant de venir ici pour relever l'équipe précédente. Quelle veine, pour nous !

Il précipita la radiation vers le reconvertisseur, réplique exacte de celui construit par les androïdes de Kirtas. Dans la cuve ovoïde, l'agitation atteignit son paroxysme. L'orage magnétique se déchaîna. Les vibrations redevenaient des atomes et ceux-ci se ressoudaient pour former un agglomérat. Une forme floconneuse se dessinait dans la cuve.

Helvin passa la main sur son front. Il ramena des gouttes de sueur. Au dehors, le thermomètre marquait moins soixante-dix. À l'intérieur, se maintenait une température constante de vingt degrés. Un air respirable circulait en permanence dans des tubulures et des aérateurs.

— C'est bizarre, balbutia l'Américain.

— Quoi donc ? demanda Boski.

— Ceux du projet « Kozna » reviennent avec une drôle de silhouette ! Regardez !

— C'est vrai, constata Serkings à son tour. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Là-bas, dans la cuve du reconvertisseur, les derniers atomes se matérialisèrent. Les formes de la créature revibrée se précisèrent. Une triple exclamation souligna la fin de l'opération.

— C'est impossible ! bégaya Helvin, les yeux hors de la tête, chancelant. Que s'est-il passé ?

Ses camarades restèrent muets. D'abord ils auraient été bien incapables de répondre. Ensuite la frayeur les figeait sur place, les paralysait. Ils restaient là, grelottants, pâles, hébétés, mouillés d'une sueur froide, claquant des dents.

Oui, que s'était-il passé pendant le voyage de retour ? Des créatures postées sur le passage de la radiation l'avaient-elles captée, puis

renvoyée vers sa destination ? Les atomes des voyageurs s'étaient-ils mélangés avec d'autres corpuscules étrangers, comme cela avait été le cas pour Kekson et Niadine ? Le projet « Kozna » s'achevait-il tragiquement ?

La réponse se trouvait dans la cuve ovoïde, translucide.

CHAPITRE VI

Une monstrueuse araignée noire s'agitait dans la cuve. Ses huit pattes velues griffaient la paroi transparente. Son volumineux abdomen se trémoussait et ses yeux globuleux s'orientaient en tous sens.

Le premier, Boski se remit de ses émotions.

— Est-ce qu'on libère cette s... ?

— Hum ! toussa Serkings. Nous ferions mieux de la renvoyer là d'où elle vient : au néant.

— Pourtant, remarqua Helvin, elle a emprunté une radiation lumineuse pour venir jusqu'ici. Il a fallu qu'elle se dévibre. Simple coïncidence, simple fatalité ? Non, elle est là, volontairement.

— C'est ça ! grogna l'Asiatique. Dis tout de suite qu'il s'agit d'une araignée intelligente ! En tout cas, les androïdes de Kirtas ne sont pas aussi affreux. Ils ressemblent aux hommes, d'après le premier rapport envoyé par les voyageurs.

— Alors, cette saleté, comment se trouve-t-elle là ? résuma Serkings, en désignant la cuve.

Les trois techniciens se concertèrent. Les avis se partageaient. Serkings, franchement, suggérait de détruire l'araignée. Helvin conseillait de la libérer de la cuve. Boski hochait la tête, hésitant. Finalement, comme ce dernier émettait l'hypothèse qu'en fin de compte, il pouvait s'agir d'une race intelligente extra-terrestre, la balance pencha en faveur de l'Américain. Celui-ci ouvrit la cuve.

Le Fliporien sortit de sa prison transparente. Il s'avança sur ses huit pattes vers les Terriens, prêts à quitter le labo si la situation tournait mal, si l'araignée devenait agressive.

À la stupéfaction des trois techniciens – ils encaissaient pas mal de chocs émotifs en quelques minutes ! –, une voix sortit de la bouche du monstrueux animal, une voix s'exprimant en langage terrestre :

— Je m'appelle Buxl. Je viens de Flipor, la sixième planète du système solaire de Procyon. Je m'exprime grâce à un traducteur linguistique. Je suis un savant. Vous n'avez rien à redouter de moi.

Il se passa encore quelques secondes avant que Boski, Serkings et Helvin recouvrissent l'usage de la parole.

— Vous avez emprunté, pour venir sur la Lune, un rayon projeté par un amplificateur de lumière, remarqua Boski. Comment expliquez-vous cette prouesse ?

— C'est grâce à Kekson que je suis ici.

— Comment ? sursauta Helvin. Vous connaissez Kekson ?

— Oui, et tous ceux du projet « Kozna ».

— Pourquoi ne reviennent-ils pas ?

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre. Kekson et ses compagnons sont morts dans l'espace, en tentant d'installer un relais susceptible d'atteindre des étoiles plus lointaines.

— Morts ? répéta Serkings, abasourdi. Comment ça s'est passé ?

— En réalité, Kekson et ses camarades ont atteint la seconde planète de Procyon, Kirtas, habitée par des androïdes. Mais nous, Fliporiens, nous déplaçons dans l'espace à bord de vaisseaux. Nous avons pris contact avec Kekson. Il nous a enseigné le moyen de voyager sous forme de vibrations véhiculées par un rayon de lumière. C'est grâce à lui que je suis ici, sur la Lune. Mais un jour, l'un de nos astronefs en patrouille dans l'espace a récupéré cinq cadavres gelés flottant dans le vide, à proximité d'un relais à moitié achevé. C'était Kekson et ses quatre compagnons. Nous n'avons jamais su ce qui s'était passé.

La nouvelle atterra les trois techniciens. Leur enthousiasme s'effondra d'un coup. Le projet « Kozna » se terminait en tragédie.

— Pourquoi êtes-vous venu, Buxl ? demanda Boski, pris d'un soupçon.

— D'abord pour vous rapporter la fin dramatique des voyageurs. Ensuite par esprit de curiosité, et parce que je suis un savant. Pourquoi n'aurions-nous pas, nous aussi, un projet « Kozna » ?

— Évidemment, admit Helvin, puisque Kekson vous a fourni ce moyen. Et... d'autres compagnons vous suivent-ils ?

— Deux, précisa Buxl. Royn et Pirl, mes collaborateurs. Nos ambitions sont limitées. Nous avons respecté les nonnes du projet « Kozna ». Dans vingt et un jours, Royn arrivera. Puis Pirl.

— Vous comptez visiter la Terre ? grimaça Serkings.

— Ça dépendra de votre bonne volonté.

— Bien, acquiesça Boski. Nous vous conseillons cependant d'attendre sur la Lune vos collaborateurs. Puis nous annoncerons la nouvelle à la Terre.

— Oui, dit Buxl. Nous avons le temps. Je n'aime pas la publicité.

— Nous n'avons qu'un appartement terrien à vous offrir. Nous le regrettons, déplora Helvin. Il sera mal adapté.

— Ça ne fait rien. Quand j'ai reçu Kekson sur ma planète, je n'ai eu aussi qu'un appartement fliporien à lui donner. De toutes les catégories de créatures vivantes, c'est encore les savants les moins difficiles !

Buxl suivit Helvin, un peu rassuré. Mais, quand la monstrueuse araignée frôla l'Américain, au moment où celui-ci ouvrait la porte d'une chambre annexée au dortoir, le technicien frissonna.

Il boucla la porte, par précaution. Puis il revint au labo. Il essuya son front mouillé :

— Qu'est-ce qu'on va faire de cet animal ? s'interrogea-t-il.

Le sort de Buxl préoccupait tellement les trois techniciens que ceux-ci n'en trouvaient plus le sommeil.

— Laissons arriver Royn et Pirl, conseilla Serkings. À quoi bon alerter l'opinion publique ?

— Pourtant, remarqua Boski, il faudra bien apprendre au monde la mort de Zarreff et des autres.

— Hum ! toussa Helvin. Doit-on croire cette araignée ? Si c'était un piège ?

Serkings regarda l'Américain avec étonnement :

— Un piège ? Tu es fou !

— Je m'étonne que Kekson ait livré son secret au premier venu. Par contre, les Fliporiens l'ont peut-être obligé à révéler le moyen de voyager en état de vibrations. Si chaque civilisation apprend ce moyen, ça risque de créer une drôle de salade dans l'espace !

— Les inventeurs du projet « Kozna » ont bien appris aux androïdes de Kirtas à construire un amplificateur de lumière, puis un reconvertisseur ! nota Serkings.

— D'accord, approuva Helvin. Il le fallait pour se rematérialiser sur Kirtas. Sans l'aide des androïdes, le projet « Kozna » n'aurait jamais vu le jour... Mais pourquoi Kekson aurait-il mis les Fliporiens dans le secret ? Voilà ce que je n'explique pas.

— Bah ! soupira le technicien européen, on se casse la tête ! On avisera, lorsque Royn et Pirl seront là. On ne va quand même pas avoir la frousse d'une araignée, même géante !

Vingt et un jours plus tard, comme convenu, Royn parvint sur la Lune. Il fut réceptionné par Buxl en personne, assisté des trois techniciens. Et il fallut attendre encore trois longues semaines pour voir arriver Pirl.

Les araignées occupaient le même local, Buxl l'ayant désiré ainsi. Une heure après la venue de Pirl, le vice-président de Flipor réunit ses collaborateurs :

— Qui arrive après vous, Pirl ?

— Un légionnaire. Il en partira un tous les dix jours. Caps quittera Flip-1 en dernier.

— C'est préférable. Je ne tiens pas tellement à le voir sur la Lune. De toute façon, je l'ai précédé et j'en retirerai tout le prestige. Nous disposons donc de dix jours pour nous rendre maîtres du satellite.

Le vice-président désigna le globe terrestre suspendu dans l'espace et le ciel noir, à travers la coupole surmontant le local. La coupole pouvait du reste s'opacifier et plonger à volonté le local dans l'obscurité la plus totale, masquant ainsi l'espace.

— Regardez la Terre ! Nous en ferons une colonie de Flipor.

— Ne vous illusionnez pas aussi vite, Buxl, dit Pirl. Il sera sûrement facile de conquérir la Lune, pratiquement sans défense, mais la Terre résistera.

— Je la menacerai de destruction ! D'ici, j'installerai un gigantesque miroir qui, concentrant les rayons du Soleil, pourra anéantir toute vie sur la Terre, suivant son orientation. Cela suffira à briser toute résistance. Il faut d'abord s'emparer du labo d'arrivée, de façon à exercer notre contrôle sur les divers appareils.

— Connaît-on notre présence ici ? s'informa Royn.

— Non, assura Buxl. Mais cela ne saurait tarder. Il convient d'agir rapidement. Avez-vous amené vos tubes multirays ?

Royn et Pirl acquiescèrent. Ils dégainèrent leurs armes de leur ceinture.

— Bien, dit le vice-président.

Par un interphone visuel, ce dernier demanda aux Terriens la permission de sortir. Il savait d'avance que les trois techniciens accorderaient cette permission. Par télécommande, Helvin ouvrit la porte du local des araignées. Celles-ci se dirigèrent vers le labo. Elles entrèrent. Immédiatement, Royn et Pirl braquèrent leurs tubes multirays sur les techniciens :

— Ne bougez pas, ordonna Buxl. Les armes sont réglées sur une onde thermique. Vous seriez calcinés en une fraction de seconde. Or, je préfère vous épargner.

— Qu'est-ce que ça signifie ? sursauta Boski, levant les bras.

— Ça signifie qu'à la cadence de tous les dix jours, un soldat fliporien arrivera ici ! lança triomphalement le vice-président.

— Une invasion ?

— Non, je ne suis pas aussi stupide. Je ne lancerai pas mes troupes à l'assaut de la Terre. Je m'y casserais les reins. Par contre, en occupant la Lune, je posséderai un excellent tremplin.

— Je vois, grogna Helvin. Seulement, vous ignorez les ressources de notre force. Vous n'espérez quand même pas qu'on va rester les bras croisés ! En supposant que vous vous rendiez maîtres de la Lune, la seule rupture des télécommunications avec la Terre paraîtra louche. La police de l'espace viendra y mettre son nez.

— C'est prévu, dit Buxl. Les fusées n'atterriront pas. De plus, j'aurai la Terre à ma merci, sans bouger du satellite. Ne sous-estimez pas notre puissance, parce que nous avons la forme d'une araignée. Le plus curieux et inattendu aspect anatomique peut posséder un brillant cerveau !

Royn et Pirl enfermèrent les trois techniciens dans leur dortoir. Ils prirent soin de mettre hors d'état tous les moyens de communication avec l'extérieur. Puis les araignées s'infiltrèrent dans les tubulures reliant entre eux les différents postes de la cité. Tour à tour, les

services d'astronomie, de biologie, de médecine, de géologie, de télécommunications, même le petit poste de la police spatiale chargé du maintien de l'ordre dans la colonie lunaire, furent investis. Les quelques îlots de résistance succombèrent sous les ondes thermiques. Des cadavres calcinés répandirent une infecte odeur de chair grillée. Mais la majorité des hommes et des femmes, surpris par l'agression – ils ignoraient la présence des arachnides – se retrouvèrent enfermés dans leurs dortoirs, avec l'incertitude du lendemain.

Sur la Lune, la colonie terrestre ne sut pas bien ce qui arrivait. D'où provenaient ces monstrueuses araignées ? Seuls, Boski, Helvin et Serkings savaient à quoi s'en tenir.

— Je m'en doutais ! hurlait Serkings, furibond, tournant comme un ours en cage dans le dortoir. Je vous l'avais dit : il valait mieux renvoyer cette saleté dans le néant !

— Vous voulez mon avis ? suggéra Helvin. Quand les autorités terrestres apprendront ce qui s'est passé ici, elles enverront des satellites autour de la Lune. Alors commencera un bombardement de neutrons, ou d'ultra-sons. L'étanchéité des baraquements lunaires ne jouera pas. Les araignées seront tuées... et nous aussi ! Mais c'est la seule façon d'éviter l'invasion, de l'étouffer dans l'œuf.

— Tu as peut-être raison, Helvin, murmura Boski. Mais je me pose la question : les satellites atteindront-ils la Lune ?

— Question superflue ! grogna l'Américain.

— S'ils sont descendus avant leur mise en orbite ? rétorqua l'Asiatique. Buxl a certainement la parade. Ou alors il serait complètement idiot. Par malheur, il possède une froide intelligence.

— Oui, par malheur ! soupira Serkings, se jetant sur sa couchette. De toute manière, nous sommes condamnés : ou par les araignées, ou par la Terre... On s'en souviendra de leur projet « Kozna » !

— Tais-toi, Serkings ! intima vivement Helvin. Kekson, Zarreff, Aurich, et les autres, c'étaient des savants. Ils ont eu le courage de partir vers l'infini, l'inconnu. Ils ne sont pas revenus. Nous n'avons pas le droit de salir leur mémoire.

L'Européen haussa les épaules et prit position pour dormir. Il ferma les yeux. En dormant, il oublierait au moins le cauchemar des monstrueuses araignées rôdant dans les tubulures désertes de la cité lunaire, investie.

*

* *

Aurich guettait la radiation qui venait de gicler de Kirtas et fonçait monstrueusement dans le vide. Elle contenait un message pour la Terre, un message qui disait à peu près ceci :

« Sommes bloqués sur Kirtas. Ignorons totalement date du retour. »

Très rapidement, le docteur pâlit de rage. Non pas de déception, car il s'y attendait un peu. Mais il avait espéré jusqu'à la fin :

— La radiation dévie ! grogna-t-il. Ces sales réflecteurs satellisés la réfléchissent vers Flipor. Elle n'atteindra jamais la Terre.

Prévenus, Zarreff, Niadine, Barbara et Kekson montrèrent leur désappointement.

— C'était prévisible, fit Kekson. Buxl nous cloue ici. J'avais toujours dit que l'essai ne servirait à rien.

— Alors, décida Zarreff, détruisons les satellites. Nous en avons les moyens.

— Comment ? demanda Barbara. Les androïdes ne possèdent pas une arme capable d'atteindre la plus basse orbite des réflecteurs. Il faudrait la construire.

— Elle est construite, affirma le physicien. Un corps traversant le rayon lumineux émis par l'amplificateur de lumière se calcine sous l'effroyable température dégagée.

— C'est vrai, reconnut Kekson. Les services de l'armée m'ont aussitôt proposé d'acheter mon brevet, lorsque j'ai modifié sérieusement le vieux rayon « Laser » de 1960. Je n'ai jamais accepté et je n'accepterai jamais qu'une invention serve à la destruction des hommes. Depuis, l'armée me fait la tête, mais je m'en moque.

— Oui, seulement, aujourd'hui, insista Zarreff, les choses se présentent différemment. Il ne s'agit pas de céder un brevet, mais de détruire des satellites qui nous barrent le chemin du retour.

Kekson haussa les épaules :

— J'ignore ce que ça donnera. Un satellite se déplace continuellement. Des calculs méticuleux s'imposent. Mais je sais que la riposte fliporienne ne tardera pas.

Le physicien mit ses poings sur ses hanches :

— Ainsi, vous renoncez à la lutte ? Croyez-vous que nous acceptons de bonne grâce de rester ici jusqu'à la fin de nos jours ?

— Certainement pas, fit l'Américain. J'aurais préféré une autre méthode.

— Nous n'en voyons pas ! souligna Niadine. Je suis d'accord avec Zarreff : les satellites nous gênent. Il faut les détruire !

— Bon, grogna l'électronicien. Je veux bien utiliser l'amplificateur de lumière mais rien ne prouve que ça marchera. Il convient d'apporter certaines modifications au rayon, nullement prévu pour un but destructeur.

— Mettez-vous au travail immédiatement. Pendant ce temps, nous calculerons les coordonnées, suggéra Zarreff. On ne peut rester passifs indéfiniment.

Ils s'attelèrent à la besogne. Barbara aida Kekson à la modification de l'amplificateur de lumière qu'ils couplèrent à un radar. Puis, à

l'issue de plusieurs longues journées passées dans l'effervescence, Kekson annonça que tout était prêt.

Aux appareils détecteurs, Aurich cherchait les orbites des satellites. Sept énormes réflecteurs, sur des orbites différentes, tournaient autour de Kirtas. On les décelait facilement sur les écrans.

Mais soudain, le docteur pâlit et poussa une sourde exclamation :

— Quelque chose fonce dans l'espace...

Il contrôla au moyen d'autres appareils plus précis, mieux adaptés. Il fronça le sourcil :

— Une radiation, projetée par un amplificateur de lumière, est partie de Flipor.

Zarreff s'approcha d'Aurich, soucieux :

— Elle vient vers Kirtas ?

— Non. Elle fulgure dans le vide et s'éloigne à toute vitesse de Procyon. Malheureusement, nous ne pouvons l'analyser. S'agit-il d'un simple signal ou bien d'un train de vibrations organiques ? Le visage de Kekson se décomposa :

— Je pense brusquement que Buxl est capable de se lancer vers la Terre.

— Vous le pensez sérieusement ? s'effraya Barbara.

— Oui. Buxl n'a pas caché ses intentions quand nous étions ses prisonniers. Il n'a sûrement pas changé d'idée.

— Mais alors, hoqueta Niadine, notre planète court le danger d'une invasion ?

— Peut-être pas, fit Kekson, rassurant. Mais on peut tout craindre de Buxl. Il nous a cloués ici pour avoir les mains libres.

Les suppositions de l'Américain n'étaient nullement fantaisistes. On sait que Buxl s'était déjà rendu maître de la Lune... avec un décalage de douze années, il est vrai. Car la scène actuelle se déroulait... douze ans plus tôt que la précédente, où nous avons raconté l'arrivée des Fliporiens sur le système solaire. La radiation décelée par Aurich était celle emmenant le corps de Buxl, dévibré.

Aurich se replaça devant le radar :

— L'antenne suit le satellite à la plus basse orbite. Le rayon ne le ratera pas.

— Eh bien, allez-y ! ordonna Kekson.

Le docteur abaissa une manette. De l'amplificateur de lumière, l'éblouissant éclair fulgura et fila droit en direction de l'énorme réflecteur, gravitant à trois mille kilomètres d'altitude.

*

* *

Assailli par l'onde thermique, le satellite fut porté à incandescence. Il se disloqua, s'effrita comme un aérolithe traversant une atmosphère.

Sur Kirtas, les Terriens exultèrent.

— Touché ! hurla Aurich. Celui-ci ne nous gênera plus. Au suivant !

— Doucement ! conseilla Kekson. Croyez-vous que les Fliporiens resteront passifs et accepteront la destruction de leurs réflecteurs sans lever le petit doigt ?

— Ils n'ont pas de parade, nota Niadine. Déjà, Aurich orientait la vaste antenne du radar, couplée à l'amplificateur de lumière, vers un second satellite gravitant à sept mille kilomètres d'altitude. Puis un deuxième éclair gicla dans le vide, atteignant son but. Lentement, le réseau des réflecteurs géants se démantelait.

Trois satellites avaient été détruits. Nul doute, les quatre autres subiraient un sort analogue mais il fallait attendre qu'ils se présentassent dans l'axe de l'amplificateur. Pour l'instant, ils gravitaient autour de la face opposée de Kirtas.

— Nous pourrions profiter de la trouée pour lancer une radiation vers la Terre, suggéra Barbara. Qu'en pensez-vous, Zarreff ? C'est à vous de partir.

Le physicien grimaça :

— La route n'est encore pas sûre, semée d'embûches et d'incertitudes. Je préfère attendre la destruction des sept réflecteurs.

— C'est préférable, acquiesça Kekson. Un réflecteur, même orbitant autour de la face opposée de Kirtas, peut intercepter une radiation.

Aurich s'impatientait devant les appareils. Le succès le grisait. Il entrevoyait la possibilité du retour. Comment diable n'avait-on pas songé plus tôt à l'amplificateur de lumière ? Sur Flipor, Buxl devait fulminer. Le docteur ignorait que Buxl était en route pour la Terre.

Berg vint aux nouvelles.

— Ça marche, Berg, expliqua Aurich, radieux. Quand le septième satellite aura été détruit, nous pourrons quitter définitivement Kirtas.

— Je souhaite le succès que vous espérez, dit l'androïde. Je comprends que la perspective de vivre ici indéfiniment vous alarme. Reviendrez-vous sur Kirtas ?

— Je ne sais pas, avoua Kekson. Nous vous demanderons seulement de maintenir un relais sur votre planète. Ainsi, éventuellement, d'autres pionniers pourront-ils, en faisant étape sur Kirtas, voyager vers d'autres étoiles plus lointaines.

Berg se retira en affirmant que les androïdes resteraient toujours à la disposition des Terriens. Barbara hocha la tête :

— Nous avons trouvé de véritables amis, ici. Nous n'en espérons pas autant au départ de la Lune. Sans les androïdes, que serions-nous devenus ?

Niadine se remémora des scènes pénibles :

— Je n'oublierai jamais le sacrifice de Morg. Jamais, non plus, je ne causerai du tort aux Kirtasiens. Des mécaniques valent parfois, et au-

delà, une âme humaine.

Au même moment, Aurich annonça qu'une radiation en provenance de Flipor fonçait vers la deuxième planète. Quand le formidable éclair fut capté dans le tube à vide, un certain malaise flotta parmi les Terriens.

— Un message ! annonça Barbara qui s'était précipitée vers les analyseurs. Je ne découvre nulle trace de vibrations d'origine organique.

Puis, penchée sur un traducteur d'ondes, elle pâlit, atterrée. Sa voix se brisa :

— Royn annonce que Buxl est parti vers la Terre !

— C'est ce que je craignais ! soupira Kekson.

— Attendez, ce n'est pas tout. Royn fait savoir que si nous poursuivons la destruction des réflecteurs géants, il ripostera en envoyant des astronefs sur Kirtas et en rasant la capitale des androïdes. Toute forme de vie, à l'intérieur de la ville, sera calcinée. Kirtas deviendra une planète morte. Les astronefs sont déjà en route. Un autre réseau de réflecteurs serait satellisé sans tarder.

La nouvelle anéantit nos amis. Leurs espoirs s'effondraient.

— Voilà la riposte de Flipor ! constata Kekson, aigrement. Je la redoutais. Royn ne bluffe pas. Il a les moyens de détruire une ville entière.

— Ses astronefs ne tiendront pas le coup sous le rayon de l'amplificateur ! grogna Aurich. Nous les descendrons !

L'électronicien sapa les espérances du docteur :

— Vous oubliez une chose, Aurich. Un satellite suit l'orbite qu'on lui a assignée. Cette orbite, nous pouvons la calculer, ce qui en fait une cible idéale. Un astronef, lui, se déplace au hasard, selon la volonté de son équipage. Il détecte les rayons projetés contre lui. Au besoin, il les évite, les repousse.

— Alors, remarqua Aurich, les réflecteurs auraient dû repousser le rayon de l'amplificateur, puisque c'était leur rôle ! Au contraire, ils l'ont encaissé.

— C'est que, expliqua Kekson, nous avons modifié l'amplification du rayon. Nous l'avons « surtensionné ». Il en est résulté que le rayon s'est élargi, au détriment de sa portée. Si, en l'état actuel, nous projetions la radiation vers la Terre, elle n'atteindrait jamais notre planète. Les réflecteurs satellisés par Buxl ont été construits pour réfléchir un rayon « normal », et non « surtensionné ». En conséquence, ce brutal apport d'énergie a grillé les miroirs, ce qui a rendu vulnérables les satellites.

— Je comprends. La puissance thermique affaiblit la portée, tandis qu'un jet plus faible, mais plus constant, continu, porte plus loin. Tout dépend du foyer concentrateur... Vous croyez donc qu'on ne peut

atteindre un astronef ?

— C'est une chimère ! avoua l'Américain. Et, si Caps était malin, sa tactique serait la suivante : il sacrifierait un astronef, c'est-à-dire qu'il le laisserait à la merci du rayon, et au même instant, il attaquerait la ville avec ses autres vaisseaux.

— Vous feriez un bon militaire ! grogna Zarreff. Que décidons-nous ? Continuons-nous la destruction des satellites ?

— Vous signez l'arrêt de mort des androïdes... notre mort, aussi ! prévint Kekson.

— Bah ! grimaça l'Asiatique. Nous pourrions toujours quitter la ville et nous soustraire ainsi à la riposte de Caps. Mais il faudrait que les androïdes en fassent autant.

— Ça ne résoudrait rien ! remarqua Niadine. La ville détruite, même ses habitants épargnés, cela signifie la destruction de l'amplificateur de lumière, du convertisseur, bref, des moyens pour regagner la Terre. Sans compter le tort irréparable que nous causerions aux androïdes. Or, nous avons promis de leur épargner les ennuis. Nous leur devons bien ça. Aurich se martela le front, rageur :

— J'ai envie de concentrer le rayon sur Flip-1. Ça leur chaufferait un peu les oreilles !

— Gardez-vous-en ! grogna Kekson. Vous voulez la guerre ? Le déclenchement d'hostilités conduirait à notre perte. Nous ne disposons pas des moyens pour lutter contre Caps.

— Alors ? rétorqua le docteur, renfrogné. On renonce ?

— On attend, on réfléchit, rectifia l'Américain. On réfléchit, surtout. Car la moindre tentative irraisonnée peut amener les plus graves conséquences. Il existe peut-être un autre moyen de s'en sortir. Il s'agit de le trouver.

Mais Kekson, comme ses camarades, ne se faisait aucune illusion. La situation restait sans issue.

*

* *

Royn et Pirl braquaient leurs tubes sur les trois techniciens, affairés devant le reconvertisseur.

— Basculez la radiation ! ordonna Royn.

En grommelant, Boski obéit. Il savait que les araignées n'hésiteraient pas à tirer en cas de nécessité. Son sacrifice serait parfaitement inutile. Il en avait tellement conscience qu'il conseilla à ses camarades de rester tranquilles. Serkings et Helvin grincèrent des dents et supportèrent l'autorité des Fliporiens.

L'énergie secoua le reconvertisseur. Des vibrations organiques se muèrent en atomes. Dix jours après Pirl, un légionnaire de Flipor apparut dans la cuve ovoïde, se matérialisa. Sa carapace noire

scintillait. Helvin le libéra de la cuve et immédiatement, le soldat se rangea aux côtés de Royn.

— Je suis à vos ordres, Royn.

— Rejoignez Buxl. Il se trouve au centre de télécommunications. Vous pouvez emprunter les tubulures. Vous ne rencontrerez personne.

Le légionnaire disparut. Royn et Pirl reconduisirent les trois techniciens dans leur dortoir. Ceux-ci fulminaient :

— Les araignées envahissent la Lune ! gronda Serkings. Il en arrivera une autre dans dix jours, si rien ne vient entraver les projets de Buxl.

— Qui les entraverait ? fit Boski, amer. Sûrement pas nous. Nous sommes muselés. La cité lunaire est investie. Et la fusée de la police spatiale qui s'est posée sur la Lune a subi un cuisant échec.

C'était vrai. Effectivement, dès que Buxl se fut rendu maître du satellite, les communications télévisées avec la Terre furent coupées. Un mur de silence s'établit entre les deux astres. Sur la Terre, on pensa immédiatement à une panne de l'émetteur lunaire. Mais comme la rupture s'éternisait – malgré la présence permanente de techniciens – les autorités des diverses zones politiques décidèrent, à l'unanimité, d'envoyer une fusée de la police spatiale.

La fusée parvint sans incident sur la Lune. Elle constata seulement que la tour de l'astrodrome ne répondait pas. Toutes les communications, phoniques et télévisées, étaient bel et bien coupées !

Or, à peine l'astronef de la police s'était-il posé à proximité de la cité lunaire qu'un monstrueux rayon lumineux jaillit d'une coupole. Le rayon frappa le véhicule et le calcina, avec ses occupants.

Buxl n'avait pas tergiversé. Il entendait rester le maître de la Lune et il ne tolérerait pas de visites. Il avait vite compris tout le parti qu'il pourrait tirer de l'amplificateur de lumière. Sous une faible portée, l'appareil pouvait se muer en un redoutable rayon de la mort ! La fusée de la police en avait fait la triste expérience.

C'est ce qui désolait tant Serkings :

— Kekson n'avait pas voulu céder son brevet à l'armée. Buxl se l'est approprié. Et maintenant, il dispose d'une arme terrible.

— Pourrait-il s'en servir contre la Terre ? demanda Boski, inquiet.

— Probablement pas, dit Helvin, parce que transformé en rayon de la mort, l'amplificateur de lumière perd toute sa portée. La Terre orbite à trois cent soixante mille kilomètres. Et c'est heureux ! Le rayon franchirait à peine le quart de cette distance et Buxl le sait bien. Il préférera construire un énorme miroir solaire satellisé autour de notre globe.

Cette épée de Damoclès ne parut guère émouvoir Serkings. Il en donna les raisons :

— Peuh ! Tout satellite reste vulnérable. C'est son défaut.

Buxl avait momentanément rétabli les communications phoniques avec la Terre, peu après la destruction du cosmonef de la police spatiale. Il avait lancé sur les ondes un avertissement à toutes les fusées qui tenteraient de se poser sur la Lune. Elles seraient irrémédiablement abattues.

Cet avertissement avait été pris au sérieux par les autorités terrestres. Il se passait certainement de graves événements sur la Lune et il convenait d'étudier soigneusement les moyens destinés à pallier cette situation. Les messages envoyés des stations terriennes, demandant des explications, étaient restés sans réponse. Ce qui ne facilitait pas la découverte d'une solution.

Buxl, visiblement, cherchait à gagner du temps. Il espérait réunir un certain nombre de légionnaires avant de songer à coloniser la Terre. Il ignorait que si celle-ci n'attaquait pas en force la Lune, c'était uniquement par souci d'épargner le personnel scientifique du satellite. Sinon, des fusées téléguidées auraient déjà pris le départ, emportant non seulement des charges destructrices, mais aussi des bactéries pathogènes capables de proliférer et d'anéantir les envahisseurs. Le problème restait de savoir si ces projectiles de mort atteindraient la Lune. L'essai n'engageait que la vie de la petite colonie d'hommes et de femmes calfeutrés dans les baraquements étanches.

Déjà, quatre légionnaires avaient rejoint les trois savants fliporiens. Dans quatre jours, un cinquième arriverait. Depuis plus de quarante jours, la Lune était coupée de la Terre et les autorités cherchaient toujours une solution. Se décideraient-elles à sacrifier le personnel scientifique du satellite ? On en parlait dans les milieux compétents. Mais de sérieuses réticences différaient sans cesse le projet.

Serkings, Boski et Helvin dormaient quand un légionnaire de Flipor vint les réveiller. Il portait un traducteur linguistique et il braquait l'inévitable tube, prêt à l'utiliser. Il en avait reçu l'ordre de Buxl lui-même. Les trois techniciens le savaient. À la moindre tentative de leur part, ils seraient immédiatement calcinés.

— Venez au labo, ordonna l'araignée. Pirl, de garde, a détecté une radiation. Elle sera là dans moins d'une heure.

— La prochaine arrivée doit avoir lieu dans quatre jours, remarqua Serkings. Pirl ne se tromperait-il pas ?

— Je ne sais pas, répondit le soldat. Je n'y connais rien. Passez devant moi.

Les trois hommes s'habillèrent en grommelant. Il était une heure du matin. Le groupe se dirigea vers le laboratoire où Pirl, seul, veillait. Buxl et Royn se trouvaient dans d'autres parties de la cité lunaire.

— Une arrivée prématurée ! annonça Pirl, quand les techniciens entrèrent. Vous allez m'aider.

Serkings prit le relais du Fliporien aux instruments de contrôle. Les

écrans des capteurs montraient en effet des points lumineux.

— Aucun doute, confirma l'Européen. C'est une radiation émise par un amplificateur de lumière. La distance séparant la Lune de Flipor ne permet pas d'affirmer si le rayon vient de cette dernière planète, mais c'est probable. Pourquoi cette avance de quatre jours ? Cela ne vous inquiète pas, Pirl ?

— Pas tellement, fit le savant fliporien. Caps accélère peut-être les départs parce qu'il lui tarde de venir sur la Lune. À l'heure actuelle, il devrait être en route depuis plus de onze ans. Il arrivera après une douzaine de légionnaires. La force d'une armée ne se mesure pas au nombre de ses effectifs, mais à la puissance de ses armes.

Serkings, Boski et Helvin se moquaient bien de la radiation qui arrivait. Pour eux, peu leur importait une avance... ou un retard. Ils attendaient un Fliporien. Caps, ou un légionnaire, ou même Norx, le président suprême, c'était toujours un envahisseur de plus.

Le rayon progressait dans l'éblouissement du Soleil. On le décelait difficilement dans les raies du spectre. Il était plus lumineux. Bientôt, les antennes le captèrent et le dirigèrent dans le tube à vide, où il claqua sèchement.

— Les analyseurs montrent la présence de vibrations organiques, annonça Helvin, face à des écrans. Ce n'est donc pas un simple message.

— Bien, dit Pirl. Revibrez le corps de ce légionnaire.

Boski soupira. Il lança un coup d'œil vers Pirl aux côtés duquel le soldat montait une garde vigilante, ne perdant pas un geste des trois Terriens. Puis il bascula les vibrations dans le reconvertisseur.

Pirl s'approcha de la cuve. Il distingua d'abord très mal. Puis la vision se précisa. Le corps émergea du vide, se matérialisa. Il surgit au milieu de l'orage électromagnétique, sous des torrents d'énergie neutralisée et les grands claquements des électrodes surmenées.

Les yeux globuleux de Pirl se ternirent. Sa bouche articula des sons incompréhensibles, hormis pour le légionnaire présent. Le Fliporien semblait cloué sur place par la surprise.

Alors, Serkings, jusque-là peu intéressé par l'opération, observa mieux la cuve. Le nouvel arrivant achevait de se matérialiser. Serkings sentit la foudre s'abattre à ses pieds. Il chancela. Sa gorge sèche ne trouvait plus ses mots.

Ses compagnons s'aperçurent de son désarroi. Ils comprirent vite. C'était tellement inattendu, ahurissant ! Ils restèrent bien plusieurs secondes, abrutis, incapables de croire à la réalité.

La cuve ovoïde, cette espèce de boîte à sorcier, livrait encore un autre mystère inexplicable !

CHAPITRE VII

Pirl regardait Zarreff avec un étonnement non dissimulé. Il s'attendait si peu à l'arrivée du Terrien, lui qui le croyait cloué à jamais sur Kirtas !

Car c'était bien le physicien asiatique qui venait d'apparaître dans la cuve ! Pour le moment, il n'avait encore pas repris connaissance mais cela ne tarderait pas. Or, Pirl ne resterait pas longtemps indécis.

Serkings comprit-il la chance qui s'offrait à lui ? Probablement, car il se pencha vers ses compagnons. Il haleta :

— Je m'occupe de Pirl. Maîtrisez le légionnaire. Et surtout, gare au tube !

Helvin et Boski bondirent les premiers, au moment où le soldat, ahuri, observait la cuve en ne sachant pas trop ce qui se passait. Les quelques secondes d'inattention de l'araignée noire avaient été mises à profit.

Agrippé par Boski et Helvin, le légionnaire se débattait. Ses huit pattes cherchaient à rompre l'étreinte de ses adversaires. L'Américain s'était jeté sur le tube multirays et, de ses deux mains, il tentait d'arracher l'arme. Il sentait, sous ses doigts, une chair légèrement molle, velue. Des ventouses chaudes adhèrent à sa peau, la sucèrent. Il ressentit une terrible brûlure. Il serra les dents.

Boski martelait la tête de l'arachnide à coups de poing. Il cognait au hasard. Cela importait peu. Il s'agissait de permettre à Helvin de s'approprier le tube.

Le combat prenait une effrayante tournure. Au milieu des pattes velues qui s'agitaient désespérément, les deux hommes luttèrent de toutes leurs forces contre un adversaire inhabituel. La partie était grosse de conséquences. C'était la mort pour le vaincu. Les Terriens, comme l'araignée géante, ne l'ignoraient pas.

Pendant ce temps, Serkings s'était rué sur Pirl. Il avait enlacé de ses bras l'abdomen du Fliporien et il serrait vigoureusement. Non qu'il espérât étouffer son antagoniste – car il ne possédait pas la force d'un androïde – mais il le paralysait, en attendant que ses camarades eussent terrassé leur propre adversaire. En faisant corps avec Pirl, Serkings évitait ainsi les pattes qui assenaient des coups comparables à ceux donnés par un bras d'homme.

— Victoire ! hurla soudain Helvin, qui, d'une manchette terrible appliquée sur la patte tenant le tube, venait de faire lâcher prise au légionnaire.

L'Américain se recula vivement. Il braqua l'arme vers l'araignée :

— Ôte-toi de là, Boski !

Ce dernier se démena comme un beau diable. Il eut toutes les

peines du monde à échapper à l'étreinte de son adversaire. Enfin, il se rejeta brutalement en arrière dans un ultime effort. Il roula sur le plancher du labo, en grommelant.

Helvin appuya sur la détente. Le soldat fliporien se consuma instantanément. Il se recroquevilla, comme un papier calciné. Une infecte odeur de chair grillée emplit la pièce.

Boski se releva en tremblant :

— Brrr ! Nous aurions pu subir un sort analogue...

Pirl avait compris que la mort du légionnaire précipitait sa perte. Il ne s'illusionna pas. Il était assez intelligent. Il renonça bien vite, préférant céder plutôt que de finir calciné.

— C'est bon, je me rends ! dit-il, lâchant Serkings.

Ce dernier se dégagea avec un soupir de soulagement. Il ruisselait de sueur.

— Ouf ! Vous étiez coriace, Pirl !

Boski avait bondi vers le reconvertisseur. D'un geste rapide, il libéra Zarreff de la cuve ovoïde.

Le physicien effectua quelques pas hésitants dans le labo. Il observa le légionnaire calciné, puis Pirl, blotti dans un angle, surveillé par Helvin. Au mur, il aperçut les stéréophotos des cinq promoteurs du projet « Kozna ».

Boski désigna Pirl :

— Nous sommes désolés. Les Fliporiens ont envahi la Lune.

— Je sais, annonça Zarreff, serrant les mains des trois techniciens. Où est Buxl ?

— Au centre de télécommunications. Il contrôle toute la cité. Nous sommes coupés de la Terre depuis quarante jours.

Boski fronça soudain le sourcil :

— Buxl a annoncé votre mort. Aussi jugez de notre surprise quand nous vous avons aperçu dans la cuve. Nous attendions un légionnaire.

— Il n'arrivera plus de Fliporiens. Aurich me suit. Puis Niadine et Barbara Odimer. Enfin Kekson. Dans un peu moins de trois mois, ils seront tous là.

— Comment avez-vous pu échapper au réseau de réflecteurs ? demanda Pirl. Je ne l'explique pas.

Zarreff s'approcha du savant fliporien. Il eut à peine un regard pour le cadavre du légionnaire dont l'odeur s'atténuait lentement :

— Buxl a perdu définitivement la partie, annonça-t-il.

— Je ne vous crois pas, dît Pirl.

— Caps a triomphé, je vous l'apprends. Au moment où le quatrième légionnaire quittait Flip-1 pour la Terre, Norx s'éteignait.

— Norx ?

— Oui, votre président suprême. Il est mort, de sa bonne mort naturelle. La vieillesse l'a emporté. Flipor ne pouvait rester sans

président. Des élections ont eu lieu. On ne pouvait attendre le retour de Buxl. Caps a été élu.

— Il a faussé les élections ! gronda Pirl. Buxl avait plus de partisans que lui.

— Possible, admit Zarreff. Caps a profité de l'éloignement de Buxl, qui a fait une grosse bêtise en venant ici. Maître des destinées de Flipor, il a immédiatement stoppé le départ des légionnaires vers la Terre. C'est bizarre, mais bien qu'il soit chef d'une légion, Caps ne possède pas l'âme d'un conquérant. C'est un pacifiste. Nul doute qu'il dirigera honnêtement sa planète.

— Ça n'explique pas comment vous êtes ici, répliqua Pirl.

— C'est enfantin. Caps n'a pas seulement arrêté l'envoi des légionnaires vers la Lune, mais il a détruit lui-même le réseau de réflecteurs autour de Kirtas, installé par Buxl. Son message nous l'apprit. Il ne s'opposait plus à notre retour sur la Terre.

Comme Pirl restait silencieux, anéanti par ce revirement de situation, le physicien poursuivit :

— Ne croyez pas que le nouveau président de Flipor ait agi par générosité à notre égard. Je ne crois pas à sa magnanimité, ni à son amitié. Seulement son intérêt l'exigeait. Il a coupé les renforts à Buxl. Il nous renvoie sur notre planète. Autant d'atouts qui consomment définitivement la perte de son rival. Car Caps espère une chose : que Buxl ne reviendra jamais de son expédition terrestre. Un rival, même occupant un poste subalterne, surtout aigri par son échec, reste toujours dangereux.

Pirl, dévoué à la cause de Buxl, ne désarma pas. Il était gonflé à bloc.

— Vous oubliez que nous occupons les points névralgiques de la Lune et que la situation peut encore se retourner à notre avantage.

Boski pâlit :

— C'est vrai, reconnut-il. La cité lunaire est investie. Il faudra encore vaincre Buxl, Royn, et les trois autres légionnaires. Des morceaux difficiles à avaler.

— Bah ! dit Serkings. Nous avons déjà obtenu une victoire sur Pirl. C'est le premier maillon. Nous sommes quatre hommes, libres.

— Il convient de se débarrasser de Pirl. Nous aurons les mains libres, décida Zarreff.

Il désigna le convertisseur :

— Nous allons vous renvoyer sur Flipor, Pirl. L'araignée ne broncha pas. Sur le moment, elle avait eu peur que les hommes ne l'abattent froidement. C'était si facile ! Sur Flipor, elle pourrait reprendre sa place dans les laboratoires. Caps en voulait surtout à Buxl. Pas à Royn, ni à Pirl, des girouettes malléables.

L'arachnide se dirigea vers le convertisseur. Il entra dans la sphère :

— Buxl a modifié l'amplificateur de lumière. Il en a fait un rayon de la mort. Projeté dans l'espace, je franchirais seulement quelques milliers de kilomètres.

— Bon, opina Zarreff. Kekson aussi, avait modifié son amplificateur pour détruire les réflecteurs satellisés. D'un simple véhicule lumineux, il en avait fait une arme. Je me charge de ramener le rayon à la normale. Voulez-vous m'aider ?

L'invite s'adressait à Boski. Celui-ci opina. Il s'y connaissait en électronique. Sur les conseils de Zarreff, il réduisit considérablement la largeur du rayon, ce qui en augmentait la portée. Il ramena la lentille à quelques centimètres de diamètre.

— C'est terminé, annonça bientôt Boski. Savez-vous qu'il s'agit là d'une arme terrible ?

— Bah ! fit Zarreff, nullement impressionné. Nous possédons d'autres moyens plus puissants de destruction. Un rayon de la mort n'a plus aucun sens aujourd'hui. Il n'a plus rien de terrifiant.

Il tendit le doigt vers Pirl, impassible dans la sphère du convertisseur :

— Allez-y.

Lentement, le Fliporien se dématérialisa. Ses vibrations furent dirigées dans le tube à vide. Là, elles se magnétisèrent aux corpuscules électrisés émis par l'amplificateur. Puis le gigantesque éclair de lumière rayonna dans le tube. Il éblouit les spectateurs présents, et dans une détente formidable, il se rua à l'assaut du ciel noir.

*

* *

Buxl entra dans le centre de télécommunications. Il y trouva Royn, affairé devant des télé-interphones. Ses pattes velues manipulaient des touches. Mais les écrans restaient noirs.

— Que se passe-t-il, Royn ?

— Je n'y comprends rien. Depuis plusieurs minutes, j'essaie de contacter Pirl, au labo d'arrivée. Je n'y parviens pas.

— Peut-être une panne d'interphone, suggéra Buxl. Je vais envoyer un légionnaire.

Le rival de Caps donna des instructions à un soldat. Aussitôt ce dernier, par les tubulures étanches, se rendit au labo du projet « Kozna ». Il dégaina son tube multirays, réglé sur une onde thermique, et sollicita une entrée.

Serkings ouvrit et la présence du technicien, malgré l'heure matinale – il était six heures –, ne surprit pas tellement le soldat. Il savait que, sous contrôle permanent, les Terriens aidaient les trois savants de Flipor.

La porte se referma immédiatement derrière l'araignée. Puis Helvin

entra en scène. Il tenait à la main l'arme arrachée au premier légionnaire. Sans la moindre sommation, il tira sur le nouveau venu. Celui-ci roula sur le sol, calciné.

— Et de deux ! hurla Boski, surgissant du fond du labo.

Zarreff apparut à son tour. Il modéra l'optimisme de ses compagnons :

— Royn et surtout Buxl restent les plus dangereux. Nous ne les aurons pas par l'intimidation. En ne voyant pas rentrer le légionnaire, ils soupçonneront certainement une difficulté, d'autant qu'ils s'interrogent déjà sur la rupture de l'interphone. Or, nous ne pouvons quand même pas apparaître sur les écrans, à la place de Pirl...

— Maintenant, que va-t-il se passer ? demanda Serkings, anxieux. Devons-nous combattre Buxl et Royn de front ?

— Non, dit le physicien, ils occupent encore une position de force. Mieux vaudrait utiliser la ruse. N'oublions pas que les araignées tiennent en otage le personnel de la cité lunaire. J'ai une idée. Écoutez-moi bien.

Les trois techniciens entendirent Zarreff développer son plan. Ils hochèrent plusieurs fois la tête :

— Ça peut réussir, dit Serkings, peu convaincu. Mais une fusée de la police spatiale a déjà été détruite. Les gars de la P.S. ne tiennent sûrement pas à tenter une nouvelle aventure.

— Nous tenons fermement l'amplificateur de lumière, expliqua le physicien. Buxl l'avait utilisé contre la fusée. Il croit toujours en être maître car il ignore le sort de Pirl. D'ailleurs, le cosmonef des unités de l'espace ne courra aucun risque.

Les trois techniciens se mirent d'accord. Ils décidèrent que Boski resterait au labo, en compagnie de Zarreff. Les deux hommes s'y retrancheraient solidement et feraient échec, le cas échéant, à un coup de force des Fliporiens.

Helvin et Serkings s'équipèrent. Ils revêtirent des scaphandres lunaires. Chaque équipe possédait les siens. Une certaine autonomie régissait les divers services scientifiques, l'un ne s'occupant pas du voisin.

L'Américain et son collègue se munirent également d'un puissant walky-talky. Serkings endossa l'émetteur, d'une portée de plusieurs milliers de kilomètres. Naturellement, le poste n'était pas assez puissant pour qu'il soit capté de la Terre. On utilisait ce genre d'appareil pour des missions sur la Lune.

Les deux techniciens se glissèrent donc hors du labo, avec d'innombrables précautions. Helvin avait logé dans sa ceinture l'un des tubes multirays pris sur le dernier légionnaire, Boski et Zarreff ayant conservé l'autre. Ils craignaient une mauvaise rencontre dans les couloirs déserts et ils n'hésiteraient pas à tirer. Le plus prompt serait le

vainqueur. Aussi préféraient-ils ne rencontrer personne. Ils connaissaient comme leur poche la cité lunaire. Ils s'orientèrent dans les tubulures. Ils constatèrent que les Fliporiens avaient saboté le système de fermeture des portes étanches cloisonnant les différents services. Ainsi, ils savaient que le personnel de la cité était cloué dans leurs centres respectifs.

— Pourvu qu'ils n'aient pas touché aux sas d'accès à l'extérieur ! murmura Helvin.

Ils parvinrent à l'une des chambres de translation, précédant l'un des trois sas de sortie. Les portes étanches fonctionnèrent et après la phase habituelle du passage entre l'air terrestre, alimentant les tubulures, et le vide extérieur, les deux techniciens se retrouvèrent au-dehors, sous un ciel noir. Ils étaient sortis sans encombre. Les araignées ne contrôlaient pas les sas parce qu'elles savaient que les compartiments où le personnel était enfermé constituaient de véritables cellules. D'ailleurs, un homme seul sur la Lune, hors de la cité, était condamné. Personne ne se hasardait à l'extérieur, sinon en expédition organisée.

Serkings et Helvin, à grandes enjambées – ils avaient l'habitude des trahisures de l'atmosphère lunaire ! –, s'éloignèrent de la cité rapidement. Ils plongèrent dans un cirque et perdirent les baraquements de vue.

— Je sais que j'aurais carrément forcé Buxl à se rendre. La partie s'équilibrait, grognait Serkings. Quatre contre quatre.

— Comment obliger Buxl à quitter le centre de télécommunications ? En restant chacun sur nos positions, nous n'arrivions à rien. En attaquant, nous risquons une riposte plus prompte. Or, que vaut un sacrifice s'il aboutit à un échec ? Ne nous attendons à aucune pitié de nos ennemis. Zarreff a raison. Il faut ruser.

— C'est pour ça qu'on étouffe sous ce scaphandre ! Si nous n'avions pu sortir de la cité ?

— Eh bien ! conclut Helvin, nous aurions cherché une autre solution. L'émetteur portatif ne fonctionne pas à l'intérieur des baraquements, ou du moins très mal. Il faudrait une puissante antenne sur le dôme, à l'extérieur. Tu penses bien que Buxl ne nous laisserait pas édifier une antenne. Force nous reste d'utiliser notre radio au-dehors. Ah ! Si nous étions maîtres du central de télécommunications, l'affaire tournerait autrement ! Buxl le savait si bien que sa première initiative a été d'occuper le central... d'où l'on guide également l'atterrissage des fusées.

D'un bond prodigieux, qui ne leur demanda aucun effort physique, les deux hommes franchirent une faille du sol. En retombant, ils soulevèrent une fine poussière, palpable.

— Je crois, estima Serkings, que nous sommes assez loin de la cité.

Les araignées ne viendront pas jusqu'ici. Elles ne possèdent aucun scaphandre adapté à leur anatomie. Au-dehors, nous jouons donc sur le velours.

— Oui, affirma l'Américain, d'autant plus que nous sommes maîtres de l'amplificateur de lumière, seule arme de grande portée dont disposait Buxl.

Serkings, de ses mains gantées, déplia la courte antenne du walky-talky. Il s'assit sur une roche noirâtre. Au-dessus de sa tête, la grosse boule de la Terre orbitait, nimbée de bleu.

— Pourvu que Boski et Zarreff tiennent le coup ! dit-il sombrement. Si jamais les araignées tentent de pénétrer en force au labo, ça bardera. Quatre contre deux...

— Tais-toi ! intima Helvin. Notre présence au labo, ne servait à rien. Tandis qu'ici, avec le walky-talky... Grouille-toi d'envoyer ton appel.

*
* *

La fusée orbitait prudemment à plus de dix mille kilomètres de la Lune. Elle savait qu'à cette portée, même si elle était décelée, elle ne risquait rien. Les consignes restaient formelles : ne tenter, sous aucun prétexte, d'alunir.

Dans le cosmonef, l'équipage en uniforme azuré, s'interrogeait :

— Ça équivaldrait à condamner le personnel de la cité scientifique. Or, celle-ci abrite d'éminents savants.

— Quand même, il faudra bien trouver une solution. Depuis quarante jours !

— On espère toujours parlementer. Mais ceux qui contrôlent la Lune ne répondent pas à nos appels.

À ce moment, un homme entra précipitamment dans la cabine de pilotage. Une certaine émotion animait son regard.

— On capte des ondes du satellite, capitaine !

— Quoi ? sursauta l'officier. Un message ?

— Oui, très faible, à peine audible. Il ne paraît pas provenir de l'émetteur de la cité, mais d'un poste auxiliaire, un walky, certainement.

— Rapprochez-vous de la Lune ! tonna le capitaine.

— Mais, remarqua le pilote, les ordres interdisent...

— Je me moque des ordres ! trancha vigoureusement le commandant du cosmonef. Je suis seul maître à bord, maître de la destinée de mon vaisseau... et de son équipage. Obéissez ! Il faut comprendre la signification de cet appel.

La fusée de la police spatiale rompit son orbite et fonça vers la Lune. Elle s'approcha à cinq mille kilomètres.

— L'écoute est nettement meilleure, estima le radio.

Le capitaine se plaça devant le haut-parleur. Une voix faible lui parvenait. Elle hachait ses mots, pour qu'ils soient plus clairs :

— Ici, Serkings. J'appelle une fusée en vol...

— Ici fusée en vol. Vous entendons. D'où émettez-vous ?

— D'un point situé hors de la cité aux mains d'araignées géantes.

— Des araignées ? Vous vous fichez de moi !

— Non. Les bestioles viennent du système solaire de Procyon. Il faut que vous orbitiez plus près de la Lune, que vous vous posiez...

Le capitaine observa son équipage. Les visages se raidissaient. Un doute s'infiltra chez l'officier :

— Si c'était un piège ?

— Vous êtes fou ! Je m'appelle Serkings. J'ai réussi à fuir la cité. Si vous croyez que je vous attire dans un traquenard, alors laissez-nous tomber ! On se débrouillera seuls.

— Bon ! Bon ! Mais une fusée a déjà laissé ses plumes.

— Vous ne risquez rien. Nous tenons fermement l'amplificateur de lumière. C'est lui qui a pulvérisé la première fusée. Les araignées possèdent des armes multirays, portatives, mais leur portée reste très limitée. Rejoignez-nous au cirque 96 AF. de la nomenclature. Vous avez un tremplin d'atterrissage. Mais grouillez-vous, car on risque de ne pas tenir longtemps.

— O.K., on y va ! décida le capitaine.

Il coupa l'émission. Ses hommes le regardèrent avec une espèce d'étonnement mêlé de crainte.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous attendez ? gronda-t-il.

— On court au suicide, chef. On ne réussira pas mieux que les collègues. Eux ne sont pas revenus.

— Posez-vous au point 96 AF. Vous entendez ? Je n'accepte pas qu'on critique mes ordres !

Les hommes en uniforme azuré obtempérèrent, sans empressement. C'étaient pourtant des types endurcis. Mais la Lune avait sale réputation depuis quarante jours.

Néanmoins, le cosmonef se dirigea vers le satellite. Jamais les visages de son équipage n'avaient présenté une telle anxiété.

Car, sur les écrans des radars, Buxl avait repéré la fusée insolite.

*

* *

Royn désigna le cosmonef sur l'écran :

— Le véhicule spatial s'est posé, nota-t-il. S'il l'avait voulu, il aurait pu bombarder la cité.

— Non, assura Buxl. Car cela signifiait la mort de tous les Terriens sur la Lune. Or, nous détenons des otages.

— Mais cette fusée, Buxl...

— Eh bien ! nous n'avons pu la détruire. La communication a été rétablie avec le labo où Pirl veillait. Boski a annoncé qu'il était maître de l'amplificateur. Je ne m'explique pas comment Pirl s'est laissé surprendre. Deux légionnaires ont péri, dans l'histoire. Boski nous a montré leurs cadavres, cyniquement.

— Mais Pirl ?

— Les Terriens ont déclaré qu'ils le gardaient en otage.

— Cette situation ne peut s'éterniser. Privés de l'amplificateur, nous ne pouvons plus empêcher les fusées terrestres d'alunir. Nos tubes multirays n'y suffisent pas.

Buxl gardait une attitude tranquille. Il avait réuni Royn et l'un des légionnaires dans le central de télécommunications. Il se sentait encore très fort :

— Arn s'est posté devant l'entrée du labo occupé par les Terriens rebelles. Il occupe une position inexpugnable. Si les Terriens essaient une sortie, ils seront immédiatement abattus. Ils le savent, et ils restent tranquilles. Certes, Pirl est leur prisonnier, mais je détiens davantage d'otages. C'est moi qui dicte mes conditions et peu m'importe la vie de Pirl. Tant pis pour lui. Je vais lancer un ultimatum aux rebelles. S'ils ne se rendent pas dans l'heure qui suit, tout le personnel de la base sera exécuté !

Royn resta sceptique sur les chances de cet ultimatum :

— Céderont-ils ?

— Oui. La Terre n'a pas exercé de représailles contre nous par souci d'épargner le personnel de la cité. N'oubliez pas qu'il y a ici d'éminents savants dont la mort causerait un grand tort. Boski le sait aussi.

Le scepticisme de Royn ne se dissipa pas pour autant :

— Mais cette fusée, Buxl ? Comment a-t-elle su qu'elle pouvait se poser sans crainte ?

Il observait l'écran panoramique quand il tendit l'une de ses pattes :

— Regardez ! Des hommes !

C'était vrai. Sept silhouettes surgissaient d'un cratère lunaire. Vêtus de scaphandres étanches, ils avançaient vers la cité d'un air résolu. Ils se trouvaient encore à plusieurs centaines de mètres.

Buxl donna un ordre au légionnaire :

— Bouclez les sas. Ils ne pourront pas entrer dans la cité. S'ils approchent trop près, ils seront à portée de nos tubes multirays. L'ultimatum que je destinais à Boski reste valable pour les policiers de l'espace.

Le soldat disparut afin d'exécuter les ordres. Royn et Buxl, perchés dans la tour de contrôle, dominaient toute la cité. Ils apercevaient le moutonnement des coupoles scintillantes et tout le réseau des tubulures.

— Vous comptez réduire Boski et ses compagnons ? interrogea Royn.

— Oui, mais pas par la force. Je ne tiens pas à sacrifier un autre légionnaire, car nos effectifs ont été décimés... Tenez, les policiers s'arrêtent, là-bas.

Effectivement, la petite troupe avait stoppé sa marche. Elle observait la cité silencieuse bombardée par les rayons cosmiques. Le capitaine se tourna vers ses hommes :

— Planquez-vous ici, derrière cette dépression du terrain. Moi j'y vais.

— Bonne chance, capitaine, dit Serkings.

Les hommes virent l'officier qui se mit à courir en zigzag vers les baraquements étanches, comme un fantassin donnant l'assaut. Il tenait un pistolet à la main. Il sautait avec aisance, véritable balle de caoutchouc, afin d'éviter éventuellement le tir des ennemis. Il savait que sa vie ne tenait qu'à un fil. Pourtant, les araignées ne tiraient pas. Il eût fallu pour cela qu'elles sortent de la cité. Or, sans scaphandre, le vide les aurait tuées.

À plat ventre, à côté des autres, Helvin soupira :

— Oui, bien sûr, c'est une bonne idée.

— Je ne vois pas comment nous ferions autrement, convint Serkings.

Là-bas, le commandant du cosmonef était parvenu à moins de cent mètres des premiers dômes. Il leva son pistolet atomique et tira en direction de la coupole surplombant le central de télécommunications. La balle à uranium explosa en cognant contre la grosse paroi vitrée – filtrant les rayons solaires et cosmiques – et libéra une petite charge nucléaire sans radio-activité. La coupole se brisa en morceaux.

Surpris par cette offensive, Royn et Buxl, épargnés par l'explosion, ressentirent immédiatement les premiers symptômes de l'asphyxie. L'air leur manquait. Un voile s'abattait devant leurs yeux hagards. Leurs pattes s'agitaient convulsivement.

D'autre part, le terrible froid de l'espace se déversait par la coupole brisée. La température baissait rapidement. La décompression brutale entre l'atmosphère intérieure et le vide provoqua une véritable tornade dans le central. Tout fut arraché violemment. Royn et Buxl furent aplatis, jetés contre les parois, assommés. Leurs vaisseaux internes craquèrent, créant des hémorragies...

Les cloisons étanches de secours fonctionnèrent automatiquement, protégeant les autres parties de la cité. Car chaque baraquement disposait de portes de secours, justement pour pallier cet accident. C'était un peu comme les compartiments d'un submersible.

Arn et l'autre légionnaire avaient perçu la formidable explosion qui avait entièrement pulvérisé la coupole du central de

télécommunications. S'orientant rapidement, ils se retrouvèrent devant les portes du central. Ils virent que les cloisons de secours étaient en place. Elles ne s'ouvraient que si l'on coupait totalement l'électricité dans la cité.

Arn manifesta une vague inquiétude :

— Il s'est passé quelque chose. Comment venir à l'aide de Buxl et de Royn ?

— Les portes de secours prouvent que derrière, il y a le vide, une atmosphère irrespirable. Tout doit être sens dessus dessous au central. Or, si nous ouvrons les panneaux de secours, nous serions aussi emportés comme des fétus. Nos organes éclateraient...

— Tais-toi ! implora Arn.

Il se retourna brusquement. Il était trop tard. Boski dirigeait sur lui un tube multirays. En une fraction de seconde, Arn fut calciné. Son compagnon voulut riposter. Le technicien asiatique, plus prompt, appuya une seconde fois sur la détente. Les cadavres des deux derniers Fliporiens tombèrent côte à côte.

Zarreff et Boski avaient, eux aussi, perçu le bruit de l'explosion. Du haut de leur coupole, ils avaient également repéré les policiers de l'espace. Ils avaient compris ce qui s'était passé.

— N'entrons pas ici, prévint le physicien, désignant les portes du labo. Nous serions tués par le vide... Ouvrons les sas pour recevoir les policiers. La partie est gagnée.

*

* *

Serkings, Helvin, Boski, Zarreff et les policiers se trouvaient réunis dans le labo de l'amplificateur.

Serkings souriait :

— Votre plan était bon, professeur. Il fallait en effet surprendre Royn et Buxl, instantanément. Pour cela, il suffisait de briser la coupole du central de télécommunications, où les deux araignées avaient élu domicile, presque en permanence. Le vide tue plus sûrement que n'importe quelle arme. Seulement, pour parvenir à ce résultat, il convenait d'abord de sortir de la cité, et de posséder... un pistolet atomique, de portée plus grande que les tubes multirays, et aussi de destruction plus vaste. Car les tubes, en définitive, ne restent efficaces que dans la limite de la matière organique.

Zarreff fit sauter le bouchon d'une bouteille de Champagne :

— Certes, le central est entièrement détruit. Mais Buxl est terrassé. Nous avons trouvé son cadavre, et celui de Royn.

Il leva sa coupe :

— Pirl racontera à Caps la défaite de Buxl. Car il ne s'illusionnait pas sur la victoire de son chef. Il savait que celui-ci courait à sa perte.

Il l'avait suivi bien malgré lui. Seul, il en aura réchappé... À la santé de mes amis, Niadine, Barbara, Aurich, Kekson, en route pour la Lune.

— C'est vrai, dit le capitaine de la police. Ils voyagent actuellement dans l'espace, entre Procyon et le Soleil. Nous fêterons dignement leur retour.

Zarreff vida son verre. Pour la première fois en public, l'austère physicien sourit. Oh ! Timidement... Une simple cicatrice sur sa bouche. Mais c'était quand même un sourire et, chez lui, ça se remarquait.

— En avant-première, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre. Dans trois mois, quand nous serons tous réunis, nous ne fêterons pas seulement notre retour, notre succès – car il faudra aussi parler du succès du projet « Kozna » –, mais aussi les fiançailles de mon adjoint, Niadine, avec Barbara Odimer...

Sur les visages de ces hommes qui, un moment, avaient bien cru qu'un terrible cauchemar commençait, la joie rayonna.

La joie d'être sains et saufs, de reprendre le travail comme par le passé, dans la quiétude retrouvée. Puis les coupes se levèrent vers la Terre, dont l'œil bleu, cyclopéen, clignotait à travers le dôme vitré et les monstrueuses paupières noires de l'espace...

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT,
126, AV. DE FONTAINEBLEAU,
KREMLIN-BICÊTRE (SEINE)

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1964

IMPRIMÉ EN FRANCE

PUBLICATION MENSUELLE

¹ Allusion au fameux « Laser » (amplificateur de lumière par émission stimulée de radiations), inventé par Maiman, en 1960.